This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

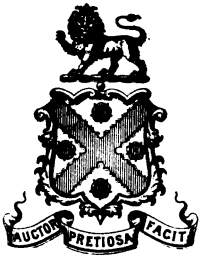
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LENOX LIBRARY

AUCTOR PRETIOSA FACIT

Astoin Collection.
Presented in 1884.

ANNEX



LENOX LIBRARY

AUCTOR PRETIOSA FACIT

Astoin Collection.
Presented in 1884.

ANNEX Sand NCP

NKP

THÉATRE

DE

GEORGE SAND

ASTOIN NEW YORK

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7

THÉATRE

Dudevant (Amantine Lucile Aurore Dupin)

DE

GEORGE SAND

LE MARIAGE DE VICTORINE

COMME IL VOUS PLAIRA — MAUPRAT

***

PARIS

COLLECTION HETZEL

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860

C.W.H

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE MARIAGE

DE VICTORINE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE DU GYMNASE

LE 26 NOVEMBRE 1851.

A propos d'une pièce de théâtre intitulée *Claudie*, un critique sérieux, M. Gustave Planche, me fit l'honneur, il y a quelque temps, de m'appeler le *disciple de Sedaine*. Je dis que ce fut un honneur pour moi, parce que ce serait une grande preuve de goût de ma part d'avoir choisi un tel maître pour modèle. Mais je n'accepte pourtant pas cette qualification, parce que qui dit disciple, dit continuateur, et, malgré ce que je viens d'oser en écrivant *le Mariage de Victorine*, je n'ai pas la prétention de continuer l'œuvre de Sedaine.

Dans cet article trop bienveillant pour moi, où M. Planche a dit d'excellentes choses sur *le Philosophe sans le savoir*, il me conseillait d'étudier le maître. Cela me fit relire la pièce, que je ne connaissais pas, car je l'avais vu jouer dans mon enfance et je n'en avais conservé qu'un vague souvenir. En même temps que je la relisais au fond du Berry, on la reprenait à Paris. J'en lisais l'appréciation dans les journaux, et naturellement ma pensée s'attachant à ce sujet simple et charmant, l'envie me vint d'écrire la suite du roman esquissé par Sedaine. Était-ce ambition ou émulation? Ni l'un ni l'autre. Ce n'est pas dans l'âge mûr, et après vingt années de travail littéraire, qu'on se fait illusion à soi-même et qu'on se flatte

d'atteindre la perfection rêvée dans la jeunesse. Mais il est permis à un artiste, quel qu'il soit, de s'éprendre d'un sujet indiqué par un maître. Ce fut donc tout simplement fantaisie; fantaisie légitime et d'autant plus modeste qu'elle eût pu sembler orgueilleuse de la part d'un disciple avoué de Sedaine.

J'avoue que je ne pus suivre le bon conseil du critique; il ne me fut pas possible d'*étudier Sedaine* : mais je lui dois de l'avoir relu avec un plaisir plus vif, et c'est grâce à lui que j'en ai mieux compris le charme et mieux savouré la touchante simplicité.

Pourquoi ne me fut-il pas possible d'étudier Sedaine? Est-ce parce que je ne sais pas étudier, ou parce que Sedaine n'est pas à étudier? Il y a peut-être de l'un et de l'autre. Peu importe que je sache étudier ou non, mais il importe peut-être de savoir pourquoi certains maîtres ne sont pas *étudiables*. Je crois que Sedaine ne l'est guère, parce que son mérite est dans son individualité et non dans sa forme. Je ne vois même pas qu'il ait eu une forme; sous ce rapport, ses ouvrages ne se ressemblent pas entre eux, et *la Gageure imprévue* ne semble pas écrite de la même main que *Félix, ou le Magnifique*. Ici le style est simple et naïf, là il est brillant et recherché. Les différentes pièces de Sedaine sont conduites d'après des procédés fort divers. Il en est qui ne sont pas conduites du tout, et ce sont peut-être, je ne dis pas les meilleures, mais du moins les plus saisissantes par l'émotion qu'elles produisent. Il y a un petit acte d'opéra-comique, la *Suite du comte d'Egmont*, où il n'y a rien, en vérité, de ce qui constitue une pièce de théâtre, et cependant je défie qu'on le lise de bonne foi sans pleurer. Le grand mérite, la véritable grandeur de Sedaine n'est donc pas dans la forme, et j'avoue que je ne trouve pas irréprochable celle du *Philosophe sans le savoir* encore que ce soit la mieux conduite de ses pièces.

Mais ce qui est irréprochable, inimitable par conséquent dans Sedaine, c'est la sensibilité profonde et vraie de l'expression, c'est la noblesse vaillante et simple des caractères; on aime les personnages de Sedaine, on les comprend et on y croit. Sous ce rapport, *le Philosophe sans le savoir* est bien véritablement son chef-d'œuvre, et je ne trouve pas qu'excepté M. Planche, aucun des critiques qui ont parlé dernièrement de la reprise de cette pièce l'ait appréciée comme elle le mérite. On a dit que c'était une bonne petite vieillerie charmante, un tableau d'intérieur flamand bien suave, bien frais, et d'une harmonie bien agréable à regarder pour reposer la vue après les tons criards de la moderne littérature dramatique. Tout cela est vrai, mais cela n'est pas tout. Il y a plus que de la fraîcheur, plus que de la naïveté, plus que de l'harmonie dans le tableau de Sedaine; il y a, je le répète, de la véritable grandeur. Où est-elle? dans la forme? Non, car il n'y a pour ainsi dire pas de forme comme on l'entend de nos jours. Dans la couleur? Non. La couleur est bonne sans être belle précisément. La grandeur est dans les types. Ces types ne sont pas des types flamands, j'en demande pardon aux critiques, ils sont français et bien français. Ce sont les derniers bons Français du XVIIIe siècle s'élançant, avec tant de calme qu'on ne s'en aperçoit pas d'abord, vers le siècle nouveau. Le calme, c'est la force; mais ce ne sont pas là des fumeurs paisibles, absorbés dans la douceur du repos et dans le bien-être de la vie intérieure. Ce sont des hommes bien trempés, qui luttent contre les fausses idées de leur siècle, tout en conservant avec la même fermeté les idées éternellement bonnes et vraies. On respire l'honneur, le courage et la générosité dans l'atmosphère de M. Vanderke. On sent que rien de grand et de fort ne sera impossible dans cette famille; et en présence de ce chaste amour de la petite Victorine pour l'héritier d'un nom et d'une fortune, en présence de cette

fierté puritaine du vieux Antoine qui s'efforce d'étouffer l'amour de sa fille, on ne peut pas douter un instant du résultat que Sedaine a laissé prévoir et que j'ai osé montrer.

Maintenant, qu'on me reproche, si l'on veut, d'avoir mal interprété cette donnée, on aura peut-être raison; mais si l'on me dit que l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, dans le cas où il aurait voulu faire une *suite*, n'aurait pas osé conclure par le mariage de Victorine avec Vanderke fils, je répondrai que je n'accepte pas cette assertion, et que si ma conscience littéraire n'est pas satisfaite de mon œuvre, du moins ma conscience personnelle est tranquille en ce qui concerne le maître dont je suis l'admirateur aimant et pénétré.

Le sentiment dont j'étais animé en rendant hommage à la mémoire de Sedaine a été vivement partagé par les excellents artistes qui ont mis tous leurs soins à représenter *le Mariage de Victorine*. Le Gymnase doit être un théâtre de prédilection pour quiconque aime à se voir secondé par un travail actif, consciencieux et intelligent avant tout. Lorsque j'ai confié l'exécution de ma pièce à M. Lemoine-Montigny, j'ai eu à me louer infiniment des soins éclairés apportés par lui à la mise en scène et à la réduction, toujours nécessaire, de certains détails, qu'une grande expérience du théâtre peut seule apprécier. Quant au talent individuel des artistes du Gymnase, le public, qui l'a tant de fois applaudi, a pu le constater une fois de plus en cette occasion. Madame Rose Chéri a été une ingénue adorable, digne, ainsi que M. Geoffroy (Antoine), des plus beaux temps de la Comédie-Française. M. Bressant, dans le rôle de Vanderke fils, et M. Lafontaine, dans celui de Fulgence, ont peint, chacun avec une vérité touchante et pro-

fonde, un même sentiment modifié dans deux types complétement opposés. Mlle Figeac, aimable et jolie dans un petit rôle, et Mlle Mélanie, sympathique dans un rôle plus court encore, ont bien voulu concourir à l'ensemble remarquable de l'exécution. Quant à M. Dupuis, chargé du rôle du *philosophe sans le savoir*, il a été noble, généreux et simple comme le type de Sedaine, et si les types primitifs se sont effacés sous ma plume, du moins les artistes que je remercie leur ont rendu tout ce que je pouvais leur avoir fait perdre.

GEORGE SAND.

PERSONNAGES

M. VANDERKE, père, riche négociant.....	MM. DUPUIS.
ALEXIS VANDERKE, son fils, officier de marine.....	BRESSANT.
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderke.....	GEOFFROY.
FULGENCE, un des commis de M. Vanderke.	LAFONTAINE.
MADAME VANDERKE.....	Mmes MELANIE.
SOPHIE, fille de M. et madame Vanderke....	FIGEAC.
VICTORINE, fille d'Antoine.....	ROSE CHÉRI.
UN DOMESTIQUE.	

La scène est dans une grande ville de France en 1765.

LE MARIAGE

DE VICTORINE

ACTE PREMIER

L'intérieur d'un grand cabinet de travail, comme dans *le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine.—A droite du spectateur, une table chargée de papiers et de registres. — A gauche, au premier plan, un pupitre à écrire debout. — Porte au fond, porte à droite au second plan.

SCÈNE I

VICTORINE, ANTOINE.

(Victorine est assise à gauche, son mouchoir à la main et son ouvrage sur ses genoux. Antoine est debout au milieu du théâtre.)

ANTOINE.

Comment! je vous surprends les yeux rouges, l'air embarrassé, et vous allez encore me soutenir que vous ne pleurez pas? ou bien vous me direz, comme c'est votre habitude, que les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer?

VICTORINE.

Non, mon papa, je vous dirai cette fois-ci que je pleure... que je pleure parce que je m'ennuie.

ANTOINE.

Et pourquoi vous ennuyez-vous? parce que vous êtes une

paresseuse! Si vous étiez, comme moi, forcée de travailler quinze heures par jour, vous ne trouveriez pas le temps long.

VICTORINE.

Mais je ne trouve pas le temps long, je le trouve triste.

ANTOINE.

Triste? il fait un temps superbe, Victorine... Je crois que tu deviens folle!

VICTORINE.

Et vous, mon papa, vous devenez sévère!... vous me parlez durement. (Elle se lève.) Voyons, qu'est-ce que vous avez donc contre moi depuis quelque temps?

ANTOINE, attendri.

J'ai... j'ai... (sévèrement.) j'ai que je n'ai pas le temps de m'occuper de vos vapeurs... de vos sottises... (Retournant à son bureau.) Voilà-t-il pas une fille bien à plaindre parce qu'on lui prépare un honnête mariage! (Revenant, et fâché en voyant que Victorine pleure encore.) Allons, je veux savoir la cause de vos larmes, parlez!

VICTORINE.

Je vous jure, mon père, que je ne la sais pas moi-même. Je suis comme cela, j'ai des envies de pleurer, toujours plus souvent depuis que mon mariage est arrêté.

ANTOINE.

Vous ne voulez pas vous marier, parce que vous savez que je le veux. Est-ce cela?

VICTORINE.

Je ne dis pas...

ANTOINE.

Vous n'aimez pas Fulgence?

VICTORINE

Mais si... je l'aime bien.

ANTOINE.

Non, non, vous ne le trouvez pas assez élégant, assez joli pour vous!

VICTORINE.

Oh! il est bien assez élégant pour moi.

ANTOINE.

Vous n'estimez pas un honnête homme plus que tout?

VICTORINE.

Oh! par exemple!

ANTOINE.

Il ne s'occupe pas assez de vous, il ne cherche pas à vous plaire, et moi je ne sais pas ce que c'est que de choisir un gendre!

VICTORINE.

Si, si, si, si!... Mon Dieu! si!

ANTOINE.

Eh bien, alors, que voulez-vous donc? quel mariage prétendiez-vous faire? vous méprisez le rang de votre père! Un commis, un homme qui travaille, fi donc! Il vous fallait un marquis, un prince?

VICTORINE.

Moquez-vous de moi tant que vous voudrez, mon papa, mais j'ai peur de ne pas aimer assez mon mari... qu'il ne soit pas content de mon caractère... que je ne sois pas assez raisonnable pour lui... Enfin je trouve que c'est trop tôt de se marier à dix-sept ans.

ANTOINE, se mettant à son bureau.

Plût à Dieu que vous fussiez mariée depuis longtemps!

VICTORINE.

Oh! pourquoi donc?

ANTOINE.

C'est inutile que vous me compreniez. Voyons, séchez vos bêtes d'yeux, et prenez votre ouvrage pendant que je vais faire le mien.

VICTORINE.

Est-ce que vous avez besoin que je reste ici, mon papa?

ANTOINE.

Et où voulez-vous donc aller encore? vous n'êtes jamais avec moi.

VICTORINE.

Oh! j'y resterai tant que vous voudrez, je ne suis jamais plus contente qu'avec vous. Mais pendant que vous faites vos chiffres, vous ne me regardez seulement pas; c'est comme si vous étiez seul.

ANTOINE.

Eh bien, regardez-moi, vous! qui n'avez rien de mieux à faire.

VICTORINE.

Vous regarder?

ANTOINE.

Oui, regardez-moi avec attention, là, pendant que je travaille, et vous me direz ensuite à quoi vous avez pensé.

VICTORINE, allant prendre une chaise et venant s'asseoir auprès d'Antoine.

Je veux bien, mon papa.

ANTOINE, après avoir broché rapidement une copie, quittant la plume et regardant sa fille.

Eh bien?

VICTORINE.

Eh bien, mon père?

ANTOINE.

A quoi pensez-vous?

VICTORINE.

Je pense à vous.

ANTOINE.

Que pensez-vous de moi?

VICTORINE.

Que vous avez bien de la peine.

ANTOINE.

Bien! après?

VICTORINE.

Que vous aimez bien votre maître, le bon monsieur Vanderke; que vous voudriez mourir pour lui comme vous avez vécu pour lui, que vous prenez ses intérêts plus que les vôtres... que vous ne connaissez qu'une chose au monde, votre devoir, et que vous sacrifieriez à votre devoir votre bonheur.., le mien, enfin tout!

ANTOINE.

Oui! vous devinez bien et vous pensez plus juste que vous n'en avez l'air. Et il en résulte?

VICTORINE.

Que je dois vous imiter en tout : ne pas avoir une idée, une volonté que vous n'approuviez, et avoir toujours votre exemple devant les yeux.

ANTOINE.

Ne perdez jamais cela de vue, et, à présent, si vous avez quelque affaire dans la maison, allez, je ne vous retiens pas.

VICTORINE, se levant.

Je vais voir si Sophie...

ANTOINE.

Vous ne vous déshabituerez pas de cette familiarité avec mademoiselle?

VICTORINE.

Ah! Et vous, mon papa, vous ne vous habituerez jamais à l'appeler madame! Allons! je vais voir si ma jeune maîtresse (à part, en remettant sa chaise à gauche), ma bonne amie! (haut) n'a pas besoin de moi. Voulez-vous m'embrasser, mon père? (Elle revient vers Antoine.)

ANTOINE, la regardant avec intention.

Mérites-tu que je t'embrasse? Là, du fond du cœur?

VICTORINE.

Oui!

ANTOINE, la regardant bien.

Bien sûr?

VICTORINE.

Oh! bien sûr? (Il l'embrasse. Elle sort par le fond en le regardant avec tendresse.)

SCÈNE II

ANTOINE, seul.

Oui! c'est bien sûr. C'est une bonne âme, incapable de mentir! C'est jeune, c'est faible, inquiet... mais c'est honnête comme l'était sa pauvre mère! Ah! qu'une fille a besoin de sa mère! Nous n'entendons rien à manier ces jeunes esprits-là, nous autres... (A Fulgence qui entre par la porte de droite, tenant des papiers.) Ah! c'est toi, Fulgence?

SCÈNE III

ANTOINE, FULGENCE.

FULGENCE.

Monsieur vous envoie encore ces deux comptes à enregistrer.

ANTOINE, écrivant.

Bien! mets-les là.

FULGENCE, il les pose sur le bureau d'Antoine.

Mademoiselle Victorine n'est pas ici? Je ne l'ai pas encore vue aujourd'hui.

ANTOINE.

Ah! voilà bien mes amoureux!

FULGENCE.

M'en faites-vous un reproche, monsieur Antoine?

ANTOINE.

Non, mon garçon, pourvu que ta besogne n'en souffre pas et que tu ne négliges rien...

FULGENCE.

Le devoir est une religion pour moi comme pour vous. (Il va au bureau debout et se met au travail.)

ANTOINE.

Je le sais. Aussi Je m'applaudis du choix que j'ai fait de toi pour mon gendre. Tu es un honnête homme, Fulgence, un homme rangé, ponctuel, raisonnable! Tu n'as rien, c'est vrai! mais quand on est laborieux et modeste dans ses goûts, on est toujours assez riche.

FULGENCE, écrivant.

Sans doute. Cependant...

ANTOINE.

Cependant, quoi? Ma fille n'est pas riche. Mes économies, je te l'ai dit, sont fort peu de chose, et je n'ai jamais souffert que monsieur Vanderke augmentât mes appointements... Mais toi, c'est différent! Tu as ici une place assez importante, tu es plus instruit, plus utile par conséquent que moi. Tu y es déjà depuis deux ans; et tu seras augmenté peu à peu en raison de tes services.

FULGENCE, venant au milieu.

Je ne l'exige pas. Monsieur Vanderke vient de doter richement sa fille et voilà son fils qui est d'âge à mener grand train... qui fera peut-être des dettes... Monsieur Vanderke paye bien ses commis; quand il y a surcroît de travail, il donne des gratifications fort honnêtes... Il y aurait injustice à demander davantage... et... je trouverais surprenant qu'il y songeât. (Il se remet au travail.)

ANTOINE.

C'est bien; je suis satisfait de tes sentiments comme tu l'es

de ton sort. (Se levant et reportant à Fulgence les deux comptes qu'il lui a donnés en entrant.) Vous serez logés et nourris ici.

FULGENCE, se retournant avec un peu d'émotion.

C'est trop de bontés! Mais moi qui ne suis rien, qui n'ai rien!... Je me sens honteux...

ANTOINE, descendant la scène.

Ne parlons plus de cela. Je te trouve assez riche de ton courage et de ton travail.

FULGENCE.

Vous êtes bien désintéressé, monsieur Antoine!

ANTOINE.

Désintéressé, moi? Comment ne le serais-je pas? comment aimerais-je l'argent? depuis le temps que j'en compte, que j'en reçois, que j'en verse, qu'il en passe par mes mains et sous mes yeux... C'est ici comme une rivière... Je ne peux plus en être ébloui, et quand on nage en pleine eau, on n'a plus soif. J'ai un patron qui est si bon, si généreux, que si je lui disais un beau jour: Monsieur, j'ai envie... mais bien envie d'une de ces hottes d'écus que l'on vide tous les jours dans vos caisses, il me répondrait : Tu as envie de cela? Prends, mon cher Antoine, prends! Tu l'as bien gagné, et j'ai du plaisir à te contenter.

FULGENCE, attentif et soucieux.

Ah! monsieur Vanderke vous dirait cela?

ANTOINE.

Oui certes! et je serais riche à cette heure, si j'avais accepté tout ce qu'il voulait me donner. Mais c'est un homme qui a tant de bien à faire, et qui le fait avec tant de plaisir, que quand je le vois à même de rendre quelque beau service, ou de donner quelque joli cadeau à ses enfants, j'y mettrais du mien en secret, plutôt que de le voir s'en priver.

PULGENCE, quittant sa place et venant à Antoine.

Vous ne vous étiez jamais tant expliqué avec moi, monsieur Antoine, et ce que vous me dites me fait du bien! Ainsi, vous n'avez pas l'ambition qu'ont presque tous les parents pour leurs enfants? vous n'avez jamais souhaité passionnément que votre fille fût riche?

ANTOINE.

Jamais! En cela, je suis l'exemple de monsieur, qui ne souhaite pour les siens que l'honneur et une bonne renommée. Il serait malheureux dans le fond de son âme s'il les croyait avides. (Retournant à son bureau.) Tu sais son histoire?

FULGENCE, retournant à son pupitre.

L'histoire de monsieur Vanderke! Oui. Je sais, du moins, qu'il est Français, noble; qu'il s'appelle le baron de Clavières, qu'il a une sœur marquise, et qu'il a pris le nom qu'il porte pour continuer le commerce d'un négociant hollandais qui l'avait recueilli sur son navire, et plus tard adopté, lorsqu'il était jeune, pauvre, et poursuivi dans son pays pour les suites d'un duel.

ANTOINE.

C'est cela. Et c'est ce qui te prouve qu'il n'a pas les préjugés de la naissance. Il n'a pas cru déroger, lui, en donnant sa vie au travail. Tu ne vois sur ses maisons et sur ses carrosses ni blason ni couronne, et tandis que beaucoup de traitants payent pour en avoir, lui qui en a n'en fait pas montre. Eh bien, il n'a pas plus l'amour de l'argent que celui des titres. Il s'est fait négociant par reconnaissance, il est resté négociant par amour de l'ordre et de l'activité. Il est devenu riche sans désirer autre chose que de donner l'exemple de la probité dans le commerce, et il l'a toujours donné. Il rit des reproches de sa sœur, des dédains de sa caste, et veut que ses enfants soient fiers de ses principes.

FULGENCE, avec un peu de dédain.

Mais son fils ne les partage pas?

ANTOINE.

Monsieur Alexis Vanderke n'a peut-être pas encore d'opinions arrêtées. Il est un peu séduit par le monde, mais c'est un bon jeune homme, un digne enfant! Je l'aime comme s'il était mon fils, et je sais, moi, qu'il continuera le bien que fait son père... Ah, chut! le voilà. (Pendant toute cette scène, Antoine est à son bureau, Fulgence debout devant un pupitre à écrire. Ils se dérangent et se replacent, en parlant, sans cesser de paraître occupés.)

SCÈNE IV

FULGENCE, ALEXIS, ANTOINE.

ALEXIS, par la porte du fond.

Bonjour, père Antoine! (Il lui serre la main et salue Fulgence.) Bonjour, monsieur Fulgence. (A antoine.) Je viens te demander encore vingt-cinq louis; j'ai quelques emplettes à faire ce matin.

ANTOINE.

Je vais vous compter ça. Mais je ne les ai pas ici... Je vais à la caisse. (Il sort par la porte de droite.)

SCÈNE V

ALEXIS, FULGENCE.

ALEXIS.

Eh bien, monsieur Fulgence, à quand le mariage?

FULGENCE, froidement et restant près du pupitre.

Dans quelques jours, j'espère; le dernier ban est publié.

ALEXIS.

Ah çà, dépêchez-vous! car je vais aller à Paris, et je voudrais bien auparavant danser à votre noce.

FULGENCE, froidement.

Vous me faites honneur.

ALEXIS.

Je vous fais mon compliment. Vous épousez une belle personne, et douce et honnête! Je suis son frère de lait; sa mère avait été ma nourrice; nous avons été élevés ensemble, ma sœur, elle et moi: et... quoique ma sœur soit bien bonne, Victorine a toujours été la meilleure de nous trois. Vous ne trouverez pas mauvais que je lui fasse un petit cadeau de noces? Je sors ce matin pour cela.

FULGENCE, avec roideur.

Quoi! monsieur, ces vingt-cinq louis...

ALEXIS, souriant.

Cela ne vous regarde pas. Seulement il me faut... j'aime mieux avoir votre permission pour offrir quelque chose à votre fiancée... et vous me la donnerez?

FULGENCE, altéré.

Monsieur... si ma femme...

ALEXIS, riant avec un peu d'effort.

Ah! vous l'appelez déjà votre femme?

FULGENCE, tout à fait troublé.

C'est trop tôt, j'en conviens... Si mademoiselle Victorine...

ALEXIS, avec franchise.

Oh! Victorine ne me refusera pas. Quand on est heureux, on n'est pas fier. On prend tout en bonne part. (Frappé de l'expression de Fulgence.) Vous me paraissez contrarié, souffrant...

FULGENCE.

Moi?...

ALEXIS, avec douceur.

Vous travaillez beaucoup?

FULGENCE.

Ne faites pas attention, monsieur.

ALEXIS.

C'est que je ne vous trouve pas l'air content, radieux, comme vous devriez l'avoir; vous n'êtes pas comme Victorine, elle est gaie comme un merle; et tout à l'heure chez ma sœur, elle riait de la moindre chose.

FULGENCE

Ah! elle est chez madame... elle rit?... Monsieur l'a déjà vue ce matin? (A part.) Avant moi! toujours!...

ALEXIS.

Mais certainement, et je l'ai complimentée sur sa bonne humeur.

FULGENCE, à part.

Oh! je quitterai cette maison dès que je serai marié!

SCÈNE VI

FULGENCE, ALEXIS, ANTOINE.

ANTOINE, entrant de droite, posant les vingt-cinq louis sur son bureau, et ouvrant un registre en s'asseyant.

Voilà ce que vous me demandez.

ALEXIS.

Tu inscris cela?

ANTOINE.

Comment, monsieur, est-ce que j'oublie jamais d'inscrire quelque chose? Tenez, voilà vos comptes; j'écris jusqu'à un denier.

ALEXIS.

Je n'en doute pas. (Jetant un coup d'œil sur le registre.) Ah! tu m'as compté pas mal d'argent depuis deux mois?

ANTOINE.

Je n'ai pas fermé le compte de celui-ci : j'en attends la fin.

ALEXIS.

Et mon père a-t-il vu ce registre?

ANTOINE.

Il l'a vu le mois dernier. Tous les mois je lui présente les comptes de sa maison.

ALEXIS.

Et il n'a rien désapprouvé?

ANTOINE.

Non, monsieur.

ALEXIS.

S'il trouvait que je vais trop vite... tu me le dirais, Antoine?

ANTOINE.

Lui? vous ne le connaissez guère!

ALEXIS.

Eh bien, et toi? si tu étais mécontent de moi, il faudrait me le dire.

ANTOINE.

Vous moquez-vous?

ALEXIS.

Allons, tu veux me gâter aussi, toi?

ANTOINE.

Eh bien! qui donc sera gâté ici, si ce n'est pas vous, je vous le demande?

ALEXIS, appuyant sa main sur l'épaule d'Antoine.

Dire qu'il y a des êtres qui valent mille fois mieux que nous et qui se font un devoir de nous rendre heureux!... Avez-vous encore vos parents, monsieur Fulgence?

FULGENCE.

Non, monsieur; je les ai à peine connus.

ALEXIS.

Ah! je vous plains! vous ne savez pas ce que c'est que d'être aimé! — Au revoir, Antoine. (Il lui serre la main et va pour sortir.)

SCÈNE VII

FULGENCE, ALEXIS, VICTORINE, ANTOINE.

VICTORINE, par le fond.

Mon papa, madame Vanderke vous prie de passer chez elle, tout de suite, si vous pouvez.

ANTOINE.

Ah! ah! je sais ce que c'est! (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII

FULGENCE, ALEXIS, VICTORINE.

ALEXIS.

Ah! Victorine, j'étais en train tout à l'heure de faire reproche à ton futur. Il a l'air soucieux. L'amour le rend triste: il te rend gaie, au contraire. Je vous laisse ensemble pour que vous discutiez laquelle des deux manières d'aimer est la meilleure. (Il sort par le fond.)

SCÈNE IX

FULGENCE, VICTORINE.

VICTORINE.

Pourquoi êtes-vous triste, Fulgence? est-ce vrai, ce qu'il dit?

FULGENCE.

Je suis triste quand on me dit que vous êtes gaie.

VICTORINE.

Comment! vous voudriez que j'eusse du chagrin?

FULGENCE.

C'est que vous n'êtes jamais gaie avec moi, Victorine, vous gardez cela pour les autres.

VICTORINE.

Si vous me rendez triste, ce n'est pas ma faute.

FULGENCE, traversant, pour reporter un registre sur le bureau d'Antoine.

Oh! ce n'est pas la mienne non plus!

VICTORINE.

Et à qui donc, la faute?

FULGENCE, à part.

Et dire que je n'ose pas m'expliquer! elle a un air si sincère, si éloigné de ce que je pense!

VICTORINE.

Vous me boudez? allons je vas prendre mon ouvrage. (Elle s'assied à gauche.)

FULGENCE.

Je boude! quel vilain mot vous me dites là!

VICTORINE.

C'est vrai que j'ai tort; je ne sais pas pourquoi je vous l'ai dit... Ce n'est pas ma pensée.

FULGENCE, s'approchant d'elle.

Connaissez-vous bien vos propres pensées, Victorine?

VICTORINE.

Mais... je crois qu'oui! Cependant... pas toujours peut-être!... Tenez! je ne veux pas m'en faire accroire; je ne suis pas... comment dirai-je? je ne suis pas comme vous, Fulgence.

FULGENCE.

Comme moi ?

VICTORINE.

Eh bien, oui. Je ne suis pas raisonnable, sensée, réfléchie comme vous. Je ne me rends pas compte de toutes choses, comme il me semble que vous le faites. Peut-être que j'ai été trop gâtée dans cette maison où tout le monde est si bon pour moi ! On m'a toujours laissée faire et dire tout ce qui me passait par la tête. Alors, moi, je cède un peu à mes premiers mouvements sans trop pouvoir me les expliquer. Je suis gaie, je suis triste, je ris, je pleure; on s'en amuse, mon père se moque de moi, et moi je me moque aussi de moi-même. (se levant.) Eh bien ! cela ne vous rassure pas? On dirait que pour tout de bon, je vous afflige? mais ce n'est pas mon intention ! Je vous dis tout cela, Fulgence, pour que vous ne vous inquiétiez de rien.

FULGENCE.

Il y a pourtant une chose qui doit m'inquiéter.

VICTORINE.

Dites-la, et si je peux m'en corriger...

FULGENCE.

Oh ! vous n'avez pas de torts. Vous êtes franche, bonne, je le sais ! mais vous êtes si aimée, si choyée ici, que je crains de ne pas vous rendre aussi heureuse que vous l'avez toujours été... que vous ne me trouviez trop sensé, trop réfléchi, comme vous dites !

VICTORINE.

J'y ai bien pensé quelquefois, à cela ! Mais je n'y pensais pas dans le moment. Pourquoi me le rappelez-vous? on dirait que vous voulez m'effrayer sur l'avenir? Certainement on ne se marie pas sans quelque appréhension... mais vous m'ôtez la confiance, au lieu de me la donner !

FULGENCE.

Ah! je suis maladroit, moi! je ne sais pas dire de tendres paroles, je ne suis pas habitué à cette vie de famille toute de douceurs, toute de miel, qu'on vous a faite ici! Je suis sombre, désagréable... Vous ne pouvez pas m'aimer. Dites la vérité, Victorine, vous ne m'aimez pas?

VICTORINE.

Je ne vous aime pas? Voilà que vous m'effrayez tout à fait, Fulgence? Pourquoi donc me dites-vous que je ne vous aime pas?

FULGENCE.

C'est que je n'ai encore jamais osé vous le demander, et que vous ne vous l'êtes peut-être pas demandé à vous-même.

VICTORINE.

Mais il faut bien que je vous aime puisque je me marie avec vous! (Antoine entre et les écoute.)

FULGENCE.

Oh! ce n'est pas une réponse!

VICTORINE.

Je croyais que si! mon père vous aime, vous estime; je vous estime aussi, moi; et je veux vous aimer puisque c'est le désir et la volonté de mon père.

SCÈNE X

VICTORINE, ANTOINE, FULGENCE.

ANTOINE, qui est rentré du fond avec des papiers, et qui s'est arrêté au fond du théâtre pour les écouter, se rapproche d'eux.

Victorine a raison, et c'est elle, à présent, qui est la plus sage des deux.

FULGENCE.

Comment, monsieur Antoine, vous nous écoutiez donc?

ANTOINE.

Pourquoi pas? J'en ai encore le droit.

VICTORINE, l'embrassant.

Oh! vous l'aurez toujours! Je veux que vous sachiez toujours toutes mes pensées et que vous me donniez conseil en tout. Voyons, dites donc à monsieur Fulgence qu'il ne sait pas ce qu'il dit!

ANTOINE.

Il est amoureux, et l'amour fait déraisonner. Toi, Victorine, tu déraisonnais là, tantôt! mais te voilà dans le vrai. Il n'est pas nécessaire que l'on soit fou de joie en se mariant. C'est une affaire sérieuse, et pourvu que chacun de vous ait la ferme résolution de son devoir, tout ira bien. Allons! je vous annonce une surprise! Ayez l'air de ne rien savoir. Monsieur et madame Vanderke, avec madame leur fille, viennent ici pour vous complimenter et faire leurs cadeaux. Les cadeaux sont trop riches, j'en suis sûr d'avance. Ne soyez point touchés de leur prix, mais de l'intention qu'on y met et de l'amitié dont ils sont la preuve.

SCÈNE XI

M. VANDERKE, MADAME VANDERKE, SOPHIE, VICTORINE, ANTOINE, FULGENCE, UN DOMESTIQUE qui porte des cartons.

MADAME VANDERKE, entrant par le fond et venant embrasser Victorine.

Ma chère enfant, tu vas te marier avec un bon jeune homme. Je suis heureuse de ton bonheur et te prie de recevoir de ma

main ta robe de noces. (Elle prend un carton des mains du domestique et le remet à Victorine.)

VICTORINE.

Oh! madame! que vous êtes bonne d'avoir comme cela pensé à moi!

M. VANDERKE.

Et moi, ma chère fille, car je te considère comme ma fille aussi, entends-tu bien? je ne t'offre pas de chiffons, je n'aurais pas su les choisir, mais je te prie d'accepter ce petit portefeuille.

VICTORINE, prenant le portefeuille.

Oh! qu'il est joli! Merci, monsieur. Qu'il est bien relié! Tout doré! Voyez donc, mon père! Avec mon chiffre dessus! (Elle va à Antoine, pose le carton sur sa table, lui remet son portefeuille et revient remercier M. Vanderke.)

ANTOINE, ouvrant le portefeuille.

Mais, monsieur... ce mandat sur votre caisse... c'est trop! c'est impossible! c'est une dot, cela! (Il passe près de Vanderke.)

FULGENCE, à part.

Une dot! j'en étais sûr!

M. VANDERKE.

Eh bien? est-ce que je ne te dois pas d'assurer le sort de ta fille?

ANTOINE.

Mais, monsieur, cinquante mille livres!... Non, non c'est trop! vos enfants...

MADAME VANDERKE, tenant sa fille par la main.

Antoine, vous n'avez pas le droit de refuser. C'est la famille entière qui s'associe aux intentions de son chef.

VICTORINE, émue.

Oh! je n'avais pas besoin de cela, monsieur Vanderke. Madame! Sophie! vous me faites presque de la peine avec ce gros cadeau-là? Est-ce que j'avais besoin d'argent, ici? Est-ce que vous ne voulez plus que je demeure ici?

MADAME VANDERKE.

Je compte au contraire que tu y resteras tant que nous vivrons.

VICTORINE.

Oh! en ce cas, merci, merci!

SOPHIE.

Mais regarde donc ta robe de noces! J'y ai joint quelques dentelles et un petit collier, car je veux aussi te parer. Tu étais si contente de me voir belle, il y a trois mois, le jour de mon mariage. (Elles vont auprès de la table.)

VICTORINE, ouvrant le carton et s'asseyant pour regarder.

Ah! mon Dieu! une robe de moire, des perles, du point d'Angleterre!... mais je n'oserai jamais porter tout cela!

SOPHIE, lui donnant un autre carton.

Et voilà les fleurs, les rubans et les gants de la part de mon mari, qui arrivera dans deux jours pour assister à tes noces.

VICTORINE.

Ah! mon Dieu! que de belles choses! Je vas donc être en gants blancs tout le reste de ma vie!

MADAME VANDERKE.

Nous te laissons contempler tes petites richesses; mais nous voulons que tu viennes déjeuner avec nous, ainsi que ton père et ton futur, afin de fixer le grand jour... Entendez-vous, monsieur Fulgence?

FULGENCE, sortant d'une profonde rêverie.

Madame... c'est trop d'honneur... (A part.) Une dot!

M. VANDERKE, à sa femme et à sa fille.

Allez m'attendre, mes chères amies... je suis à vous dans le moment avec Antoine et Fulgence que j'emmène au magasin. J'ai quelques ordres à donner. (Il sort avec Antoine et Fulgence par la droite.)

SOPHIE.

Tu vas venir, Victorine? C'est dans mon appartement qu'on déjeune aujourd'hui, tu le sais?

VICTORINE, se levant.

Oui, oui, tout de suite, tout de suite. Je vas ranger et serrer tous mes trésors, et je vous suis. (Madame Vanderke sort par le fond avec sa fille qui lui donne le bras.)

SCÈNE XII

VICTORINE, seule, debout auprès de la table.

De la moire! des perles! oh! qu'elles sont lourdes!... Elles sont fines, j'en réponds... Des dentelles anglaises!... et de l'argent, beaucoup d'argent! (Elle touche à tout et laisse tout retomber.) Oh! je vais donc être bien riche, bien belle, bien heureuse!... et Fulgence m'aime beaucoup! (Elle s'attriste de plus en plus.) Et mon père est bien content... C'est singulier, j'étouffe!... (Elle s'assied dans la chaise d'Antoine.) Est-ce la joie?... Je me sens!... Ah! que ça fait mal d'être contente comme ça!... (Elle fond en larmes.)

SCÈNE XIII

ALEXIS, VICTORINE.

ALEXIS, sans être vu, à la porte du fond.

Elle pleure! Eh bien, qu'est-ce donc? aurait-elle du chagrin de se marier?... (Approchant.) Si je le croyais!... (Haut.) Victorine! tu pleures? (Il lui prend les mains.)

VICTORINE, suffoquée, se levant.

Ah! mon Dieu! ne le dites pas, ne le dites pas!... mon père est bien en colère quand je pleure!

ALEXIS.

Tu pleures donc souvent?

VICTORINE.

Non, quelquefois... (Essuyant ses yeux.) Cela se passe! ce n'est rien, allez!

ALEXIS.

Mais quelle peine as-tu?

VICTORINE.

Je n'en ai pas.

ALEXIS.

Tu pleures sans sujet?

VICTORINE.

Apparemment.

ALEXIS.

Tu es donc un peu folle?

VICTORINE, souriant.

Ça se peut bien.

ALEXIS.

Fulgence...

VICTORINE.

Eh bien, Fulgence?...

ALEXIS.

Fulgence est doux, honnête, bien élevé; il a une jolie figure, il est jeune, il te plaît, n'est-ce pas?

VICTORINE.

Oh! oui, il me plaît bien.

ALEXIS.

Enfin, ce n'est pas ton mariage qui te rend malheureuse?

VICTORINE.

Oh non! il n'y a pas de quoi; mais c'est l'idée du mariage qui me donne toujours envie de pleurer. Ce serait avec un autre, ce serait la même chose.

ALEXIS.

Vrai?

VICTORINE.

Vrai!

ALEXIS, à part, soupirant un peu.

Allons!... (Haut.) Allons, ma petite Victorine, ma petite sœur, il ne faut pas te gâter les yeux; et puis, si tu es triste comme cela, je n'oserai pas te faire mon compliment et mon cadeau, car je t'apportais le mien à mon tour. (Regardant les cartons et tirant une petite boîte de sa poche.) Je vois que j'arrive le dernier, mais c'est la faute de l'ouvrier qui m'a fait attendre.

VICTORINE.

Vous m'apportez un bijou? Ah! c'est quelque chose que je pourrai porter toujours, tant mieux!

ALEXIS.

J'en serai bien fier, si cela te plaît. Regarde!

VICTORINE, ouvrant la boîte.

Oh! votre montre! votre belle montre à répétition! celle qui a passé une nuit avec moi, la veille de votre duel! Ah! quel souvenir de chagrin... et de bonheur aussi... car après cette vilaine nuit où je n'ai pas fermé l'œil... puisque je savais, moi, que vous alliez vous battre... quelle joie, le lendemain, de vous voir revenir sain et sauf! Nous étions tous si heureux! Ah! je vous remercie d'avoir pensé à me donner cela!... mais que dira votre sœur? car, cette montre, c'est le cadeau de noces qu'elle vous a fait.

ALEXIS.

Aussi, j'en ai fait faire une toute pareille, avant de te donner celle-ci. Tiens, vois! c'est afin que ma sœur ne sache pas...

VICTORINE.

Ah! mais, il ne faudrait pas tromper votre sœur, pourtant!

ALEXIS, voulant échanger les montres, avec un léger ton de reproche.

Si cela ne te fait rien...

VICTORINE, retenant la montre tristement.

Si!... cela me fait beaucoup! j'aimerais bien mieux l'ancienne... vous me l'aviez confiée la veille du duel! Vous me disiez : Tu ne la rendras *qu'à moi*, *qu'à moi*, *entends-tu?* Vous vouliez me la laisser en souvenir, dans le cas où vous... Dieu merci, j'ai pu vous la rendre!... Mais comment donc faire? vous ne devez pas vous en séparer, votre sœur est plus que moi pour vous!

ALEXIS.

N'es-tu pas ma sœur aussi? Sophie n'est pas jalouse de toi! Est-ce qu'elle n'approuverait pas l'échange, si je pouvais lui raconter...

VICTORINE.

Ah oui! le duel! c'est resté un secret entre votre père et vous, entre mon père et moi... et Fulgence... Ah! par conséquent, je peux dire à Fulgence que c'est votre montre de ce jour-là!

ALEXIS, un peu troublé.

A Fulgence?... mais... (Avec franchise.) Mais, oui! oui, certainement! pourquoi pas? Allons, prends, prends celle-ci, je t'en prie!

VICTORINE, s'attachant la montre.

Ah! que je suis donc contente! Voyez donc! Il me semble que je vous vois, en me voyant moi-même avec cette montre-là! (Elle saute de joie.)

ALEXIS.

Voilà donc que tu ris, à présent? Allons, je suis bien content aussi de t'avoir rendu la gaieté!

SCÈNE XIV

ANTOINE, FULGENCE, ALEXIS, VICTORINE.

ANTOINE, entrant de droite avec Fulgence, qui va droit au pupitre, et entend le dernier mot. Il regarde sa fille.

De la gaieté? A la bonne heure, Victorine!

VICTORINE.

Voyez donc, mon papa! voyez donc, Fulgence, la belle montre que monsieur Alexis vient de me donner. (Fulgence tressaille.)

ANTOINE.

On te gâte, on te rendra vaine. Vous avez tort, monsieur Vanderke.

ALEXIS.

Ne me gronde pas. J'ai tant de plaisir à la voir rire et sauter! Allons, on nous attend tous quatre pour déjeuner en famille: venez-vous?

VICTORINE.

Oh! comme je vas faire rire madame, avec ma montre! Je la ferai sonner tous les quarts d'heure, toutes les minutes, jusqu'à ce qu'elle me dise: Victorine, tu me romps la tête.

ALEXIS.

Veux-tu me donner le bras?

VICTORINE.

Oui, oui; mais je ne veux pas passer avant mon papa.

ANTOINE.

Les dames passent toujours les premières!

VICTORINE.

Je ne suis pas une dame; je ne veux pas passer avant mon père!

ANTOINE.

Et si je ne veux pas passer avant monsieur Vanderke?

ALEXIS, riant.

Il n'y a qu'un moyen de s'arranger. Prends mon autre bras, mon cher Antoine, et nous passerons tous les trois... comme nous pourrons! (Ils sortent en riant, par le fond.)

SCÈNE XV

FULGENCE, seul, les suivant

Cette gaieté avec lui, cette tristesse avec moi!... ces présents!... cette dot!... Ah! le doute et la colère me rongent le cœur! (Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez M. Vanderke, mode Louis XV ; une cheminée au fond, au milieu ; à gauche, au fond, porte donnant dans une antichambre ; à droite, au fond, porte vitrée ouvrant sur le jardin. — A gauche, au premier plan, une fenêtre, et un peu en avant, un guéridon et des siéges. — De chaque côté de la scène, consoles, avec candélabres au premier plan. — Portes latérales au second plan.

SCÈNE I

M. VANDERKE, ALEXIS VANDERKE.

M. VANDERKE, entrant du fond à gauche avec quelques papiers à la main.

Non, mon ami, je ne suis pas souffrant, et puisque votre sœur nous a priés de passer la matinée dans son appartement, c'est ici que vous me retrouverez.

ALEXIS.

Si vous n'avez pas besoin de solitude pour quelque affaire qui vous tourmente...

M. VANDERKE.

Oh ! dans notre état, il y a toujours quelque sujet d'inquiétude. La maison Harris et Morrisson me donne des craintes.

ALEXIS.

Ces Américains à qui vous avez ouvert des crédits considérables ?

M. VANDERKE.

Oui ! on me donne avis d'y prendre garde, et pourtant, il me répugne de fermer tout crédit à des gens honnêtes dont

ma méfiance pourrait hâter la ruine... Mais je ne sais pourquoi je vous parle de cela; ce sont des choses peu récréatives pour un jeune homme qui songe à ses plaisirs, et d'ailleurs, toutes les prévisions seraient ici de peu d'effet.... C'est une faiblesse que de se tourmenter d'avance des dangers qu'on ne peut détourner, et toute la sagesse humaine consiste peut-être à savoir attendre avec patience le mal et le bien... Allez achever votre repas, mon ami.

ALEXIS.

Permettez-moi de rester avec vous, mon père; il est si rare que vous ayez une matinée de loisir, et je vous vois si peu!... C'est bien ma faute, après tout; je devrais vous aider dans vos travaux, partager vos soucis... et vous avez bien raison de me reprocher mes plaisirs.

M. VANDERKE.

Je ne vous les reproche pas, mon ami, chaque âge a les siens. Je ne trouve pas mauvais que vous ayez envie de voir Paris (à madame Vanderke qui entre du fond à gauche), et votre mère partage mon sentiment, elle qui sacrifie toujours sa propre satisfaction à la vôtre.

SCÈNE II

MADAME VANDERKE, ALEXIS, M. VANDERKE.

MADAME VANDERKE.

Ah! vous parlez de ce voyage de Paris?... Il en a donc toujours envie? (Elle s'assied à gauche.)

ALEXIS.

J'en ai envie, je l'avoue, et cependant si je me consultais bien, peut-être que j'aurais encore plus envie de rester.

M. VANDERKE.

Nous nous garderons bien de vous influencer. Vous désirez

prendre un peu l'air du monde, comme on dit ici ; vous êtes comme tous nos jeunes gens, vous rougissez d'être encore un provincial ?

ALEXIS.

Non, mon père. On n'est pas un provincial quand on est lieutenant de marine, et quand, à vingt-cinq ans, on a déjà vu les deux Indes. Mais on dit que Paris résume toute la terre, et il me semblait qu'après l'avoir vu, je ne me soucierais plus de faire le tour du monde.

MADAME VANDERKE.

Vous êtes libre, mon cher enfant, et quelque douce que me soit votre présence, pas plus que votre père je ne m'opposerai aux voyages utiles à votre instruction... Ma santé s'est rétablie enfin, grâce à vos bons soins... Et cependant, si Paris suffisait à votre curiosité ; si, après l'avoir vu, vous pouviez renoncer à ces expéditions lointaines !... Ah ! je me rappelle ce que j'ai souffert d'angoisses lorsque le vent soufflait sur nos plages ou qu'un grain se formait à l'horizon.

ALEXIS.

Ma pauvre bonne mère !... vous faire tant de mal !... Tenez, mon père, il faudra que je quitte la marine et que je m'applique plus sérieusement à notre commerce.

M. VANDERKE.

Vous n'êtes donc pas converti aux idées de votre tante la marquise, monsieur le chevalier ?

ALEXIS.

Non, et chaque jour je me convertis aux vôtres... Je ne saurais rougir de ce qui fait l'honneur de notre nom, et je veux suivre la carrière où vous marchez. Vous avez besoin de moi, puisque ma sœur a épousé un homme de robe, étranger à nos occupations. Tenez, tenez, il faudra que je me marie, pour devenir tranquille, sédentaire, attaché à la vie de famille ;

tout le monde en sera heureux ici, et moi plus que personne, j'en suis certain !

MADAME VANDERKE.

Ah ! s'il était vrai !

M. VANDERKE.

Nous y songerons quand vous voudrez. Mais ce n'est pas à moi de vous chercher une dot, c'est à vous de trouver une femme. Je ne suis pas pour ces mariages qui se traitent comme une affaire, et où le cœur, la considération du bonheur domestique n'entrent pour rien. Je sais que les mariages d'amour ont une mauvaise réputation, mais moi (tenant la main de sa femme) j'en ai fait un si heureux, que je n'en comprends pas d'autre.

ALEXIS.

Oh ! je suis bien de votre avis, mon père, et la fortune (nous en avons assez !) ne me décidera jamais. J'aurais beau faire l'esprit fort et le beau gentilhomme, je me sens les goûts simples et honnêtes, en dépit du ton et de la mode ; je me sens votre fils, et j'en suis si orgueilleux que j'aurai bien la force de supporter les moqueries des gens du bel air. Je suis curieux de voir comment ces gens-là s'y prennent pour ruiner leur famille, leur caractère, leur santé, leur réputation, avec tant de peines et de soins, quand il est si facile d'être honnête homme et heureux ; et alors je serai impatient de revenir ici pour y finir tranquillement mes jours auprès d'une femme que vous me choisirez, belle comme ma sœur, bonne comme ma mère.

M. VANDERKE, passant à droite.

C'est bien vite songer à finir vos jours, mon ami. Voyez le monde d'abord ! Puisque vous en avez le désir, c'est que vous en sentez le besoin. J'aime mieux que vous ayez vu ce monde-là par vos yeux que par les miens, et que vous le connaissiez avant de vous enfermer dans la vie domestique. Allez à Paris,

nous parlerons d'établissement à votre retour, si vous persistez.

ALEXIS, rêveur et incertain.

Peut-être avez-vous raison, mon père! je suis bien jeune, je ne serais peut-être pas digne de mon bonheur... Cependant, quand vous vous êtes marié, vous étiez encore plus jeune que je ne le suis, et vous n'avez pas eu lieu de vous en repentir.

M. VANDERKE.

Il est vrai, mais j'étais pauvre, condamné au travail; je n'étais pas un brillant fils de famille, un enfant gâté!...

SCÈNE III

M. VANDERKE, ALEXIS, MADAME VANDERKE, SOPHIE, VICTORINE, FULGENCE, ANTOINE.

(Ils entrent en scène familièrement par le fond à gauche et par groupes tout en causant.)

SOPHIE.

Nous avons beaucoup parlé mariage, toilette, bal : nous avons passablement babillé, et cependant, nous n'avons encore rien décidé.

MADAME VANDERKE.

C'est vrai, mais nous ne pouvions pas décider sans votre père.

M. VANDERKE, s'asseyant à droite.

Eh bien, voyons donc, Antoine, qu'est-ce qui retarde encore le mariage de ces enfants?

ANTOINE.

Mais rien, monsieur. Tout est prêt. On attend que vous fixiez le jour.

VICTORINE.

Ah! on va fixer le jour?

ALEXIS.

On dirait que cela te contrarie? Tu ne sais donc pas que je tiens à faire pleuvoir des fusées sur toute la ville? brûler mes manchettes, comme dit mon père? Tu ne veux pas mettre le feu au bouquet?

VICTORINE.

Oh non! cela me fait trop peur.

M. VANDERKE.

Voyons! nous sommes aujourd'hui le vingt-sept

VICTORINE.

Déjà? je me croyais encore au vingt-cinq.

M. VANDERKE.

Nous sommes le vingt-sept. Mettons le mariage au trente.

ANTOINE.

Le trente, soit!

VICTORINE.

Le trente! un vendredi! Oh! c'est un mauvais jour, qui porte malheur!

MADAME VANDERKE.

Et puis, c'est un jour maigre!

VICTORINE.

Et le samedi aussi!

M. VANDERKE.

Eh bien, remettons au dimanche, ce sera le deux du mois prochain, dans cinq jours.

VICTORINE.

Dans cinq jours? déjà!

ANTOINE.

Il faut pourtant se décider!

FULGENCE, qui a observé Victorine.

Permettez, monsieur Antoine! (A M. Vanderke) Pardonnez-moi, monsieur... mais mademoiselle Victorine semble con-

traire à nos empressements, et je ne voudrais pas qu'on lui imposât...

M. VANDERKE.

C'est bien à vous, Fulgence : c'est du dévouement, de la soumission. C'est une preuve d'amour qu'on saura apprécier. Il ne faut pas, en effet, tourmenter la modestie. Il faut la respecter, l'attendrir, la convaincre.

ANTOINE.

Mais, monsieur...

M. VANDERKE, se levant.

Tu ne dois pas t'en mêler non plus. Mais comme, à cause du prochain départ de mon fils, il faut arrêter nos plans aujourd'hui, laissons ces fiancés ensemble et allons faire un tour de jardin. Nous revenons tout à l'heure, mes enfants, et vous nous direz le jour que vous aurez choisi d'un commun accord.

SOPHIE.

C'est bon, cela, mon père; vous donnez toujours le conseil et l'exemple de la condescendance pour notre sexe.

M. VANDERKE, offrant le bras à sa femme.

Respecter ce qu'on aime! je m'en suis toujours si bien trouvé! (Ils sortent par le jardin. Vanderke fait passer Antoine devant lui; il sort avec sa femme; Sophie les suit, et au moment de disparaître, elle fait signe à Alexis de venir avec ses parents; Alexis, dont le regard était attaché sur Victorine, lui fait un signe d'adieu et sort.)

SCÈNE IV

VICTORINE, FULGENCE.

FULGENCE.

Tenez, écoutez, mademoiselle; vous avez une grande répugnance à prendre un parti... Et moi-même...

VICTORINE, avec élan.

Ah ! et vous aussi, n'est-ce pas ?

FULGENCE.

Moi, je vous cachais mes pensées, j'espérais les étouffer, me vaincre. Mais je souffre trop, et me contenir plus longtemps ce serait dissimuler avec vous. Je ne le veux pas, je ne le dois pas. Je vous aime, Victorine, certainement, je vous aime ! ne prenez donc pas en mauvaise part ce que je vais vous dire.

VICTORINE.

Dites donc vite !

FULGENCE.

Je voudrais... Je ne voudrais pas, non certes, je ne voudrais pas renoncer à vous,... et cependant...

VICTORINE, attentive.

Cependant ?...

FULGENCE.

Cependant... je voudrais changer quelque chose aux rêves de votre avenir. Si j'étais un homme sans principes, j'aurais pu vous tromper, feindre de me soumettre à tout, et le lendemain du mariage vous dire : Voilà ma volonté. Mais ce serait de la mauvaise foi, vous me haïriez, je le mériterais. Je veux donc vous le dire d'avance, et si cela vous paraît inacceptable... eh bien, je me soumettrai, je souffrirai... je renoncerai au bonheur dont je m'étais flatté.

VICTORINE.

Quelle serait donc votre volonté si nous étions mariés ?

FULGENCE, avec effort.

Ce serait de quitter cette maison, cette famille Vanderke... ce pays, et d'aller vivre avec vous à l'étranger, ou à l'autre bout de la France.

VICTORINE, vivement.

Oh ! cela, jamais... jamais !

FULGENCE.

Voilà ce que je craignais, ce dont j'étais certain!... ce qui m'accable; mais j'aime mieux savoir à quoi m'en tenir.

VICTORINE.

Oh! Et moi aussi!

SCÈNE V

ANTOINE ET M. VANDERKE, rentrant par le jardin; VICTORINE, FULGENCE.

ANTOINE.

Eh bien, on se boude! (A M. Vanderke.) Je vous le disais bien, monsieur, qu'ils ne s'entendraient pas.

M. VANDERKE.

En vérité? Voyons, mes enfants, nous voici pour tâcher de vous mettre d'accord.

VICTORINE.

Oh! monsieur Vanderke, nous sommes bien d'accord, nous ne pouvons pas nous marier ensemble, voilà tout.

ANTOINE, grondeur.

Ah! voyez-vous cela? c'est du nouveau!

VICTORINE.

Nous ne nous disputons pas; nous ne sommes pas ennemis pour cela. Il n'a rien à me reprocher, je ne lui en veux pas du tout. Il est franc, moi aussi, voilà ce que c'est.

ANTOINE.

Mais morbleu, qu'y a-t-il donc? Vous expliquerez-vous, Fulgence?

FULGENCE.

Monsieur Antoine, cela m'est fort pénible devant M. Vanderke.

M. VANDERKE, avec douceur.

S'il le faut, je m'en vais.

VICTORINE, le retenant.

Non, monsieur, non! vous êtes le chef, le juge, le père, le maître à tout le monde ici. Je veux qu'il dise devant vous ce qu'il m'a dit... car je le dirais, moi!

FULGENCE.

Vous avez raison, mademoiselle, et puisqu'il n'y a plus d'espoir... (A M. Vanderke, avec fermeté.) Monsieur, je n'ai pas l'intention de rester attaché à votre service si j'épouse mademoiselle Victorine.

VICTORINE.

Vous l'entendez? Il veut quitter, il voudrait me faire quitter mon pays, ma famille, votre maison où je suis née, où j'ai été élevée, où je me crois chez moi, tant je m'y trouve heureuse. Il voudrait m'emmener bien loin, bien loin de vous, de mon père, de madame... de Sophie!... Enfin, il voudrait me faire mourir de chagrin, et ce n'est pas ce qui avait été convenu avec mon père, ce n'est pas ce qui avait été accepté... Il le reconnaît, et par conséquent notre mariage est rompu.

ANTOINE, qui a observé Fulgence et Victorine, et qui est devenu sombre.

Doucement, ma fille, pas si vite. Votre mariage n'est pas rompu comme cela. Il est écrit que la femme quittera son père et sa mère pour suivre son mari, et vous suivrez le vôtre, si c'est la volonté du vôtre!

VICTORINE.

Quitter la famille, la maison de monsieur Vanderke!... vous quitter, mon père! oh! vous ne le voudriez pas!

ANTOINE.

Vous ne me quitterez pas pour cela... je vous suivrai.

VICTORINE, s'attachant au bras de M. Vanderke.

Vous quitteriez monsieur Vanderke? Oh! monsieur, monsieur, mon père ne peut pas vous quitter! vous ne pourriez pas vous passer de mon père!

M. VANDERKE, qui est devenu aussi fort attentif à la contenance de Fulgence et d'Antoine.

Monsieur Fulgence... voulez-vous avoir la sincérité de me dire pourquoi vous désirez quitter ma maison, et jusqu'au pays que j'habite, comme si vous aviez horreur de l'amitié que je vous témoigne et des services que je puis vous rendre? Expliquez-vous bien, et ne craignez pas que je m'offense de vos raisons, si elles sont bonnes.

FULGENCE.

Monsieur, si j'eusse dû rester garçon, nulle part je ne me fusse trouvé mieux que chez vous. Je rends hommage à votre caractère, mais manquerai-je au respect que je vous dois, si je garde mes raisons pour moi seul?

M. VANDERKE.

Certes, vous en avez le droit! mais je fais appel à votre confiance... Antoine, Victorine, laissez-moi seul avec lui. Ne vous éloignez pas cependant, j'aurai peut-être à vous parler tout à l'heure.

ANTOINE.

Oui, monsieur, et moi je veux aussi parler à cette demoiselle! (il prend le bras de Victorine sous le sien un peu brusquement, et sort avec elle par le jardin. Victorine jette un regard de détresse vers M. Vanderke.

SCÈNE VI

M. VANDERKE, FULGENCE.

M. VANDERKE, à Fulgence qui rêve.

Eh bien, nous voilà seuls, Fulgence, et je crois qu'il est

bon pour vous d'ouvrir votre cœur et de demander conseil à un homme qui a le double de votre âge, et qui peut être meilleur juge que vous de certaines choses de la vie.

FULGENCE.

Ah! monsieur Vanderke, votre douceur me touche... je crois à votre sagesse... mais n'exigez pas... non! je ne veux rien vous dire.

M. VANDERKE.

J'essayerai donc de deviner. Peut-être que votre condition ici vous semble trop médiocre, et que vous craignez de ne pouvoir pas bien élever une famille avec les honoraires...

FULGENCE.

Non, monsieur, non! Voilà ce qui me mortifie : c'est que vous me supposiez des vues intéressées, quand c'est le contraire, quand je suis honteux... et faut-il le dire, mécontent... blessé, de la dot que vous avez faite à Victorine aujourd'hui.

M. VANDERKE, l'étudiant avec attention.

Mécontent! blessé! pourquoi cela? Ne savez-vous pas qu'Antoine est mon serviteur, mon compagnon et mon ami depuis trente ans? que nous avons souffert et combattu ensemble, qu'il m'a donné mille preuves de sa fidélité, de sa vertu? Enfin, que tout dernièrement, dans un duel qu'a eu mon fils, il voulait attaquer son adversaire et se faire tuer pour forcer celui-ci à prendre la fuite? Vous trouvez surprenant, inquiétant pour votre honneur (il appuie sur ces mots) que je dote modestement la fille d'un tel homme?

FULGENCE, à part.

Pour mon honneur!... Il semble lire dans mes pensées!

M. VANDERKE.

Eh bien! vous ne répondez pas? Qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

FULGENCE, ébranlé.

Rien, monsieur, oh! certainement rien. J'ai trop d'orgueil... mais que vous dirai-je? (avec amertume) les bienfaits m'humilient!

M. VANDERKE.

Tant pis pour vous! je n'aime pas qu'on se méfie sans sujet des bonnes intentions.

FULGENCE.

Sans sujet!...

M. VANDERKE.

Dites donc celui de votre méfiance, allons!...

FULGENCE.

Je... je n'ai pas de méfiance contre vous, monsieur! ce serait de l'ingratitude, je le sens... mais que voulez-vous? je ne puis me changer... je voudrais que ma femme ne dût qu'à moi l'aisance, les plaisirs de sa jeunesse, et la sécurité de ses vieux jours. Je voudrais être son unique soutien, son seul ami! Je suis né jaloux!... oui, je le suis de ce que j'aime, et je le suis des choses qui vous paraissent peut-être les plus insignifiantes... Je ne sais pas si j'oserai jamais tutoyer Victorine, tant je la respecte, et ici tout le monde la tutoie. Enfin, elle est si choyée, si aimée dans votre maison, que ses affections ne pourraient s'y concentrer sur moi, et que j'aurais la rage secrète de ne pouvoir être seul consacré à son bonheur.

M. VANDERKE.

Je vous ai compris, monsieur, parfaitement compris.

FULGENCE.

Et vous me blâmez?

M. VANDERKE.

Nullement. La tendresse exclusive, absolue, est le droit le plus sacré de l'amour et du mariage. Je ne chercherai donc pas à vous détourner de vos résolutions; mais il faut que la

jeune Victorine vous aime assez pour les accepter sans regret. Je vous conseille donc de retarder votre union avec elle jusqu'à ce que vous lui inspiriez assez de confiance pour qu'elle vous suive avec joie et dévouement.

FULGENCE.

Ah! monsieur!... vous me sauvez! Je vous remercie, je vous bénis, je suivrai vos conseils. (M. Vanderke lui tend la main; Fulgence la serre avec émotion en s'inclinant un peu, mais sans se livrer bien complétement.)

SCÈNE VII

ANTOINE, M. VANDERKE, FULGENCE.

ANTOINE, rentrant par le jardin.

Eh bien, monsieur?

M. VANDERKE.

Eh bien, Antoine, je crois qu'il faut retarder ce mariage.

ANTOINE.

Pardon, pardon, monsieur Vanderke, vous faites tout pour le mieux, mais vous ne savez pas bien les choses... Victorine, avec qui je viens de causer sérieusement, a entendu raison... elle aime assez Fulgence pour consentir à tout; elle l'épousera dimanche prochain, elle partira avec lui dans la huitaine d'après. Je lui ai promis de la suivre et de l'installer où il conviendra à son mari de se fixer, et je reviendrai régler vos affaires pour aller ensuite vivre auprès de ma fille et de mon gendre.

FULGENCE.

Mon Dieu!... est-ce vrai, monsieur Antoine?

M. VANDERKE.

Fulgence, retournez au travail. Soyons calmes, soyons maîtres de nos émotions. Nous nous reverrons tantôt. (Fulgence sort par l'antichambre.)

SCÈNE VIII

M. VANDERKE, ANTOINE.

M. VANDERKE, ému.

Antoine, tu veux donc me quitter, toi aussi?

ANTOINE.

Vous quitter, moi? jamais! à moins que vous ne me chassiez.

M. VANDERKE.

Tu trompes donc ta fille?

ANTOINE.

Il le faut bien! si je ne lui promettais pas d'aller vivre auprès d'elle, jamais elle ne voudrait suivre son mari.

M. VANDERKE.

Ainsi sa plus grande, sa véritable douleur eût été celle de se séparer de son père?

ANTOINE.

Sans doute, puisque après ma promesse elle n'a plus fait de résistance.

M. VANDERKE.

Mais as-tu bien pesé les raisons que Fulgence croit avoir pour s'éloigner de nous? les connais-tu?

ANTOINE, soucieux.

Non!

M. VANDERKE.

Tu as eu cependant bien l'air de les comprendre, puisque tu y as cédé sans même les demander.

ANTOINE, embarrassé.

Que sais-je? si c'est son idée! vous le ferez entrer dans quelque bonne maison de commerce où il gagnera bien sa

vie; il y sera moins libre, moins heureux qu'ici, mais puisque c'est son idée!

M. VANDERKE, l'observant.

Tu prends ton parti bien aisément sur cette séparation, sur l'absence de ta fille.

ANTOINE, triste.

Bah! si c'est l'idée de Victorine!

M. VANDERKE.

Oh! ce n'est pas l'idée de Victorine, c'est la tienne, Antoine.

ANTOINE, un peu impatienté.

Eh bien! si c'est mon idée à moi!

M. VANDERKE.

Antoine, tu ne veux rien me dire, mais je sais tout.

ANTOINE, troublé.

Vous savez, vous savez... Qu'est-ce que vous savez? Il n'y a rien à savoir, que diable! Il n'y a rien, rien!...

M. VANDERKE.

Il y a que Fulgence est jaloux. N'est-ce rien, cela?

ANTOINE.

Il vous a dit qu'il était jaloux? il ne sait ce qu'il dit! Il ne peut pas être jaloux! Et de qui le serait-il? qu'est-ce qu'il a dit?

M. VANDERKE.

Il n'a rien dit, mais j'ai compris; j'aurais dû comprendre plus tôt, deviner, prévoir. Tu aurais dû prévoir et deviner aussi, toi! Antoine, tu m'aimes trop!

ANTOINE.

Comment? comment cela?

M. VANDERKE.

Oui, plutôt que d'éclairer ma conscience, tu me laisserais devenir ingrat envers toi!

ANTOINE, chagrin.

Je ne vous entends pas, mais je vois que vous me grondez parce que je vous aime plus que tout au monde, et ce n'est pas bien de votre part.

M. VANDERKE.

Tu ne dois pas m'aimer plus que ta fille; tu as envers elle des devoirs plus sacrés qu'envers moi, tu dois compte à Dieu de ses vertus et de son bonheur, beaucoup plus que de mes intérêts et de mon repos.

ANTOINE.

Mais enfin, me direz-vous...

M. VANDERKE.

Je ne te dirai rien, puisque tu as des secrets pour moi! je parlerai à...

ANTOINE.

A ma fille? oh! non pas! je vous en prie! Pas un mot qui puisse faire croire à Victorine que vous ou moi pouvons nous occuper de cela.

M. VANDERKE, étonné.

Je n'avais pas l'intention de m'adresser à Victorine. C'est mon fils que je veux interroger sévèrement.

ANTOINE.

Votre fils!... y songez-vous? vous voulez donc lui dire... lui donner à penser... lui faire deviner... Mais non! mais non! il ne faut pas qu'il ait la moindre idée...

M. VANDERKE.

De quoi donc?...

ANTOINE, embarrassé.

De... de ce que vous pensez!

M. VANDERKE.

De la jalousie de Fulgence?

ANTOINE, vivement.

Oui, oui, c'est cela, la jalousie de Fulgence. C'est une folie, une pure folie, et si on s'en occupe, ce sera pire.

M. VANDERKE.

Mon fils ne s'en est donc pas aperçu?

ANTOINE.

Comment s'en serait-il aperçu? Est-ce sa faute, à lui, si monsieur Fulgence est jaloux?

M. VANDERKE.

Et Victorine?

ANTOINE, avec effort.

Victorine ne s'en doute pas non plus.

M. VANDERKE.

C'est bien la preuve que mon fils ne lui a jamais dit un mot qui pût faire croire qu'il la voyait avec d'autres yeux que ceux d'un frère. Cependant Victorine a beaucoup de chagrin!...

ANTOINE, allant reporter au fond, à droite, le fauteuil qui était sur le devant, du même côté.

Oh! si elle a du chagrin, tant pis! on ne meurt pas de cela! vous me la gâteriez, vous, si je vous laissais faire!... Il faut qu'elle parte, il le faut!

M. VANDERKE, frappé du trouble d'Antoine.

Il faut? Un moment! Cela ne m'est pas encore bien démontré... Va me chercher Alexis.

ANTOINE.

Que voulez-vous faire?

M. VANDERKE.

Tu le verras! allons, va! (Antoine sort en hésitant par le jardin.)

SCÈNE IX

M. VANDERKE, seul.

Non! mon fils n'est pas coupable, mais peut-être... des sentiments dont ni lui ni Victorine ne se rendent compte... Si Antoine était aveugle.... cet excellent homme m'est dévoué comme un chien fidèle!... C'est beau, c'est bon, mais c'est plus que l'homme ne doit à son semblable; trop d'affection peut égarer le jugement, et je ne dois ici m'en rapporter qu'à moi-même...

SCÈNE X

M. VANDERKE, ANTOINE, puis ALEXIS.

ANTOINE, entrant le premier par le jardin.

Voilà votre fils... Est-ce que je dois?...

M. VANDERKE, debout, appuyé contre la console.

Tu dois entendre ce que j'ai à lui dire. (Antoine se tient au fond, appuyé contre la cheminée, observant avec une sorte de stupeur M. Vanderke et Alexis. — A Alexis qui entre :) Mon ami, l'affaire dont je vous ai parlé tantôt aurait des conséquences graves, et je crois que vous pourriez m'aider à les conjurer.

ALEXIS.

Commandez, mon père! me voilà prêt.

M. VANDERKE.

Partez donc pour Paris à l'instant même.

ALEXIS, tressaillant.

A l'instant même?

M. VANDERKE, avec douceur et gravité.

Vous hésitez? C'est un déplaisir pour vous?

ALEXIS.

Hésiter à vous obéir? jamais! mais je n'étais pas préparé à vous quitter aujourd'hui... si brusquement!... Je vais faire mes préparatifs.

M. VANDERKE, avec intention.

Ne prenez qu'une valise; on vous enverra ce dont vous aurez besoin pour tout le temps de votre séjour à Paris.

ALEXIS.

Pour tout le temps? Exigez-vous que j'y reste longtemps, mon père?

M. VANDERKE.

Mes affaires et vos plaisirs prendront bien deux mois. N'y comptiez-vous pas rester deux mois?

ALEXIS.

J'ai réfléchi que ce serait bien long, loin de ma mère et loin de vous!

M. VANDERKE.

Avez-vous quelque raison particulière pour modifier ainsi vos projets? (Avec intention, et allant à lui.) Si cela était, vous m'en feriez part, à moi le premier?... à moi qui suis, qui veux être toujours votre meilleur ami?

ALEXIS.

Oh! certainement, mon père; ce serait à vous seul!...

M. VANDERKE.

Pensez-y. Je vais préparer vos lettres de créance, et si vous avez quelque chose à me dire... vous viendrez me trouver tout à l'heure. (Il sort lentement par le fond à gauche, et se retourne avant de disparaître pour regarder Alexis et Antoine.)

SCÈNE XI

ANTOINE, ALEXIS.

ANTOINE, voulant suivre M. Vandorko.

Moi, je vas faire votre valise.

ALEXIS, l'arrêtant.

Antoine, qu'a donc Victorine ?

ANTOINE.

Pourquoi ça, monsieur?

ALEXIS.

Parce que je viens de la voir passer dans le jardin avec ma sœur; elle avait les yeux gros de larmes, et elle n'a voulu me rien dire.

ANTOINE.

Bah! Victorine est comme toutes les jeunes filles. Ne la voyez-vous pas pleurer pour la moindre chose? pour une petite impatience que j'aurai eue avec elle, pour un baiser que votre sœur oubliera de lui donner, pour un oiseau envolé, pour un ruban perdu; que sais-je? moi; elle est si enfant!

ALEXIS.

Oui, elle a pleuré l'autre jour pour un ruban que je lui avais apporté et que tu lui as pris, à ce qu'elle assure.

ANTOINE, contrarié.

Pardieu oui, tenez! Un ruban à frange, comme si elle devait porter des franges! Elle est si coquette! (il fait un pas pour sortir par le fond, à gauche; Alexis se place devant lui et le retient.)

ALEXIS.

Mais non, Antoine, Victorine n'est pas du tout coquette.

ANTOINE, avec intention, et redescendant la scène.

Elle l'est devenue, depuis qu'elle a un amoureux.

ALEXIS, venant à Antoine.

Elle l'aime donc bien?

ANTOINE.

Mais... il est bien permis à une fille sage d'aimer son amoureux!

ALEXIS.

Si tu te trompais... si...

ANTOINE.

Ça ne regarde que moi, ça, monsieur Alexis!

ALEXIS.

C'est vrai... mais l'intérêt que je te porte...

ANTOINE.

Bien, bien, monsieur; je vous en remercie.

ALEXIS.

Tu n'as pas à m'en remercier; c'est mon devoir. Tu nous es si dévoué! Ta famille et la mienne, c'est une seule, une même famille! Le malheur de Victorine ferait le tien, le nôtre à tous, par conséquent!

ANTOINE.

Mais Victorine ne sera pas malheureuse, monsieur; c'est moi qui vous en réponds.

ALEXIS.

Sans doute, si elle aime Fulgence... Tu le connais bien, lui?...

ANTOINE.

Vous savez aussi bien que moi que c'est un parfait honnête homme.

ALEXIS.

J'étais absent lorsqu'il est entré ici... Est-ce que... est-ce qu'il y a longtemps que Victorine a de l'affection pour lui?

ANTOINE.

Monsieur Alexis!... les sentiments d'une jeune fille... c'est si délicat, que moi, qui suis son père, je n'oserais pas lui

faire les questions que vous me faites. C'est mon devoir de les deviner... et de les encourager quand je les trouve bien placés. Victorine est plus sûre d'elle-même qu'elle ne paraît, et je sais bien, moi, qu'elle ne veut pas d'autre mari que celui à qui j'ai donné ma parole.

ALEXIS.

A la bonne heure ! Pardonne-moi, Antoine, si j'ai été indiscret. Au moment de te quitter, moi qui n'assisterai pas au mariage de Victorine... moi qui ne serai plus là pour prendre ma part des joies ou des tristesses de la famille... il m'était peut-être permis de te témoigner ma sollicitude !...

ANTOINE.

J'en suis reconnaissant, monsieur ! très-reconnaissant. Je vous aime bien, vous, vous le savez !... Je suis fâché que vous partiez si vite, mais... il faut que ce soit bien nécessaire puisque votre père le dit, et... vous serez bientôt distrait de nous, Dieu merci !

ALEXIS.

Pas tant que tu crois, peut-être !

ANTOINE.

Bah ! bah ! vous allez voir tant de belles choses, et des personnes de haute volée ! Vous irez aux spectacles, aux promenades... ; vous aurez vos gens, vos chevaux !... Ah ! vous serez remarqué, allez ! Et il n'y a pas déjà tant de jeunes gens d'aussi bonne mine que vous, là-bas !

ALEXIS, tristement.

Bon Antoine ! Allons ! je vais prendre les ordres de mon père, puisqu'il faut partir. (Alexis sort par le fond à gauche.)

SCÈNE XII

ANTOINE, seul.

Et monsieur qui l'aurait encouragé à rester! Monsieur qui consentirait... — Ah! mon maître, quel homme vous êtes! Ça ne me fera pas vous aimer davantage, ce n'est pas possible, mais ça me rendra encore plus ferme dans mon devoir! Abuser de tant de bonté!... J'aimerais mieux... j'aimerais mieux mourir de chagrin!

SCÈNE XIII

ANTOINE, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE, entrant par le jardin.

Ah! je te cherchais, Antoine! Je ne sais ce qu'a Victorine, je ne peux pas la consoler. Elle a du chagrin, vois! beaucoup de chagrin. Allons, Victorine, dis donc à ton père pourquoi tu pleures.

ANTOINE, bas à Victorine et l'amenant au premier plan.

Est-ce que vous avez dit que nous partions? Je vous l'avais défendu!

VICTORINE.

Non, non, je n'ai rien dit!

ANTOINE.

Ne le dites pas encore, demain!

SOPHIE.

Eh bien, Antoine, tu la grondes, au lieu de la consoler?

ANTOINE.

Des folies, des enfantillages? Pardon, madame, je n'ai pas

le temps... Monsieur a besoin de moi. (A part, en s'en allant.) Ah ! tout le monde faiblit, et je ne sais à qui entendre. (Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE XIV

SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Eh bien, tu n'insistes pas? Ah ! j'admire ta soumission, je devrais plutôt dire ta faiblesse, ton indifférence !

VICTORINE.

Ah ! mademoiselle !...

SOPHIE.

D'abord je ne suis plus mademoiselle, et je ne veux jamais être madame pour toi. Je suis Sophie, Sophie que tu n'aimes guère, que tu n'aimes plus, depuis que tu aimes tant ce Fulgence !

VICTORINE.

Mon Dieu, je fais mon possible pour l'aimer, et vous savez bien que...

SOPHIE.

Que quoi ? Réponds donc ! Si tu ne l'aimes pas, il ne faut pas l'épouser. Ah ! si je n'avais pas aimé mon mari, je n'aurais pas laissé prendre le change, moi; trop de soumission envers nos parents peut nous conduire à faire leur propre malheur. Crois-tu que ton père sera bien content s'il te voit désespérée, coupable peut-être ?

VICTORINE.

Coupable ! moi, coupable ?

SOPHIE.

Oui, on peut le devenir quand on n'aime pas son mari... On peut malgré soi en aimer un autre.

VICTORINE.

Un autre..: un autre! mais je n'en aimerai pas un autre... qu'est-ce que vous me dites là, Sophie?

SOPHIE.

Je veux que tu ne te laisses pás sacrifier, et toi tu ne te défends pas!

VICTORINE.

Mais puisque mon père dit qu'il le faut!...

SCÈNE XV

M. VANDERKE, MADAME VANDERKE, SOPHIE, ALEXIS, ANTOINE, VICTORINE.

MADAME VANDERKE, à son mari, entrant par le fond à gauche.

Comment, mon ami, vous hâtez le départ de notre fils? Il n'assistera pas au mariage de Victorine? lui qui s'en faisait une fête!

M. VANDERKE.

Pardonnez-moi de vous causer ce chagrin, mais il est des affaires où l'honneur est engagé.

SOPHIE, stupéfaite.

Mon frère part? (Victorine est pétrifiée.)

ALEXIS.

Oui, ma chère sœur... oui, ma bonne mère, je pars. Mon père le désire, et je ne dois rien regretter quand j'ai le bonheur de pouvoir lui être utile.

MADAME VANDERKE.

Allons! viens donc m'embrasser! Tu es un bon fils!

SOPHIE.

Mais tu ne resteras pas longtemps absent?

M. VANDERKE.

Il restera peut-être deux mois.

VICTORINE.

Deux mois!

ALEXIS, voyant Antoine qui entre du fond à gauche, portant une valise, le manteau et le chapeau d'Alexis.

Tout est prêt, mon père : vous n'avez plus rien à m'ordonner?

M. VANDERKE.

Vous vous arrêterez un jour à Beauvais chez M. Surmont, qui vous renseignera sur l'affaire dont je vous ai parlé, et, s'il le faut, vous m'enverrez un exprès, un homme sûr.

ALEXIS.

Adieu, mon père! (il se jette dans ses bras et va ensuite aux autres.) Ma bonne mère!... ma chère Sophie!...

MADAME VANDERKE.

Nous te suivons jusqu'à ta chaise de poste.

ALEXIS.

Eh bien, Victorine? tu ne me dis rien, toi? Est-ce que tu me boudes? ah! si je te manque de parole, c'est bien malgré moi. Allons, donne-moi la main. Je te retrouverai mariée.

VICTORINE.

Ah! monsieur, je n'y serai plus, je ne vous reverrai plus. moi!

ALEXIS.

Que dis-tu? rêves-tu?

ANTOINE.

Vous savez bien qu'elle est folle!

ALEXIS.

Ah! tu es folle, décidément, Victorine? réponds-moi donc, voyons! vas-tu me faire cette mine-là? Crois-tu qu'il ne me faut pas du courage, chaque fois que je quitte de si bons parents, et notre chère maison où l'on est si bien?... et toi-même, qui es si gentille quand tu ne boudes pas? — Adieu encore, ma mère... (M. Vanderke lui fait signe.) Oui, oui, mon père, je

pars. Tu m'écriras. Sophie? Antoine. tu me feras part du mariage?... Allons! A Victorine. Allons, souris-moi donc! Tu vois bien que je me bats les flancs pour me donner la force de partir! sois un peu gaie pour moi... que je me console en me disant que tu es contente. (Prenant avec préoccupation son manteau qu'Antoine inquiet et impatient lui offre depuis quelques instants.) Tiens, pense à ta robe de moire, à ton collier, à ta montre!... et le jour de tes noces, tu penseras à ma tante la marquise, tu feras porter ta robe par le petit négrillon que j'ai ramené... Ris donc... ris donc un peu... là!... tout à fait?

VICTORINE, avec un rire nerveux.

Oui, oui! je rirai bien fort... je me ferai bien belle... je penserai à vous... à votre tante... je me donnerai des airs... j'aurai un nègre!... mademoiselle Sophie vous écrira tout cela... et vous rirez là-bas... vous rirez, n'est-ce pas?

ALEXIS.

La voilà qui rit! c'est bien. Merci, Victorine. Adieu, adieu tous!

MADAME VANDERKE

Nous te suivons! (Ils sortent tous, excepté Victorine et Sophie qui reviennent de suite.)

SCÈNE XVI

VICTORINE, puis SOPHIE.

(Victorine continue à rire d'un air égaré, puis elle sanglote, crie et tombe évanouie, sur le fauteuil, à gauche près du guéridon. Sophie revient aussitôt et court à elle.)

SOPHIE.

Qu'est-ce donc, mon Dieu! Victorine, ah! je ne m'étais donc pas trompée! Et lui qui part!... (Elle soutient Victorine.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

(L'appartement de Sophie. — Même décor qu'au deuxième acte. — Il fait nuit dehors. — Le salon est éclairé par des bougies placées sur les consoles.)

SCÈNE I

M. VANDERKE, SOPHIE.

SOPHIE, assise près du guéridon, faisant de la tapisserie.

Ah! mon père! si la veille de mon mariage, j'avais été triste et agitée comme elle l'est depuis huit jours, vous n'eussiez jamais consenti...

M. VANDERKE, assis de l'autre côté du guéridon.

Ma chère enfant, les circonstances sont différentes, les caractères encore plus. Vous unissez la fermeté à la douceur, vous, et Victorine est faible, irrésolue.

SOPHIE.

Mais si mon frère...

M. VANDERKE.

Quoi! votre frère?

SOPHIE.

Ah! cher père, vous m'entendez bien, puisque vous l'avez fait partir.

M. VANDERKE.

Prenez garde, ma fille; prenez garde à ce que vous pensez, à ce que vous dites.

SOPHIE.

Ce serait donc un crime de la part de mon frère d'aimer

Victorine, et de la mienne une folie de croire que vous consentiriez...

M. VANDERKE.

Ma chère Sophie, il n'est point de mariages disproportionnés devant Dieu. Un serviteur comme Antoine est un ami, et je vous ai élevée dans l'idée que Victorine était votre compagne et votre égale.

SOPHIE.

Eh bien, mon père?...

M. VANDERKE.

Eh bien, ma fille, le monde, qui a des croyances saines et respectables, communes à toutes les classes de la société, a aussi des préjugés vains et cruels qu'il est beau de combattre; mais, pour combattre, il faut être fort. Votre frère le sera un jour, j'y compte; mais il est encore bien jeune et se connaît à peine lui-même. Je sais qu'une grande passion, un noble amour, inspirent de puissants dévouements; mais cette grande passion, votre frère ne l'éprouve pas.

SOPHIE.

Et cependant il s'est fait en lui un véritable changement depuis le jour où il a été question de marier Victorine. Jusque-là il ne l'aimait que d'amitié. Du jour où elle a été promise à Fulgence, mon frère a souvent parlé de quitter la marine, de se marier; il a eu l'envie de s'en aller, l'envie de rester, le besoin de voir Paris pour se distraire .. le besoin de vous ouvrir son cœur... J'ai vu tout cela, moi!

M. VANDERKE.

Mais, au lieu de m'ouvrir son cœur, il est parti. Admettons qu'il ait eu quelque fugitive pensée d'amour pour Victorine, il l'a étouffée, et, ne se sentant pas épris d'elle assez sérieusement, il a obéi à la voix de l'honneur qui lui commandait de s'éloigner. (il se lève.)

SOPHIE.

C'est vrai. Ah! ma pauvre Victorine!

SCÈNE II

SOPHIE, ANTOINE, M. VANDERKE.

ANTOINE, un bougeoir à la main; il vient par l'antichambre.

Pardon, madame, si je me permets de venir déranger monsieur jusque chez vous, mais c'est une lettre pour lui que je viens de trouver sur mon bureau et qui paraît pressée.

SOPHIE, se levant et se dirigeant vers la porte de sa chambre, qui est celle de gauche.

Lisez, lisez, mon père! Restez, Antoine; je vais dans ma chambre attendre Victorine. (Elle sort. Antoine éteint sa bougie et pose son bougeoir sur la cheminée au fond.)

SCÈNE III

M. VANDERKE, ANTOINE.

M. VANDERKE, préoccupé, tenant la lettre sans la regarder.

Eh bien, Antoine, tous tes préparatifs de noce sont terminés?

ANTOINE.

Oui, monsieur. A neuf heures précises, demain matin, nous irons à l'église. Ah! je voudrais déjà en être revenu!

M. VANDERKE.

Tu es bien pressé!

ANTOINE.

C'est que Fulgence est plus agité que vous ne pensez; il est, ce soir, d'une humeur massacrante.

M. VANDERKE.

Mais puisque Victorine va partir avec lui, que veut-il de plus? Il est aussi trop exigeant, ce Fulgence!

ANTOINE.

Exigeant ou non, il n'y a plus à reculer.

M. VANDERKE.

Cependant si ce mariage était pour Victorine le pire des malheurs?

ANTOINE.

Non, monsieur, j'ai confiance en elle, en moi, en Dieu surtout; et puis, j'ai pour moi l'expérience. Quand j'ai épousé sa mère, elle ne m'aimait pas beaucoup, mes manières brusques lui faisaient peur; mais je l'aimais tant, moi, que j'ai su la rendre bien heureuse, et elle est morte en me bénissant, vous le savez.

M. VANDERKE.

Oui, elle a été le modèle des femmes et des mères. Mais tu n'étais pas jaloux, toi?

ANTOINE.

Si fait, monsieur.

M. VANDERKE.

Mais tu ne le faisais pas voir?

ANTOINE.

Si fait bien, quelquefois! Allons, allons, je vous dis que Victorine aimera son mari, comme sa mère m'a aimé, avec mes qualités et mes défauts... Mais lisez donc votre lettre, monsieur! elle est pressée, à ce qu'il paraît?

M. VANDERKE, regardant la lettre.

Oui, c'est sur l'adresse... ce n'est pas une raison.

ANTOINE.

Ce sera bientôt lu. Les affaires avant tout!

M. VANDERKE, s'approchant des bougies, et après avoir lu la lettre.

L'écriture de mon fils?... oui! Elle est contrefaite sur l'adresse. (il retourne la lettre.) Mais c'est encore son écriture... Antoine! une nouvelle assez grave. Vois!

ANTOINE, lisant, près de la console de droite.

« Harris et Morrisson ont failli ; j'espère vous l'annoncer à « temps pour que vous vous mettiez en mesure. » Eh bien ! vous n'êtes pas plus ému que cela, monsieur ?

M. VANDERKE.

Je m'y attendais.

ANTOINE.

Mais c'est six cent... bah ! sept, huit cent mille livres qu'il vous faudra trouver dans vingt-quatre heures, peut-être !...

M. VANDERKE, avec calme.

On les trouvera : tout est prévu.

ANTOINE.

Ah ! monsieur. Et vous n'en disiez rien !

M. VANDERKE.

A quoi bon ? tu étais bien assez tourmenté de tes affaires domestiques.

ANTOINE.

Mes affaires ne sont rien quand il s'agit des vôtres.

M. VANDERKE.

Mais qui donc a apporté cette lettre ?

ANTOINE.

Je n'ai vu personne. J'ai trouvé cela sur mon bureau, il n'y a pas dix minutes.

M. VANDERKE.

Il y a sûrement un courrier arrivé ici ?

ANTOINE.

Je vais le chercher et vous l'amener.

M. VANDERKE.

Dans mon cabinet, entends-tu ? Il ne faut pas que ma famille se doute de rien.

ANTOINE.

Soyez tranquille. (M. Vanderke sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE IV

ANTOINE, puis FULGENCE, qui entre comme à la dérobée, et fort agité, par la porte du jardin.

ANTOINE, allant reprendre son bougeoir, qu'il rallume aux flambeaux de la console, à gauche.

Où sera-t-il passé, ce diable d'homme? Je parie qu'il s'est jeté dans l'écurie sur un tas de foin. Il aura fait une course enragée... Ah! Fulgence, l'as-tu vu?

FULGENCE.

Et vous?

ANTOINE, son bougeoir à la main, et tourné vers la sortie.

Non. Où est-il.

FULGENCE.

Je le cherche.

ANTOINE.

C'est à l'écurie ou à la cuisine qu'il doit être.

FULGENCE.

Monsieur Alexis Vanderke à l'écurie? à la cuisine?

ANTOINE.

Et qui te parle de monsieur Alexis Vanderke? Est-ce que ce serait lui-même?...

FULGENCE.

Je n'en sais rien, moi; je vous le demande.

ANTOINE.

Voilà qui est fort! Jouons-nous aux propos interrompus? Allons, allons, je n'ai pas de temps à perdre à des folies! Viens avec moi chercher le courrier. (Il remonte vers la porte du jardin.)

FULGENCE, ironiquement.

Ah! c'est un courrier?

ANTOINE, impatienté.

Oui, un courrier qui apporte une dépêche, à qui monsieur veut parler, et que je n'ai pas encore vu. Est-ce clair?

FULGENCE.

Monsieur Antoine! vous le prenez avec moi sur un ton!...

ANTOINE.

Eh! parbleu, c'est vous-même qui le prenez sur un ton!...

FULGENCE.

Je ne suis pas encore votre gendre, monsieur, et j'ai le droit de m'inquiéter!... Je joue gros jeu, ici! je joue mon honneur!

ANTOINE.

Ah! qu'il faut de patience! Es-tu fou, Fulgence? qu'est-ce que ton honneur a affaire avec l'arrivée d'un homme qui apporte ici une lettre? Allons, je vais moi-même...

FULGENCE.

Vous voyez bien que vous vous méfiez aussi de quelque chose!

ANTOINE

Va au diable, je n'y tiens plus!

FULGENCE.

Fort bien, monsieur! Et moi je vous dis que vos impatiences ne m'imposent pas. Je vous dis qu'un homme qui se cache, un homme enveloppé d'un manteau, un homme que les chiens connaissent, car ils n'aboient pas, un homme qui se glisse comme une ombre dans la maison...

ANTOINE, haussant les épaules. Il est près de la sortie sur l'antichambre.

Un voleur peut-être?... Allons-y bien vite!

FULGENCE, avec ironie.

Vous raillez? Prenez garde, monsieur Antoine, vous découvririez peut-être ce que vous ne voudriez pas savoir!

ANTOINE, à part.

Le fou me fait peur ! Serait-il possible ? Non ! (Haut. revenant.) Écoute, Fulgence ! veux-tu me dire une bonne fois, une première, une dernière fois, ce que tu soupçonnes et ce qui te rend si hargneux et si bourru à la veille de ton mariage ?

FULGENCE.

Eh bien, oui, je vais vous le dire, quoique vous le sachiez bien et que votre question ne soit pas franche. Je vais vous le dire, parce que je ne suis pas habitué à souffrir ainsi, moi ! J'étais tranquille, j'étais laborieux, j'étais froid ! Je ne savais pas ce que c'était que d'aimer. Tenez ! je crois que je n'étais pas né pour aimer ! Pour aimer il faut de la confiance, je n'en ai pas. Pourquoi me donnez-vous votre fille ? Pourquoi votre fille reçoit-elle une dot pour épouser un homme qui n'a rien ? Pourquoi êtes-vous si pressé de conclure le mariage ? Pourquoi monsieur Alexis Vanderke quitte-t-il la maison, au moment où je le soupçonne ? Et, s'il y rentre ce soir, en secret, qu'y vient-il faire ?

ANTOINE, qui l'a écouté avec une figure soucieuse et troublée, va remettre son bougeoir sur la table, il l'y pose avec colère en éteignant sa bougie par la violence avec laquelle il pose son bougeoir.

Ah ! que tu es heureux que j'aie été jaloux, absurde, aussi, moi, dans mon temps ! Sans cela voilà des soupçons que je ne prendrais pas avec tant de patience !... Mais c'est une maladie ! (Revenant à Fulgence et s'emportant peu à peu malgré l'effort qu'il fait au commencement de l'explication pour rester calme.) Fulgence ! je vous donne ma fille parce que je veux la marier avec un honnête homme. Je suis pressé d'en finir parce que je sais que vous estimerez Victorine comme elle le mérite quand vous la connaîtrez mieux. Monsieur Vanderke lui donne une dot parce qu'il m'aime. Cette dot vous chagrine ? Tant mieux ! Nous la remettrons sans rien dire dans ses coffres ! (A part.) Ce qui ne sera peut-être pas de trop dans ce moment-ci ! (Haut.) Mon-

sieur Vanderke fils est parti parce que... oui, je vous dirai toute la vérité! parce que son père a vu votre jalousie et l'a éloigné par bonté pour vous... pour moi! S'il revient ici ce soir (ce que je ne crois point), c'est qu'il aurait voulu apporter lui-même à son père une nouvelle intéressante que vous saurez... bientôt! Et s'il se cachait de moi... Mais vous avez rêvé cela, et comme c'est impossible, je n'ai pas à en chercher la cause! (il va rallumer sa bougie aux flambeaux de la table en haussant les épaules.)

FULGENCE, avec beaucoup d'amertume.

L'explication me ferme la bouche! Elle me commande d'ignorer, par savoir-vivre, ce qui se passe ici. Elle vous autorise à aller tout seul à la découverte... Allez y donc; moi j'irai de mon côté, je vous en avertis très-humblement.

ANTOINE.

Soit! mais je peux bien dire que tu as une tête de fer! (il sort par le jardin.)

SCÈNE V

FULGENCE, seul.

Oui, oui! s'il n'est pas dupe, il est habile, monsieur Antoine! Nous verrons bien!... Ah! Victorine! Il y a des moments où je la hais encore plus que je ne l'aime, et où je voudrais déjà être son maître, pour avoir le droit de la faire souffrir! Affreuse passion, affreux supplice que la jalousie! Je sens que je deviens méchant, et que je vais faire d'elle et de moi deux victimes! Je ferais mieux de rompre!... Mais on dira que je l'outrage... que je la déshonore... Il faut que j'aille explorer le jardin... c'est là que ce fantôme a dû se réfugier... (il va pour sortir par le jardin et s'arrête en voyant Sophie sortir de sa chambre à gauche.)

SCÈNE VI

SOPHIE, FULGENCE.

SOPHIE, étonnée.

Que faites-vous donc ici, monsieur Fulgence?

FULGENCE.

Rien, madame, j'étais venu pour chercher monsieur Antoine, je me retire. (Il fait un mouvement pour sortir par le jardin.)

SOPHIE, lui montrant la porte de l'antichambre.

Par là, je vous prie. (Fulgence sort.)

SCÈNE VII

SOPHIE, seule.

Quel air de menace et de haine! Je ne peux pas souffrir ce garçon-là! Que regardait-il donc du côté du jardin? (Elle soulève le rideau.) Il espionne toujours, il espionne partout! (Elle ouvre la porte vitrée et la referme vivement.) Un homme avec un manteau! J'ai eu peur!... Bah! c'est mon père... peut-être mon mari qui vient me surprendre... (Elle retourne ouvrir.) Ah! mon Dieu, c'est vous, mon frère? (Elle embrasse son frère qui entre.)

SCÈNE VIII

SOPHIE, ALEXIS, enveloppé d'un manteau.

ALEXIS.

Oui, c'est moi, chère sœur, moi qui puis être découvert dans le jardin, car il me semble qu'on m'y cherche, et je viens me réfugier auprès de vous. Je ne veux pas être vu.

SOPHIE.

Vous ne voulez pas être vu?

ALEXIS.

Non! Sophie, fermons les portes, je vous en prie. (Il ferme la porte du jardin, et Sophie celle de l'antichambre.)

SOPHIE.

Dites-moi donc vite...

ALEXIS, allant vers la porte de gauche.

Et ici? personne ne peut nous entendre? Votre mari?

SOPHIE.

Il n'arrive que demain; si vous craignez d'être surpris... tenez, vous vous enfermeriez dans sa chambre. (Elle désigne la porte de droite.) Mais pourquoi tout ce mystère? Qu'y a-t-il donc?

ALEXIS.

Rien... Une nouvelle d'affaires que j'ai apprise à Beauvais, où mon père m'avait ordonné de prendre des informations... J'ai voulu, j'ai dû ne me fier qu'à moi du soin de la lui apporter. Savez-vous s'il a reçu ce soir une lettre déposée sur le bureau d'Antoine?

SOPHIE.

Oui! j'ai vu Antoine la lui remettre... Mais pourquoi lui écrire, pourquoi ne pas le voir?

ALEXIS.

Je voulais attendre que tout le monde fût couché dans la maison; je ne veux voir que lui? je n'ai pu gagner ma chambre, Fulgence était sur mes talons.

SOPHIE.

Ah!... Peut-être avez-vous tort de vous cacher ainsi!

ALEXIS.

Peut-être ai-je eu plus tort encore de revenir!... Mais je ne reviens pas, Sophie. J'entre, je vous embrasse et je repars. (Il dépose son manteau et son chapeau.)

SOPHIE.

Je vous sais gré de cette marque d'amitié... Mais avez-vous quelque chose à me dire, à moi?

ALEXIS, avec trouble.

Mais rien de particulier!... A propos! le mariage est-il conclu?

SOPHIE.

Le mariage de Victorine?

ALEXIS.

Oui! le mariage de Victorine.

SOPHIE.

Et s'il l'était?

ALEXIS.

Eh bien, cela ne changerait rien à ma résolution de repartir à l'instant même. Ma chaise de poste m'attend hors de la ville, et je veux avant le jour, reprendre la route de Paris... Il est donc conclu le mariage?... Il doit l'être!

SOPHIE.

Et s'il ne l'était pas?

ALEXIS.

Il ne l'est pas? dites Sophie, il ne l'est pas?

SOPHIE.

Il le sera demain matin.

ALEXIS.

Bien décidément?

SOPHIE.

Il n'a pas été question de le rompre.

ALEXIS, secouant ses gants d'un air indifférent, et évitant les regards de sa sœur.

Et Victorine?... est-elle triste, est-elle gaie? sera-t-elle heureuse?

SOPHIE.

Ah! qui peut répondre de l'avenir!

ALEXIS.

Il est vrai. Et moi-même... que sais-je du mien? Je n'y pensais guère quand j'ai désiré de partir... de voir le monde! et puis, au dernier moment, je regrettais de n'avoir pas eu quelque projet plus raisonnable!

SOPHIE.

Pourquoi n'avez-vous pas dit alors ce regret à mon père?

ALEXIS.

Il était trop tard!

SOPHIE.

Pourquoi donc?

ALEXIS.

Ah! Sophie! il est bien inutile à présent que je me confesse!

SOPHIE, se tournant vers Alexis qui marche avec agitation, un peu en arrière d'elle.

Voyons! serait-ce au mariage que vous avez pensé? aimeriez-vous? Quelles que soient vos résolutions, mon père les approuvera le jour où vous lui direz : J'aime tendrement, sérieusement, et pour toute ma vie.

ALEXIS.

Sais-je bien si j'aime assez pour oser faire un pareil serment? mon propre cœur est devenu une énigme pour moi. J'hésite, je m'étourdis, je souffre... mais loin de m'encourager, il semble qu'on se soit appliqué à m'ôter toute espérance... Alors je m'efforce d'oublier, de me distraire, et après tout, c'est peut-être la seule chose sensée que j'aie à faire désormais, puisque je ne suis pas aimé!

SOPHIE.

Ah! vous êtes incertain, vous sentez que vous pourriez facilement guérir, vous ne voulez pas donner tout votre cœur sans être assuré de retour? Quand on aime pour tout de bon, on ne se demande pas si on sera heureux. On aime parce

qu'on aime, voilà tout! Et vous n'aimez pas, mon frère! (Elle se lève.) Allons, n'y pensons plus, et ne compromettez pas l'avenir des autres, puisque vous abandonnez au hasard celui que vous pouviez créer vous-même. Partez, dès que tout le monde sera couché. Je ne dirai à personne que je vous ai vu.

ALEXIS.

Mon père me désapprouverait peut-être d'être venu...

SOPHIE.

Peut-être!... Et moi aussi! mais on vient, cachez-vous...

ALEXIS, allant à la porte de droite.

Nous nous reverrons un instant, nous causerons encore?

SOPHIE.

Oui, oui! enfermez-vous! (Elle pousse la porte sur Alexis et va ouvrir la porte de l'antichambre.)

SCÈNE IX

ANTOINE, M. ET MADAME VANDERKE, SOPHIE, VICTORINE.

(Sophie, Victorine et madame Vanderke forment un groupe en s'embrassant. M. Vanderke vient sur le devant du théâtre avec Antoine.)

M. VANDERKE.

Tu dis que tu n'as pas trouvé cet homme?

ANTOINE.

Il faut qu'il se soit envolé en fumée. Personne n'a vu ni homme ni cheval, et la lettre est tombée du ciel!

SOPHIE.

C'est qu'il y a un peu de confusion dans la maison, à cause de la noce de demain.

MADAME VANDERKE.

Quel est donc cet homme qui vous inquiète? et cette lettre, est-ce quelque chose...?

M. VANDERKE.

Rien, rien, mon amie. Rien ne m'inquiète, Dieu merci! (Bas à Antoine.) Mon fils lui aura ordonné de repartir à l'instant et de ne parler à personne pour ne pas donner l'alarme dans la maison. C'est son propre domestique qu'il aura chargé de cette mission délicate.

ANTOINE.

Probablement. C'est quelqu'un qui connaît les aitres.

M. VANDERKE, à Sophie.

Ma fille, nous vous ramenons Victorine, et venons vous souhaiter une bonne nuit, puisque vous nous avez boudés ce soir.

SOPHIE.

Boudé! moi? oh jamais!

MADAME VANDERKE.

Elle est absorbée par l'idée que son mari va arriver. Elle ne pense plus à nous. (A Sophie.) Nous te le pardonnons bien, va! Demain serait donc un beau jour dans la famille, si Alexis n'était pas absent, et si Victorine ne devait pas nous quitter bientôt!

VICTORINE.

Ah! j'étouffe quand j'y pense! Madame, ne m'y faites pas penser!

MADAME VANDERKE.

Eh bien, tu as le frisson? tu étais si insouciante tantôt que je t'accusais presque de ne pas nous regretter?

ANTOINE.

Est-ce qu'elle sait ce qu'elle pense? Elle est si fantasque!

MADAME VANDERKE, observant Victorine.

C'est vrai qu'elle est un peu fantasque... depuis quelque temps... et aujourd'hui, surtout!... Est-ce qu'elle aurait encore la fièvre?

ANTOINE.

Non, non, elle ne l'a pas eue aujourd'hui.

MADAME VANDERKE, à son mari.

Mon ami, vous qui êtes le médecin de la maison, le seul en qui j'aie confiance, vous le savez! voyez donc ce soir...

M. VANDERKE, prenant, en souriant, le bras de Victorine.

Voyons, madame la malade!

VICTORINE.

Oh! je ne suis pas malade! (A part.) Malheureusement pour moi!

MADAME VANDERKE, à son mari, qui est devenu sérieux en tâtant le pouls à Victorine.

Eh bien?

M. VANDERKE.

Elle s'est beaucoup agitée aujourd'hui; elle a de la fièvre.

ANTOINE.

A cet âge-là, on l'a toujours!

MADAME VANDERKE.

Mais si elle était malade demain, il faudrait retarder encore la cérémonie. On n'est pas souffrant sans que l'esprit s'en ressente, et il n'est pas nécessaire d'avoir des idées tristes, un jour qui peut décider du reste de la vie.

ANTOINE, à part.

Ah! voilà madame qui s'en mêle aussi. (A M. Vanderke.) Monsieur, envoyez donc Victorine dormir. Il se fait tard.

M. VANDERKE.

Oui, oui, il faut qu'elle se couche tout de suite, et qu'elle dorme bien.

ANTOINE, à sa fille.

Tu l'entends! Monsieur veut que tu dormes.

VICTORINE.

Est-ce qu'on dort comme cela, à volonté?

ANTOINE.

Toujours de la résistance... dans les moindres choses ! là ! pour contrarier !

VICTORINE.

Je dormirai, mon papa, je dormirai !

MADAME VANDERKE.

Allons, embrasse ton père... qui te gronde toujours... parce qu'il t'adore. (Baissant la voix.) Et n'oublie pas ce que je t'ai recommandé de lui dire.

VICTORINE.

Oh ! non, madame. Mon papa, j'ai quelque chose à vous dire, à vous tout seul !

ANTOINE.

A moi ? tout seul ?

MADAME VANDERKE.

Oui, Antoine ; nous vous laissons. Bonsoir, Victorine ! (Elle embrasse Victorine.) Bonsoir, ma chère fille ! (Elle embrasse sa fille. M. Vanderke en fait autant, et sort avec madame Vanderke, par la porte de l'antichambre. Sophie rentre dans sa chambre, à gauche.)

SCÈNE X

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

VICTORINE, se mettant à genoux.

Mon père, monsieur et madame Vanderke m'ont donné leur bénédiction ce soir. Ne voulez-vous pas aussi me donner la vôtre ?

ANTOINE.

Tu veux m'attendrir ? Lève-toi ! lève-toi ! toutes ces cérémonies-là, ça fait du mal !

VICTORINE.

Vous ne voulez pas seulement m'embrasser!

ANTOINE.

Je ne refuse pas de t'embrasser.

VICTORINE, s'attachant à lui.

Mon père! mon cher père!...

ANTOINE.

Allons! vas-tu encore pleurer? C'est insoutenable!

VICTORINE.

Oh! je ne pleure pas. Il y a huit grands jours que je n'ai pleuré. C'est bien la peine de se corriger, si vous n'y faites pas attention! Voyez, si mes yeux ne sont pas secs.

ANTOINE, troublé.

Ils sont bien brillants!... Tu n'es pas sérieusement malade?

VICTORINE.

Oh! certainement non!

ANTOINE.

Tu n'as pas mal à la tête?

VICTORINE.

Un peu... ce ne sera rien.

ANTOINE.

Non, non, ce ne sera rien. (il s'en va et revient.) Est-ce que... est-ce que c'est vrai que tu as la fièvre?

VICTORINE.

Je ne crois pas. Voyez! j'ai les mains très-froides.

ANTOINE.

Mais non! elles sont très-chaudes. Souffres-tu?

VICTORINE.

Je ne sens rien.

ANTOINE.

Si tu te trouvais malade dans la nuit... il faudrait appeler.

VICTORINE.

Oh! je ne voudrais pas réveiller Sophie.

ANTOINE.

Sans la réveiller, tu sonnerais... ici, tiens, la sonnette qu'on entend de mon cabinet. J'y passerai une bonne partie de la nuit avec monsieur.

VICTORINE.

Soyez donc tranquille, mon papa, je ne serai pas malade.

ANTOINE.

Ni demain non plus?

VICTORINE.

Ni demain non plus.

ANTOINE.

Tu seras fraîche, jolie? pas triste! cela me ferait de la peine. Pas trop gaie, cependant, ce ne serait pas modeste. Là... un petit air décent... de la piété à l'église, de la politesse avec tout le monde, ton naturel, enfin.

VICTORINE.

Vous serez content de moi. Oh! un jour comme celui-là, je ne veux pas vous affliger.

ANTOINE.

Bien, mon enfant, je t'en remercie.

VICTORINE.

Et à présent vous voulez bien me bénir? C'est toute la récompense que je demandais pour ma soumission.

ANTOINE, la pressant sur son cœur.

Je suis content de toi... (il s'attendrit malgré lui.) Je te bénis! je t'aime! oui, de toute mon âme! (il l'embrasse plusieurs fois avec effusion. — A part, levant les yeux au ciel et tenant sa fille dans ses bras :) Ah! monsieur Vanderke, vous ne savez pas ce que je souffre! (A Victorine qu'il repousse doucement.) Allons, allons, monsieur m'attend; et toi, il faut te reposer... faire ta prière, penser à

ta pauvre mère qui était une honnête femme,.. et puis ne plus penser à rien, entends-tu ?

VICTORINE.

Oui, mon papa.

ANTOINE, s'en allant, et s'arrêtant pour regarder Victorine qui reste immobile.

(A part.) Je ne sais pas, mais j'aimais mieux la voir pleurer !... Ah ! le courage intérieur n'y est pas !... (Haut.) Victorine !

VICTORINE, tressaillant.

Mon papa ?

ANTOINE.

Voyons, écoute-moi... (A part.) Oui, il faut lui donner la volonté. (Haut.) Écoute-moi bien... As-tu du courage ? du vrai courage ? (Il s'assied et la prend sur ses genoux.)

VICTORINE.

Oh ! il me semble que j'en ai beaucoup.

ANTOINE.

C'est qu'il en faut, vois-tu, pour faire son devoir... As-tu de la fierté.. du respect pour toi-même... là, ce qui s'appelle du cœur ?

VICTORINE.

Je l'espère.

ANTOINE.

Eh bien... il faut épouser Fulgence !

VICTORINE.

Est-ce que je ne fais pas ce que vous voulez ?

ANTOINE.

Oh ! ce n'est pas moi qui le veux, c'est la conscience, c'est l'honneur qui te le commandent.

VICTORINE.

Comment cela ?

ANTOINE.

Parce que... parce que... Voyons, ne tremble pas, ça me

coûte à te dire, mais il le faut. Fulgence s'imagine que tu aimes quelqu'un... que tu ne dois pas aimer.

VICTORINE, vivement.

Cela n'est pas!

ANTOINE.

Je le sais bien, parbleu! mais il se l'imagine, et d'autres pourraient se l'imaginer aussi. Alors voilà ce qu'on dirait de toi : Voyez-vous cette petite Victorine, la fille d'Antoine, qui n'est, après tout, qu'un premier domestique chez monsieur Vanderke, ne s'est-elle pas avisée de regarder plus haut qu'elle et de croire qu'elle allait épouser...

VICTORINE.

Qui donc?

ANTOINE.

Qui? le fils de la maison, rien que ça! un jeune homme riche et noble, qui ne voit en elle qu'une petite camarade d'enfance. Eh bien, de ce qu'on est bon pour elle, de ce qu'on la traite avec douceur, elle a la sottise de se croire faite pour un grand mariage, et elle dédaigne ses pareils.

VICTORINE.

Oh! mon papa! qu'est-ce que vous dites? monsieur Fulgence croit cela, on dirait cela de moi?

ANTOINE.

Si tu ne te maries pas résolûment et de bonne grâce, on le dira ou le croira. Et si monsieur et madame Vanderke venaient eux-mêmes à le penser, s'ils t'accusaient d'ambition, de coquetterie... de bassesse... car l'ambition c'est de la bassesse, quelquefois!

VICTORINE.

Assez, assez, mon père!

ANTOINE.

Et si monsieur Alexis... Il ne le croira pas... Mais suppose

qu'il le croie, comme il te trouverait vaine et ridicule ! comme il se moquerait de toi en lui-même !

VICTORINE, cachant sa figure dans le sein de son père.

Oh ! mon Dieu ! assez !...

ANTOINE.

Tu vois bien que...

VICTORINE, se levant.

Je vois qu'il faut avoir le courage de sa propre dignité... Je l'aurai, mon père !

ANTOINE, se levant et lui donnant un baiser.

Je t'ai fait de la peine de te dire cela... mais il fallait bien..

VICTORINE.

Vous avez bien fait, mon père !

SCÈNE XI

SOPHIE, ANTOINE, VICTORINE.

SOPHIE, sortant de sa chambre.

Eh bien ! Antoine, voilà comme vous la faites coucher do onne heure !...

ANTOINE, en arrière de Victorine, qui est restée morne et qui s'assied à droite d'un air absorbé.

Madame, Victorine est tranquille, et bien raisonnable maintenant. Ne la plaignez pas trop, ne la gâtez pas, je vous en prie... Ne détruisez pas mon ouvrage.

SOPHIE.

Antoine, si votre ouvrage est de la tuer, je crois que vous en viendrez à bout !

ANTOINE, sortant par l'antichambre.

Mon Dieu ! mon Dieu !

SCÈNE XII

SOPHIE, VICTORINE, puis ALEXIS.

SOPHIE, revenant vers Victorine, qui est restée comme pétrifiée, sur le fauteuil à droite.

Eh bien ? qu'a-t elle donc ? A quoi songe-t-elle ? (Alexis sort de la chambre à droite et vient avec Sophie derrière le fauteuil de Victorine.)

SOPHIE, bas.

Que faites-vous, mon frère ! Ah ! ne vous montrez pas, ne lui parlez pas, puisque vous ne pouvez pas la sauver.

ALEXIS.

Parlez-lui, ma sœur, elle m'effraye !

SOPHIE, à Victorine.

Victorine, Victorine ! Es-tu sourde, es-tu morte ? Réponds-moi donc !

VICTORINE, sortant comme d'un rêve.

Ah ! qu'est-ce qu'il y a ?

SOPHIE.

Tu oublies donc que je t'attends ? Tu ne veux donc pas dormir ?

VICTORINE.

Tiens ! c'est vrai, je n'y songeais plus.

SOPHIE.

Que fais-tu là ? A quoi songes-tu ?

VICTORINE.

A rien ! Je m'étais assise là, et je regardais le parquet.

SOPHIE.

C'est donc bien beau un parquet ?

VICTORINE.

Je ne le voyais pas.

SOPHIE.

C'est à Fulgence que tu pensais ?

VICTORINE.

A Fulgence ? oui... non... je ne sais pas.

SOPHIE.

C'est que tu l'aimes tant !

VICTORINE.

Je l'aime tant !... Mon Dieu, je ne le déteste pas, Fulgence... je le crains un peu, voilà tout.

SOPHIE.

Tu en as peur ? Avoue que tu en as peur ?...

VICTORINE.

Peur ?... pourquoi ? (Elle se presse en frissonnant contre Sophie.)

ALEXIS, se montrant.

Tu en as peur, Victorine ? Oh ! c'est que tu ne l'aimes pas, va !

VICTORINE, se levant.

Ah ! monsieur Alexis !... vous voilà revenu ?... (Froidement avec effort.) Vous assisterez à mon mariage ? (Plus froidement.) Je vous suis bien reconnaissante.

ALEXIS.

Ton mariage... ton mariage ne se fera pas. Je m'y opposerai, moi ! Me contrediras-tu ?

VICTORINE.

Vous vous y opposerez ? Et pourquoi donc ?

ALEXIS.

Parce qu'on doit aimer son mari, et que tu n'aimes pas celui qu'on te donne.

VICTORINE.

Qu'en savez-vous, monsieur Alexis ? Où prenez-vous que je n'aime pas Fulgence ? Qui vous a dit cela ?

SOPHIE.

Pourquoi feindre ainsi, Victorine? pourquoi mentir quand ton sort peut être décidé par un moment de sincérité?

VICTORINE.

Mentir? Pourquoi me dites-vous donc que je mens? pour qui me prenez-vous? que pensez-vous donc de moi tous les deux?

ALEXIS.

Victorine, tu sembles égarée. Qu'as-tu, ma chère enfant? Voyons, ouvre-nous ton cœur. Ne sommes-nous pas tes meilleurs amis? ne suis-je plus ton frère? ma sœur n'est-elle pas la tienne? Crois-tu que nous ne t'aimions pas de toute notre âme? que nous ne soyons pas résolus à te sauver, si tu nous dis seulement un mot?

VICTORINE.

Laissez-moi... j'ai mal à la tête, j'ai la fièvre, et vous me tourmentez; vous me faites du mal pour le plaisir de m'en faire... mais rien ne vous sert de vous moquer de moi; j'aime Fulgence, oui, je l'aime, et malgré vous... malgré tout le monde, je veux l'aimer! (Elle s'échappe des bras de Sophie, et va vers la porte de gauche.)

SOPHIE.

Écoute donc, Victorine, écoute encore...

VICTORINE.

Non, non, j'ai dit tout ce que j'avais à dire... (Elle sort vivement.)

ALEXIS.

Ne la quittez pas ma sœur! elle m'inquiète!

SOPHIE.

Moi, je ne la reconnais plus; je ne la comprends plus. Oubliez ce que je vous ai dit, mon frère, et partez!

ALEXIS.

L'abandonner ainsi? non, certes!

SOPHIE.

Ah ciel! on vient! on frappe! N'ouvrez pas! cachez-vous! (Elle entre précipitamment à gauche, dans sa chambre.)

SCÈNE XIII

ALEXIS, puis FULGENCE.

ALEXIS, allant ouvrir la porte au fond.

Non! je n'oublierai rien, et je ne me cacherai pas. (Il ouvre la porte.) Monsieur Fulgence!

FULGENCE.

Monsieur Vanderke! J'en étais sûr! (Il va à la sonnette et la tire avec violence. On doit entendre le bruit de la sonnette, au loin.)

ALEXIS.

Que faites-vous?

FULGENCE.

Vous le voyez, monsieur. Je sais que cette sonnette répond au cabinet de monsieur Antoine, et je l'appelle pour qu'il vienne ici, pour qu'il sache bien pourquoi je ne veux pas être son gendre.

ALEXIS.

Du scandale, monsieur? vous voulez faire du scandale? Vous êtes jaloux, je le sais, mais sachez vous-même...

FULGENCE.

Je sais ce que je voulais savoir... et je vous prie de croire que, de ce moment, je ne suis plus jaloux.

ALEXIS.

Vous voulez perdre Victorine, outrager ma famille par vos soupçons? Je ne le souffrirai pas. De quel droit êtes-vous ici, vous-même?

FULGENCE.

Du droit d'un fiancé fort ridicule peut-être, mais qui ne

veut pas être un époux méprisable. Je vous sentais ici, je vous épiais, monsieur, j'ai voulu m'assurer... J'ai fait mon devoir envers moi-même ; si vous le trouvez mauvais, c'est que vous n'avez guère la conscience du vôtre.

ALEXIS.

Monsieur, je vous apprendrai à... Vous me rendrez... Non, j'aurais trop d'avantage sur vous, et les apparences sont contre moi, j'accepte toutes les conséquences d'une faute involontaire. Songez aussi à faire votre devoir, monsieur, et à ne pas être plus coupable à mes yeux que je ne veux l'être aux vôtres. Venez avec moi trouver mon père.

FULGENCE.

Non, monsieur, je connais mon devoir aussi bien que vous, mais je connais aussi mon droit. Je vous somme de rester ici, jusqu'à ce qu'on y vienne constater votre présence. (Avec emportement.) Prétendez-vous me faire passer pour un calomniateur ? (Il sonne encore.)

ALEXIS.

Non certes, monsieur, mon parti est pris. Tenez ! vous ne sonnez pas assez fort ; la main vous tremble. Je vais vous aider. (Il prend le cordon de la sonnette et sonne résolûment.)

SCÈNE XIV

FULGENCE, ALEXIS, M. ET Mme VANDERKE, ANTOINE.

ANTOINE entre le premier en courant.

Me voilà, Victorine, tu es... (Il s'arrête pétrifié.) Fulgence ! monsieur Alexis !...

M. VANDERKE.

Mon fils !

MADAME VANDERKE, courant à son fils.

Alexis !

ANTOINE.

Que se passe-t-il donc!

FULGENCE.

Monsieur Antoine, ce que j'ai à dire, un père seul peut l'entendre.

ANTOINE.

Un père? Il s'agit de Victorine! Eh bien, vous n'avez rien à me dire de Victorine que tout le monde ne puisse pas entendre. Parlez, parlez, pas de réticences, je n'en veux pas. Je n'ai pas de secrets, moi, pour monsieur et madame Vanderke.

M. VANDERKE.

Alexis, pourquoi êtes-vous ici quand vous devriez être à Paris?

FULGENCE.

Le silence de monsieur est plus éloquent que tout ce que je pourrais dire. Allons, allons! l'affaire s'arrangera en famille!... Vous êtes bien bon, monsieur Vanderke, d'avoir doté mademoiselle Victorine; mais l'homme qui acceptera de tels bienfaits, cherchez-le ailleurs... ce ne sera pas moi!

M. VANDERKE.

Fulgence, la passion vous aveugle, vous devenez outrageant envers moi!... Écoutez, mon fils m'apportait une nouvelle..... Je compte sur votre honneur, voulez-vous que je vous la dise?

FULGENCE.

Non, monsieur, non! ne comptez pas sur moi, ne comptez sur rien, ne comptez sur personne; il n'y a que mensonge et trahison en ce monde!

MADAME VANDERKE.

Monsieur Fulgence, vous accusez donc mon fils... mais il était ici chez sa sœur, et savait-il, sait-il seulement que Victorine était auprès d'elle? Dites, Alexis, le saviez-vous?

ALEXIS.

Ma mère, je pourrais dire que c'est monsieur qui me l'a

appris, mais je ne sais pas mentir; j'ai vu Victorine, je lui ai parlé.

M. VANDERKE.

Sans doute, Sophie était présente?

ANTOINE.

Répondez donc, monsieur Alexis!

ALEXIS.

Antoine, je ne veux pas répondre, je rougirais d'avoir à me justifier.

ANTOINE.

Vous ne voulez pas répondre? vous ne voulez pas... monsieur Alexis Vanderke? Je vous estimais, je vous aimais... je vous ai élevé sur mes genoux, je vous ai porté dans mes bras... j'aurais donné ma vie pour vous... Et quand on accuse ma fille d'avoir été séduite par vous .. Oh! je sais bien, moi, que ce n'est pas vrai... mais vous devez répondre, vous devez la justifier auprès de son fiancé... Ces airs de mépris ne conviennent pas... ils nous tuent... Vous ne dites rien?... Eh bien, je vais chercher Victorine...

MADAME VANDERKE.

Non, non, pas de scènes devant elle, elle est malade.

ANTOINE.

Malade ou non, morte ou vive, elle dira la vérité, elle! Et qu'elle meure plutôt que d'être déshonorée! (il va vers la chambre de Sophie. Sophie en sort et l'arrête.)

SCÈNE XV

SOPHIE, M. ET Mme VANDERKE, ALEXIS, FULGENCE, ANTOINE.

MADAME VANDERKE, à Fulgence.

Vous voyez bien, j'en étais sûre!

FULGENCE.

Oh! je ne doute pas que madame ne fût de bonne foi! Je n'incrimine pas cette entrevue. Madame protégeait une scène d'adieux fort touchante, sans doute, mais je ne crois pas aux adieux éternels, moi! D'ailleurs ma femme ne me fût-elle infidèle que par le cœur, c'est plus que je ne pourrais supporter... (Ici Alexis écoute Fulgence avec attention et intérêt, sans songer à l'affronter davantage.) Personne ici ne trouvera donc mauvais que je renonce à faire le malheur d'une femme et le mien. Monsieur Antoine, n'y ayez pas de regret, je sens que je l'aurais tuée! Adieu! (Il va pour sortir.)

M. VANDERKE.

Oui, Fulgence, il faut nous séparer. (S'approchant de lui.) Mais vous accepterez l'emploi que je vous destinais à Marseille, j'ai besoin d'un homme d'honneur comme vous pour surveiller mes intérêts...

FULGENCE.

Non, monsieur, je ne veux rien, ni services, ni protection, ni pitié surtout! je saurai me soutenir moi-même dans le célibat comme dans le mariage, c'est là ma seule ambition. Adieu, monsieur. (Il sort par l'antichambre.)

SCÈNE XVI

M. ET MADAME VANDERKE, ANTOINE, SOPHIE, ALEXIS.

M. VANDERKE, regardant sortir Fulgence.

Fier, probe et méfiant! Il a raison! Il n'a besoin de personne! (Revenant à son fils.) Mais vous, monsieur, vous avez mal agi. Vous ne deviez pas voir Victorine ni même votre sœur. Voici le premier chagrin que vous me causez par votre faute, mais il est profond.

ANTOINE.

Après ce qui vient de se passer, je ne peux plus rester ici, je serais déshonoré. Ma fille mourra dans un couvent, moi, où je pourrai !... loin de vous, monsieur Vanderke, en vous bénissant... et en tâchant de pardonner à ce jeune homme... qui a le bonheur d'être votre fils... sans cela !... (M. et madame Vanderke font le geste de prendre chacun un bras d'Antoine, comme pour le retenir. Madame Vanderke a les yeux attachés sur son fils, d'un air d'attendrissement et de confiance.)

ALEXIS, prenant avec force le bras d'Antoine.

Antoine, je ne veux pas que tu me pardonnes... Je veux bien davantage; je veux que tu m'acceptes pour ton fils et que tu m'accordes ta fille.

ANTOINE.

(Avec joie.) Vous ! vous?... (Avec étonnement.) Est-ce possible?... (Avec incrédulité.) Êtes-vous fou?... (Avec fierté.) Je ne veux pas de cela ! Est-ce là un mariage pour vous? (Avec autorité.) Je n'y consens pas, moi !

SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS, VICTORINE,

pâle et se soutenant à peine.

VICTORINE.

Ni moi non plus, mon père. Je n'aime pas, je n'ai jamais aimé monsieur Alexis Vanderke.

ALEXIS.

Tu mens, Victorine !

ANTOINE, recevant dans ses bras Victorine défaillante.

Elle ne ment pas !

ALEXIS.

Tu mens toi-même ! Ah ! mon cher Antoine ! j'étais là... (Il montre la porte de droite.) Je t'ai entendu lui dire que je la dé-

daignerais, que je me moquerais d'elle, si je devinais son amour... Ton père a menti, Victorine, et moi je te jure, je jure à Antoine (*pliant le genou devant* M. *et madame* Vanderke), je jure à mon père, à ma mère, que j'aime Victorine tendrement, sérieusement et pour toute ma vie !

M. VANDERKE, *à son fils.*

C'est bien, mon fils ; vous avez compris que pour obéir à l'honneur, vous n'aviez pas besoin de ma permission.

ALEXIS.

O mon père, ô mon meilleur ami !...

SOPHIE.

Oh merci, mon père ! merci, Alexis !

ANTOINE, *à* M. Vanderke.

Mais, monsieur, ce mariage... Votre fils !... C'est impossible...

M. VANDERKE.

Antoine, c'est ma volonté, c'est le devoir de mon fils, c'est mon devoir et le tien.

ANTOINE.

Comment cela ?

MADAME VANDERKE.

Parce qu'ils s'aiment !

M. VANDERKE.

Et parce qu'il fallait le prévoir, si nous voulions l'empêcher.

FIN DU MARIAGE DE VICTORINE.

AS YOU LIKE IT

COMME IL VOUS PLAIRA

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

LE 12 AVRIL 1856.

A MONSIEUR RÉGNIER

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Paris, 10 avril 1856.

Excellent et cher ami, au moment où vous allez terminer le travail d'étude et de mise en scène de cet essai dramatique, je veux vous remercier de tant d'intelligence, de conscience et de cœur mis par vous au service de l'art que vous aimez et de l'auteur qui vous aime.

Et puis, je veux causer avec vous de cet essai, que j'ai cru devoir tenter par amour pour le plus grand des écrivains dramatiques. Ceci pourra servir de préface à la publication de mon travail, et résumer plusieurs des réflexions qui se sont présentées à mon esprit comme au vôtre sur la nature de cette tentative.

Il y a longtemps qu'elle me préoccupe et que je retarde de m'y livrer, espérant toujours que de plus habiles et de plus puissants que moi songeront à s'en charger. J'eusse voulu voir ouvrir, avec des mains plus fortes que les miennes, cette porte fermée depuis plus de deux cent cinquante ans entre notre public et une grande partie des œuvres de Shakspeare. Plusieurs eussent pu le faire, j'ignore pourquoi ils l'ont dédaigné.

L'œuvre de Shakspeare peut se diviser, disions-nous, en

trois genres ou séries. Les pièces tragiques, les pièces bouffonnes et celles qui tiennent de l'un et de l'autre genre, qu'il intitulait simplement comédies et que j'appellerai la série de ses drames romanesques.

C'est cette dernière série qui est la moins vulgarisée chez nous; quoique souvent pillée, elle n'a jamais été considérée comme scénique, apparemment; mais comment le savoir avant de l'avoir essayée à la scène?

Est-ce donc un pillage de plus que je vais commettre? J'espère que non, car j'aime encore mieux attacher à la robe du poëte quelques ornements peu dignes de sa splendeur que de faire servir les pierreries dont lui-même l'avait ornée à parer mon propre ouvrage. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir montrer cette robe tout entière aux yeux de notre public français moderne. Tous ceux qui, comme vous, connaissent Shakspeare, savent bien que si elle est partout richement brodée, elle est parfois jetée sur l'épaule du dieu avec une négligence ou une audace qui ne sont plus de notre temps, et que notre goût ne supporterait pas.

Chaque siècle a imposé des règles à la forme des ouvrages dramatiques. Ces règles-là ne sont rien de plus que des modes, puisqu'elles ont toujours changé et changeront toujours. Lorsqu'elles sont vieilles, on les rejette comme des entraves méprisables, mais c'est pour en établir d'autres qui font leur temps. Chaque époque s'imagine avoir trouvé les meilleures possibles, et s'y obstine le plus longtemps possible. Le vrai progrès de notre siècle en ce genre a été le romantisme, qui, à l'exemple de Shakspeare, s'étant affranchi de toute règle absolue, a cherché l'émotion dans tous les sujets et sous toutes les formes. Mais le romantisme a déjà passé fleur, et le goût de Shakspeare s'est émoussé trop vite chez nous. Ce n'est certes pas la faute de certaines traductions vraiment admirables (l'*Othello* de M. de Vigny, l'*Hamlet* de MM. Alexandre

Dumas et Paul Meurice, et quelques autres essais très-louables qui ont suivi ou précédé). C'est la faute d'un progrès réel qui s'est fait dans l'art dramatique, et qui consiste principalement dans l'habileté du plan; il est certain que le moindre vaudeville de nos jours est mieux fait, sous ce rapport, que les plus admirables drames des maîtres du temps passé.

Mais les progrès, en notre monde, ne sont jamais que relatifs. Lorsque Shakspeare s'abandonnait à l'élan fougueux ou aux délicieux caprices de son inspiration, il foulait aux pieds, avec les règles de la composition, de certains besoins bien légitimes de l'esprit : l'ordre, la sobriété, l'harmonie et la logique. Il était Shakspeare, donc il faisait bien, si ces écarts étaient nécessaires à l'élan du plus vaste et du plus vigoureux génie qui ait jamais embrasé le théâtre.

Aujourd'hui, les faiseurs habiles risquent de tomber dans l'excès de leur manière, qui serait d'habituer le public à un adroit échafaudage de situations trop pressées, sans ces points d'arrêt nécessaires à la réflexion, sans ces sacrifices de son impatience qu'il serait bon de lui demander quelquefois, pour l'amener à juger les caractères et à se pénétrer de la cause et du but de leur action dans la pièce, en un mot, du vrai sens de la pièce qu'on lui sert. Devant ce public blasé, distrait, et véritablement gâté par l'abondance des incidents dont on l'accable, la condescendance des écrivains dramatiques peut risquer de devenir servile, et tout ce qui est servile est coupable.

Voilà, je crois, le péril de la situation, et je l'ai déjà plus d'une fois signalé; quelques-uns le sentent bien, et joignant la sagesse à l'habileté, triomphent de la frivolité et de l'irréflexion de la foule.

Je ne me range pas parmi ces derniers, vous le savez, mon ami. Je ne suis habile ni dans mes écrits ni dans mes actions, ce qui ne m'empêche pas de croire que je peux tenir utilement et modestement ma place sans qu'aucune lutte m'effraye ou

me décourage. Je trouve que notre théâtre moderne manque, la plupart du temps, de conscience, et que sa soif ardente de succès à tout prix est quelque chose qui le fait descendre de sa dignité dans les mœurs publiques. C'est donc fort peu de moi qu'il s'agit ici : c'est de l'art et de sa mission parmi nous.

Je résume ce qui précède en disant, avec vous, n'est-ce pas, que les règles sont bonnes, pourvu qu'elles soient élastiques et puissent s'assouplir à l'individualité de chaque talent, et que quand elles deviennent une mode ardente, absolue, exigible de la part d'un public enfiévré, elles deviennent des formes qui emportent le fond. C'est ainsi qu'à la fin de chacun de nos engouements successifs pour une manière, les arts qui devraient être des enseignements, s'efforcent de n'être plus que des amusements, et arrivent à n'être plus ni l'un ni l'autre. Quand ces désastres sont proches, ne faut-il pas secouer quelquefois de son âme les préoccupations du présent, revenir aux maîtres et retremper sa foi dans ces grands fleuves qui coulent en silence dans la nuit du passé, dans ces mines inépuisables dont l'or, respectueusement lavé, peut encore servir de criterium et de titre à la monnaie courante ?

Si l'on venait nous dire, cher ami, que nous sommes des pédants de notre art, et que nous prenons trop au sérieux le frivole *divertissement* du théâtre, voici ce que nous aurions peut-être à répondre :

Regardez, à l'heure où le jour baisse, le mouvement qui se fait dans tous les grands centres de population. La journée de travail est finie pour les uns; la journée d'oisiveté est finie pour les autres. Tous achèvent leur repas somptueux ou modeste, et chaque soir, dans une ville comme Paris, une moyenne de vingt-cinq à trente mille personnes, si je ne me trompe, s'achemine vers les vingt-cinq ou trente théâtres qui s'apprêtent à les occuper ou à les distraire pendant quatre ou cinq heures. Il en a été ainsi la veille, il en sera de même le len-

demain. Peu à peu, la majeure partie de la population intelligente, qu'elle paye ou entre par faveur, vient prendre place sur ces fauteuils ou sur ces banquettes, devant ce rideau qui va se lever entre des êtres distraits de leur vie réelle et des êtres consacrés à représenter les scènes d'une vie fictive. C'est le tiers de la journée qui va s'immobiliser, s'oublier, s'anéantir devant une action scénique quelconque, c'est-à-dire devant un rêve.

Dans les provinces, toute proportion gardée, le même mouvement s'accomplit; partout où il y a une ville, il y a un théâtre tel quel, où le rêve va se reproduire et accaparer chaque jour certaines heures de l'existence d'un certain nombre de personnes graves ou frivoles. Quittez la civilisation, allez, par delà les déserts, étudier les mœurs des peuplades sauvages : un jour de fête, vous les verrez tout à coup revêtir des ornements étranges, des parures inusitées, et, à la clarté des torches ou sous le reflet de la lune, exécuter, sur des chants consacrés ou improvisés, des danses mimées qui sont des symboles, des drames, des spectacles.

Et il en est ainsi sur toute l'échelle qui part de la vie primitive pour aboutir à la civilisation la plus raffinée. Depuis que le monde existe en sociétés, si petites ou si grandes qu'elles soient, tous les temps, tous les pays ont fait entrer dans les nécessités de la vie l'assouvissement de la faim intellectuelle immédiatement après celui de la faim matérielle. *Panem et circenses* est la devise de l'humanité.

Ceci paraîtrait étrange à un habitant de quelque autre planète plus sage ou plus heureuse, qui, tout à coup jeté parmi nous, se poserait la question suivante : Chez nous, l'existence est remplie du plaisir ou du bonheur d'exister; la vie suffit tout au plus à l'accomplissement des excellents et agréables devoirs que nous avons à remplir. D'où vient que ces gens-ci, qui crient bien haut contre la brièveté de leurs jours et la

dureté de leur tâche, perdent ainsi tant d'heures et dépensent tant d'attention devant une vaine représentation des diverses combinaisons de leur destinée en ce monde, combinaisons plus ou moins possibles, mais qui ne se rencontreront jamais exactement ni dans leur vie ni dans celle des acteurs qui les représentent? Quel est donc ce besoin de déposer le fardeau de sa propre pensée pour suivre la pensée d'une fiction quelconque dans les mouvements de ces personnages dont tout l'art consiste à paraître agir dans la réalité?

Oui, certes, voilà un problème insoluble pour un être froidement raisonnable qui n'aurait jamais vécu parmi nous. Et que pourrions-nous lui répondre, sinon que notre existence est dure ici-bas, et que nous n'y pouvons jamais être assez contents de nous ni des autres pour ne pas désirer de rêver tout éveillés?

Nous ne pourrons jamais nous soustraire à cette soif de la fiction, à moins que notre monde ne se transforme en une sorte de paradis où l'idéal d'une vie meilleure ne sera plus admissible, et, *en attendant*, nous aspirerons toujours à sortir de nous-mêmes de temps en temps; toujours notre imagination sublime ou grossière fera ses délices ou son ivresse de ce breuvage divin ou vulgaire que l'on appelle le théâtre.

Tout poëme, tout roman, toute chanson répondent à ce besoin de l'âme humaine; mais le théâtre qui fut inventé pour résumer les manifestations de tous les arts sous toutes les formes, et qui a le privilége de rassembler des masses appelées à partager les mêmes émotions, est l'expression la plus complète et la plus saisissante du rêve de la vie, si essentiel apparemment à l'équilibre de la vie réelle.

Voilà pourquoi, mon cher Régnier, votre profession et la mienne sont sérieuses pour nous, quelque légères qu'elles paraissent. Du moment que nous regarderons le théâtre comme un enseignement dont les esprits élevés doivent pro-

fiter, en s'amusant sainement à des situations vraies ou en partageant des émotions généreuses, rien ne sera ni trop beau ni trop bon pour ce sanctuaire de l'idéal, et c'est avec douleur que nous le voyons profané à chaque instant par les mauvaises ou les folles passions qui s'agitent en deçà ou au delà de la rampe.

Notre rêve à nous serait de voir apparaître sur cette scène où nous sentons douloureusement la faiblesse des efforts isolés, des héros de cent coudées ou des divinités charmantes, parlant une langue sublime ou chantant une musique céleste, des poëtes égaux à tous ceux dont l'humanité garde religieusement la mémoire, des artistes de premier ordre, des décors enchanteurs, des harmonies enivrantes, et tout cela sans tache, sans défaillance, sans ombre, en face d'un public d'élite, au sein d'une société qui verserait et recevrait la lumière, et dont il serait doux d'être tour à tour le reflet et le modèle.

Mais laissons le rêve irréalisable, et disons-nous que, où l'on soit, il faut faire tout ce que l'on peut. C'est toujours une grande consolation que de sentir cette volonté inébranlable au dedans de soi. Et quand on se place sincèrement à ce point de vue, on se sent très-solidement assis. Les impatiences, les dégoûts et les déboires attachés à tout travail humain passent sans laisser de traces. Rien ne ramène le calme comme la bonne foi dans la modestie, et il est facile d'être courageux quand on sait immoler avec plaisir sa personnalité à une tâche plus chère que soi-même.

C'est en voyant le théâtre tomber parfois dans l'estime publique au niveau d'un amusement vulgaire, que l'on sent le désir d'y ramener le souvenir des grands écrivains, et d'y faire revivre celles de leurs pensées qui n'ont jamais reçu chez nous le droit de cité qu'elles devraient avoir dans le monde entier de la civilisation. Shakspeare n'était sans doute

pas plus austère que son siècle. A cette époque, où son théâtre résumait tous les genres divisés et attribués, chez nous, à divers théâtres en raison des divers goûts du public, le maître immortel, passant du drame sanguinaire le plus atroce au burlesque le plus échevelé, subissait dans son œuvre le reflet des passions violentes et des goûts cyniques de ses contemporains. Il a marché sur la fange des carrefours avec autant de verve et d'audace qu'il a plané dans les cieux avec splendeur et majesté. Mais s'il n'a pas été plus pur et plus doux, dans toutes ses inventions, que le temps dont il était la plus haute expression littéraire, il a été plus grand et meilleur que son siècle tout entier, dans les parties saines de son inspiration. Par un contraste étrange et qui semble incompréhensible, il a mis la grâce et la chasteté les plus divines à côté du plus effrayant cynisme, la douceur des anges auprès des fureurs du tigre, et la plus pénétrante douleur en face des intraduisibles *concetti* d'une audacieuse licence.

Il n'y a donc pas moyen de traduire littéralement Shakspeare pour le théâtre, et si jamais il a été permis de résumer, d'extraire et d'expurger, c'est à l'égard de ce génie sauvage qui ne connaît pas de frein.

C'est un meurtre à coup sûr que de s'y résoudre, car, en face du texte, il est facile de reconnaître que ce n'est jamais son génie qui défaille, même dans les endroits où notre goût et notre délicatesse modernes sont le plus blessés. Quand il fait parler des êtres immondes dont on ne saurait même nommer la profession, c'est avec une énergie et une couleur de vérité telles que l'on frissonne comme si on les entendait; mais ce meurtre, il faut le commettre ou laisser le livre aux érudits indulgents.

C'est sur le plus doux de ses drames romanesques que j'ai osé mettre la main. Il y avait là, je ne dirai pas peu de propos trop vifs à supprimer, du moins pas de situations trop

violentes; mais le désordre de la composition, ou pour mieux dire l'absence à peu près totale de plan, autorisait pleinement un arrangement quelconque. Après un premier acte plein de mouvement, après l'exposition d'un sujet naïvement intéressant, où des caractères pleins de vie, de grâce, de scélératesse ou de profondeur sont tracés de main de maître, le roman entre en pleine idylle, tombe en pleine fantaisie et se fond en molles rêveries, en chansons capricieuses, en aventures presque féeriques, en causeries sentimentales, moqueuses ou burlesques, en taquineries d'amour, en défis lyriques, jusqu'à ce qu'il plaise à Rosalinde d'aller embrasser son père, à Roland de la reconnaître sous son déguisement, à Olivier de s'endormir sous un palmier de cette forêt fantastique où un lion, oui, un vrai lion égaré dans les Ardennes, vient pour le dévorer; et, enfin, au dieu Hyménée en personne, de sortir du tronc d'un arbre pour marier tout le monde, et quelques-uns le plus mal possible : la douce Audrey avec le grivois Touchstone, et la dévouée Célia avec le détestable Olivier.

Il a plu à Shakspeare de procéder ainsi, et bien certainement, pour les esprits sérieux comme pour les enthousiastes sans restriction (eux seuls sont peut-être les juges équitables d'un génie de cette taille), l'arrangement que je me permets n'est qu'un inutile *dérangement*. Je ne me fais pas d'illusion sur le peu de valeur de tout replâtrage de ce genre, et j'aurais souhaité de ne pas être obligé de m'en servir. Mais, ne pouvant rendre par la traduction mot à mot, qui ne donne pas dans notre langue moderne la vraie couleur du maître, les beautés de cette ravissante et traînante vision, j'ai dû, je crois, rendre au moins le petit poëme qui la traverse accessible à la *raison*, cette raison française dont nous sommes si vains et qui nous prive de tant d'originalités non moins précieuses. Quoi qu'il en soit, j'ai pu sauver les plus belles par-

ties de l'œuvre d'un oubli complet, et saisir au vol cette magistrale figure de Jacques, si sobrement esquissée, cet Alceste de la renaissance, qui est venu murmurer quelques douloureuses paroles à l'oreille de Shakspeare avant de venir révéler toute sa souffrance à l'oreille de Molière. J'avais tendrement aimé ce Jacques, moins vivant et moins poétique que notre misanthrope. J'ai pris la liberté grande de le ramener à l'amour, m'imaginant voir en lui le même personnage qui a fui *Célimène*, pour vivre au fond des forêts, et qui trouve là une *Célie* digne de guérir sa blessure. C'est là mon roman, à moi, dans le roman de Shakspeare, et, en tant que roman, il n'est pas plus invraisemblable que la conversion subite du traître Olivier. Mais qu'on le blâme si l'on veut : j'en fais bien bon marché. Si, quant au reste, j'ai pu donner une idée de cette naïve pastorale mêlée de philosophie, de gaieté, de poésie, d'héroïsme et d'amour, j'aurai rempli mon but qui était de prouver ce que je vous ai dit au commencement de cette lettre : à savoir, que travailler exclusivement à surprendre et à enchaîner le public par une grande habileté de plan, ne remplit pas tout le but du théâtre, et que, sans tous ces moyens acquis à la science nouvelle, on peut charmer le cœur et l'imagination par la beauté simple et tranquille, si le cœur et l'imagination ne sont pas lettre morte au temps où nous vivons.

Peu importe le succès de mon intervention dans cette tentative. Quant à lui, le poëte divin, je ne m'inquiète pas du résultat. Il sera toujours bon, dans un certain nombre d'esprits amoureux de candeur et de poésie. J'aurai donné à ceux-ci, j'en suis sûr, l'envie de connaître ou d'approfondir certains chefs-d'œuvre qui sont encore ensevelis sous le suaire glacé de la traduction littérale, et de s'initier, par eux-mêmes, à cette contemplation shakspearienne, bercée par les brises murmurantes, par le gazouillement de ruis-

seaux qui parlent en vers, par les sons des cors et des luths errants dans la forêt, par les étranges senteurs de ces bois peuplés de daims tachetés et de bergères en robes de soie. C'est au texte que je les renvoie, ceux qui goûteront un peu le pâle reflet de l'œuvre dans mon imitation! Fallait-il laisser le miroir magique aux mains de quelques adeptes silencieux et ravis, et traiter le public d'aujourd'hui comme un troupeau barbare, indigne d'être initié, du moins en partie, à cette tentative d'acclimatation?

Ces essais-là ne sont pas définitifs, me direz-vous. Je le sais bien, mon ami; mais le sort des grands maîtres est d'être traduits d'âge en âge, et chaque fois appropriés plus ou moins au goût et à la mode du temps, qui veut se les assimiler par les organes qui lui servent, et non par ceux qu'il n'a plus. Par conséquent, les traductions libres, et même un peu les traductions soi-disant littérales sont une suite d'altérations et d'arrangements. C'est à ce prix que Shakspeare a été connu en partie et sera connu entièrement chez nous. Richard, Shylock, Falstaff et quelques autres de ses personnages ont pénétré sur notre scène à travers des transformations que l'on a reconnues nécessaires et qui ont été trouvées heureuses.

Cette nécessité de mettre quelques vêtements d'emprunt sur le colosse n'est donc ni une profanation ni un outrage; c'est plutôt un hommage rendu à l'impossibilité de le vêtir à la française avec des habits assez grands et assez pompeux pour lui.

Et il sera bien fait d'autres traductions de *Comme il vous plaira*. La mienne n'aura d'autre mérite que celui d'avoir été *osée* la première.

Oser! le mot paraît étrange, quand il s'agit de mettre une page de Shakspeare à la scène. Il est pourtant certain qu'il faut faire en ceci acte de foi et de dévouement. Le temps n'est guère à la poésie, et le lyrisme ne nous transporte plus

par lui-même au-dessus de ces régions de la réalité dont nous voulons que les arts soient désormais la peinture. Si, à cette heure, la Ristori réveille notre enthousiasme, c'est qu'elle est miraculeusement belle, puissante et inspirée. Il ne fallait pas moins que l'apparition d'une muse descendue de l'Hymète pour nous arracher à nos goûts matérialistes. Elle nous fascine et nous emporte avec elle dans son rêve sacré; mais, quant à l'hymne qu'elle nous chante, nous l'écoutons fort mal, et nous nous soucions aussi peu d'Alfieri que de Corneille; c'est-à-dire que nous ne nous en soucions pas du tout, puisque, notre muse Rachel absente, la tragédie française est morte jusqu'à nouvel ordre.

Les grands succès du théâtre tendent donc à s'attacher exclusivement chez nous à ce que l'on appelle les pièces d'actualité. J'avoue que, tout le premier, en tant que spectateur, je m'y plais mieux, quand elles sont bonnes, qu'à l'audition des grands alexandrins débités par des interprètes insuffisants. Je sens, comme tout le monde, que ces choses monumentales ne peuvent être portées que par des colosses d'intelligence et des types de beauté surhumaine. Les grands talents ne peuvent aborder qu'à la condition de remplir une tâche proportionnée aux forces de la génération présente. Ils se meuvent à l'aise dans le monde de la réalité; celui des temps héroïques réclame des aptitudes exceptionnelles.

Faut-il donc regarder le perfectionnement de la pièce d'actualité comme le salut du théâtre? Oui, s'il ne tue pas absolument le sentiment et le besoin du lyrisme, l'excès de la vraisemblance étant de ramener les idées et le langage à la vulgarité. Le lyrisme est l'expression de l'idéal comme l'actualité est celle du bon sens. Ces deux forces de l'âme, enthousiasme et raison, sont solidaires l'une de l'autre; toutes deux doivent périr si toutes deux ne peuvent vivre simultanément en bonne intelligence.

Shakspeare est précisément l'accord de ces deux puissances. Il les a portées en lui à dose égale dans la plupart de ses ouvrages, et, même, dans ceux qui semblent appartenir au domaine de la fantaisie, elles voltigent encore comme ces flammes jumelles qui poursuivent le navire battu par l'orage. Il a le sentiment comique autant que le sentiment sublime, et nul plus que lui ne peint la réalité des passions humaines servant de cadre à l'éternelle vérité des idées supérieures. C'est un mélange de naïveté, de grandeur, de recherche et de bonhomie qui fait résonner toutes les cordes de la vie, et qui répond à tous les besoins de l'âme : raisonnement, imagination, rêverie et volonté.

Que, sur d'autres scènes, d'autres artistes, d'autres croyants nous secondent, comme quelques-uns nous ont déjà encouragés par leur exemple; et grâce au divin Shakspeare, le goût du temps rentrera peut-être dans l'équilibre nécessaire au salut de l'art.

Quant à nous, mon cher Régnier, il n'y a pas à regretter de nous être donné un peu de peine pour arriver à planter les arbres de la forêt enchantée des Ardennes sur les planches classiques du Théâtre-Français, si nous avons réussi à faire passer là un souffle de poésie exhumé tant bien que mal par votre ami, l'auteur reconnaissant,

GEORGE SAND.

18 avril 1856.

Au moment où cette pièce va être imprimée, j'adresse de sincères remercîments aux artistes qui s'en sont faits les interprètes avec talent, conscience et sympathie.

PERSONNAGES

FRÉDÉRIC, duc usurpateur.....	MM.	FONTA.
LE DUC, son frère, exilé.....		MAUBANT.
JACQUES, amis du duc exilé.....		ROUVIÈRE.
AMIENS, amis du duc exilé.....		MIRECOURT.
OLIVIER DES BOIS.....		TALBOT.
ROLAND, son frère.....		DELAUNAY.
ADAM, serviteur d'Olivier.....		ANSELME.
PIERRE TOUCHARD, dit PIERRE DE TOUCHE, bouffon.....		MONROSE.
GUILLAUME, paysan.....		SAINT-GERMAIN.
CHARLES, lutteur de Frédéric.....		JOUANNI.
UN CHANTEUR.....		BACHE.
DEUX SEIGNEURS.....		MONTET.
		TRONCHET.
VALET.....		MASQUILLIER.
CÉLIA, fille de Frédéric.....	Mmes	ARNOULD-PLESSY.
ROSALINDE, fille du duc exilé.....		FAVART.
AUDREY, jeune paysanne.....		ÉMILE DUBOIS.

SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR DE FRÉDÉRIC. SEIGNEURS ET SERVITEURS DU DUC EXILÉ.

La scène est, au premier acte, à la résidence de Frédéric; au deuxième, dans la forêt des Ardennes; au troisième, dans une autre parti de la forêt.

COMME IL VOUS

ACTE PREMIE

Une pelouse devant le palais ducal. Bancs et palis
deroles. Des valets vont et viennent dans le fond. Su
estrade, avec le siége ducal et le dais, et dont les de
à gauche, en avant, un banc en t

SCÈNE I

ADAM, ROLAND

ROLAND, entrant le premier, par le premie

Oui, oui, mon cher Adam, je veux vo
jeux de la cour, les dames et les seign
veux voir le souverain, ce redoutable Fré

ADAM.

Y songez-vous, sire Roland? vous, l
attaché...

ROLAND.

Mon brave père est mort dans l'exil, ma
le vieux duc vit encore.

ADAM.

Bien loin d'ici, bien pauvre, bien oubl

ROLAND.

Oublié, lui?... Non! (il passe à gauche.

ADAM, regardant au fond, à droite.

Parlez plus bas, de grâce! A quoi bon braver la colère des puissants...

ROLAND.

Je ne veux rien braver; je veux voir, te dis-je! Voir, c'est vivre, et je n'ai pas encore vécu, moi! Mon cruel frère... Ah! est-il digne d'appartenir à la bonne cause, celui qui, à l'exemple du souverain ennemi de notre famille, exerce dans sa propre maison une méchanceté si grande! Chaque jour, je l'entends maudire l'oppresseur qui a dépossédé et banni son propre frère, et pourtant que fait-il lui-même, et comment suis-je traité par lui! (il repasse à droite.)

ADAM, regardant au fond, à gauche.

Plus bas, plus bas, mon cher enfant! Il pourrait être par ici, vous voir et vous entendre...

ROLAND.

Soit; mais promets-moi de me montrer la fille du duc exilé, la belle Rosalinde. On dit qu'elle sert d'otage... Crois-tu qu'elle paraisse aux divertissements de ce jour?

ADAM.

Elle y paraîtra sans doute, car elle ne quitte pas plus que son ombre la princesse Célia, fille du duc régnant, et il paraît qu'en dépit des querelles de famille, ces deux bonnes filles s'aiment tendrement à la vue de tout le monde.

ROLAND.

Je la verrai donc!... Je suis honteux d'être si mal vêtu! L'avarice de mon frère Olivier...

ADAM, regardant au fond, à gauche.

Messire Olivier... Il vient justement par ici! Ah! pour vous y avoir amené, je serai repris et maltraité, moi!

ROLAND, l'entraînant vers la droite.

Eh bien, éloigne-toi, mon ami! Je dirai que je suis venu seul. Vite, vite! avant qu'il ne te voie!...

ADAM, s'éloignant.

Je crains sa colère contre vous... Je ne me tiendrai pas loin.

(Il sort par la droite, au premier plan.)

ROLAND, à part.

Oh! moi, je ne le crains pas, monsieur mon frère!

SCÈNE II

ROLAND, assis sur les degrés de l'estrade, puis OLIVIER, JACQUES et ADAM.

OLIVIER, venant par la gauche, derrière la barrière.

Eh bien! monsieur, que faites-vous ici?

ROLAND.

Ce que vous m'avez enseigné : rien!

OLIVIER.

Ne rien faire, c'est faire le mal.

ROLAND.

Oh! vous avez raison! Qui ne fait rien détruit quelque chose, et l'oisiveté à laquelle vous me condamnez vous aide à effacer en moi l'ouvrage de Dieu!

OLIVIER.

Monsieur, savez-vous où vous êtes?

ROLAND.

Oh certainement! Je suis sur la pelouse du palais ducal, et non plus dans vos écuries, où vous m'avez fait traiter beaucoup moins bien que vos chevaux; car, non-seulement ils sont mieux nourris que moi, mais encore ils ont des écuyers bien payés qui les dressent aux allures du manége; tandis que moi, je n'ai acquis sous votre tutelle que de la croissance, avantage que vos troupeaux partagent avec moi. Vous m'avez fait manger avec les derniers de vos valets,

espérant étouffer la noblesse de mes instincts... (il se lève sur place.) Mais sachez que je porte en moi la fierté de mon père, et que je la sens aujourd'hui se révolter contre la servitude!

OLIVIER.

Fort bien! Savez-vous, monsieur, à qui vous parlez?

ROLAND, s'approchant d'Olivier.

Beaucoup mieux, monsieur, que vous ne savez qui je suis. La coutume des nations vous accorde, par courtoisie, la supériorité sur moi, parce que vous êtes le premier-né; mais, y eût-il vingt frères entre nous, nous n'en sommes pas moins le même sang, et, en cherchant à me ravaler, vous vous dégradez vous-même!

OLIVIER, levant la main pour le frapper.

Comment donc, jeune drôle?... (Jacques paraît au fond à gauche et regarde, appuyé sur la palissade.)

ROLAND, lui prenant les deux bras.

Allons, allons, mon frère aîné! vous êtes trop jeune pour cela! (il arrache un fouet que tenait Olivier, et le jette.)

OLIVIER.

Tu portes la main sur moi, vilain! Lâche-moi!

ROLAND, le poussant à gauche.

Je ne suis point un vilain, et, pour parler ainsi du fils d'un noble père, tu mériterais...

ADAM, accourant par le premier plan de droite.

Messieurs... messieurs... par respect pour sa mémoire!...

ROLAND.

Je le lâcherai quand je voudrai : il faut qu'il m'entende; car c'est au nom de sire Roland des Bois, notre père, que je lui veux reprocher sa félonie. (A Olivier, le secouant.) Qu'as-tu fait de la somme qu'il t'avait confiée pour me donner une bonne éducation? Tu m'as élevé comme un rustre, tant pis pour

toi ! Tu as voulu m'avilir, tu m'as refusé les nobles exercices du corps et de l'esprit qui conviennent à un gentilhomme... Rends-moi ma chétive part d'héritage que retiennent tes mains sordides, et j'oublierai tes outrages; j'irai chercher fortune ailleurs !

OLIVIER.

Eh ! qu'en feriez-vous, de votre argent? Vous le dépenseriez en un jour, et vous iriez ensuite... mendier sur les chemins... Laissez-moi, je vous prie... vous aurez ce que vous demandez !... Lâchez-moi !

ROLAND, le lâchant.

Allez ! je ne vous veux point de mal. Faites-moi libre, je ne demande rien de plus ! (il va à droite.)

OLIVIER, au milieu.

C'est bien. On y songera. Retournez à la maison. (A Adam, qui lui remet le fouet qu'il a ramassé.) Et toi, suis-le, vieux chien.

ADAM

Vieux chien ! Il est vrai que j'ai perdu mes dents à votre service ! Votre père, — Dieu ait son âme ! — ne m'eût pas dit un pareil mot !

OLIVIER, haussant les épaules.

Silence ! et que je ne vous retrouve pas ici. (il sort par le fond, à droite, derrière l'estrade.)

ADAM, à Roland.

Eh bien ! à présent, vous pleurez?

SCÈNE III

JACQUES, ADAM, ROLAND.

(Jacques est en dehors de l'enceinte, il s'est appuyé sur la barrière. Roland s'est assis pensif sur les marches de l'estrade. Adam, au milieu, suit des yeux la sortie d'Olivier.)

JACQUES, à Adam.

Dites-moi, mon ami, — je suis un étranger, — cette place palissadée et garnie de bancs, c'est une arène pour quelque joute?

ADAM.

Oui, monsieur. C'est ici que le fameux Charles, lutteur de Son Altesse, doit se mesurer tout à l'heure contre quiconque osera le défier. (Il salue Jacques et se rapproche de Roland.)

ROLAND, à Adam.

Le fameux Charles, dis-tu?

JACQUES.

Alors, ce jeune homme assis là, et cet autre qui vient de sortir par ici, sont de vigoureux rustauds adonnés à la grossière profession de lutteurs? (Roland se lève avec vivacité.)

ADAM, bas à Roland.

Ne vous faites pas connaître... si c'était quelque espion...

JACQUES, s'approchant.

Je me disais bien, en effet, — quoique celui-ci... (Il désigne Roland) ait quelque fierté dans les yeux, — que ces drôles ne faisaient qu'essayer leurs poings en attendant l'heure de se donner en spectacle aux désœuvrés de la cour.

ROLAND, irrité, allant à Jacques, qui entre dans l'enceinte.

Monsieur...

ADAM.

Attendez! ce gentilhomme... Laisse-moi lui parler. (A Jacques, montrant Roland.) Il est le fils de...

JACQUES.

Je sais! Mais l'autre?...

ROLAND, avec fierté.

L'autre est mon frère, et si vous nous connaissez, vous savez que nous sommes de noble famille.

JACQUES, prenant le milieu.

Vous, des nobles? Vous, des frères? A d'autres, mon bon ami! Vous êtes seigneurs comme les taureaux le sont de la prairie qu'ils broutent, et frères comme le sont les loups qui se mordent sans connaître de parenté.

ROLAND.

Monsieur, si vous n'étiez plus âgé que moi, je vous apprendrais à parler.

JACQUES.

Et vous m'apprendriez fort mal, si vos paroles répondent à vos actions!

ROLAND.

Qui êtes-vous, pour le prendre sur ce ton-là?

ADAM.

C'est...

JACQUES, faisant signe à Adam de se taire.

Qui je suis? Hélas! un homme bien las de l'être.

ROLAND.

Si vous avez le spleen, ne dégoûtez pas les jeunes gens de vivre.

JACQUES.

Tu appelles vivre ce que tu fais, pauvre fou?

ROLAND.

Et que peuvent faire ceux que l'on opprime?

JACQUES.

Et pourquoi se ferait-on faute d'opprimer ceux qui, comme toi, n'ont d'autre argument à leur service que la strangulation? Qu'espères-tu en réclamant ton patrimoine et ta liberté à un frère injuste et pillard? Lui serrer la gorge jusqu'à lui arracher une promesse dont il se rit l'instant d'après? violence perdue! La lui serrer jusqu'à ce que mort s'ensuive? violence funeste! Entre le crime et l'abaissement, il n'y a qu'un chemin à prendre; mais l'homme a le pied trop large et trop lourd pour y marcher, et les oiseaux du ciel ou les biches des bois ont seuls le secret de la délivrance!

ROLAND.

Je vous entends, tout ignorant et inculte que je suis. Mais vous qui parlez de liberté, avez-vous des ailes d'oiseau ou des pieds de biche?

JACQUES.

Pour fuir le monde insensé, la cité perverse, l'homme a quelquefois les ailes du désir ou les pieds de la crainte; mais, en quelque désert qu'il se réfugie, il se retrouve toujours sous le joug de son pire ennemi, qui est lui-même.

ROLAND.

L'ami, vous avez la sagesse orgueilleuse ou la raison chagrine.

JACQUES.

Moi sage? Non, certes! les plus insensés des hommes sont ceux qui se croient raisonnables.

ADAM, à Roland.

Monsieur, à ses discours encore plus qu'à son visage, j'ai reconnu un ami du vieux duc. Laissez-moi l'interroger et savoir s'il peut vous porter secours dans vos peines.

ROLAND.

Fais comme tu voudras. (Il remonte vers le fond.)

ADAM.

Vous vous en allez?

ROLAND.

Oui... j'ai un projet...

ADAM.

Quoi donc?

ROLAND.

Je souhaite parler à ce fameux lutteur dont tu me parlais tout à l'heure... et dont je viens ici admirer les prouesses. (Il sort par la droite, derrière l'estrade. Adam le suit des yeux; Jacques passe à droite.)

ADAM, à Jacques.

Monsieur, puisque c'est vous... oh! oui, c'est bien vous... dites-moi si, à la cour de notre cher duc exilé, il y aurait place pour ce pauvre enfant que je ne verrais pas sans crainte rentrer à la maison, après la querelle de tout à l'heure?

JACQUES.

Mon ami, s'il te plaît d'appeler une cour l'humble compagnie du vieux duc, tu peux y conduire ton jeune maître: mais je doute qu'il s'y plaise!

ADAM.

Parce que?...

JACQUES.

Parce que...

ADAM.

Les princesses viennent, car voici leurs pages, éloignons-nous un peu.

JACQUES.

Tout à l'heure je te parlerai; j'ai à parler d'abord à l'une de ces jeunes filles.

ADAM.

Non, non, monsieur, le temps presse, si vous saviez... si je vous disais... Il y va, je le crains, de la vie de mon jeune maître.

JACQUES.

Alors, viens de ce côté! (Adam sort par le premier plan à gauche, avec Jacques; Célia et Rosalinde viennent par la droite, derrière l'estrade.)

SCÈNE IV

ROSALINDE, CÉLIA, PAGES.

CÉLIA.

Je t'en prie, ma douce Rosalinde, sois plus gaie!

ROSALINDE.

Chère Célia, je montre plus de gaieté que je n'en ai, et tu veux que j'en montre encore davantage? Apprends-moi donc à oublier un père! (Elles se promènent en parlant.)

CÉLIA.

Tu le pourrais, si tu m'aimais comme je t'aime! Oui, si j'étais à ta place, mon père serait devenu le tien!

ROSALINDE.

Non, chère cousine, ton père ne m'aime pas; il me soupçonne et m'humilie sans cesse. Sans la crainte de ta douleur, il y a longtemps qu'il m'eût chassée, car je suis pour lui un otage bien superflu. Il sait bien qu'il n'a plus rien à craindre du parti de son frère, et quelque jour il me séparera de toi, en dépit de tes prières et de tes pleurs.

CÉLIA.

A Dieu ne plaise qu'il ait ce cruel dessein! Non, non, ayons des idées plus riantes. Mon père a des moments de repentir et de piété; et d'ailleurs il m'aime, il n'aime que moi, et il sait que je ne pourrais pas vivre sans ma Rosalinde. Te tourmentes-tu de la pauvreté ou de l'abandon dans l'avenir? Es-tu ambitieuse, ma chère âme? Eh bien! l'avenir te rendra tes droits, et c'est toi qui seras l'héritière de ce duché.

ROSALINDE.

Moi?

CÉLIA.

Oui; fille unique, je dois succéder à mon père, et ce qu'il a pris au tien par force, ma tendresse te le rendra. Oh! j'en fais le serment; et, si j'y manque, puissé-je devenir un monstre de laideur! (Allant s'asseoir sur le banc, à gauche.) Allons, ma charmante Rose, ma Rose bien-aimée, sois gaie! rions un peu, faisons des projets?*

ROSALINDE.

Des projets? Voyons!... si nous devenions amoureuses?

CÉLIA.

Aïe! voilà qui est bien dangereux! Si l'on aime sérieusement, on risque d'être malheureuse; si l'on se joue de l'amour, c'est pire!...

ROSALINDE.

C'est vrai; cherchons autre chose. De quoi rirons-nous? Ah! tiens justement, voici le bouffon chargé du soin de nous égayer.

SCÈNE V

CÉLIA, ROSALINDE, assises; PIERRE TOUCHARD, l'air affairé, venant du fond, à droite.

CÉLIA.

Eh bien! maître Pierre de Touche, phénix d'intelligence, où vas-tu?

TOUCHARD, prenant tout à coup l'air posé.

Maîtresse, les jeux vont commencer, et le duc va venir, sur mon honneur!

CÉLIA.

A qui prends-tu ce serment-là, nigaud?

* Célia, Rosalinde.

TOUCHARD.

A un certain chevalier qui jurait sur son honneur que la friture était bonne, et que la moutarde ne valait rien. Pourtant, la friture ne valait rien, la moutarde était bonne, et mon homme ne se parjurait pas.

CÉLIA.

Comment arranges-tu cela?

TOUCHARD, se mettant derrière elles.

Regardez-moi toutes deux, caressez-vous les joues, et jurez par vos barbes que je suis un coquin.

CÉLIA.

Par nos barbes, tu es un coquin.

TOUCHARD.

Donc, je suis un honnête homme, car lorsqu'on jure par ce que l'on n'a pas, on fait comme ce chevalier jurant par son honneur (Rosalinde se lève pour regarder Jacques qui passe en ce moment dans le fond avec Adam, et allant de gauche à droite) et... Mais à quoi sert d'avoir de l'esprit avec votre cousine? Elle ne m'écoute seulement pas!

CÉLIA, se levant aussi.

Qu'est-ce, Rosalinde? *

ROSALINDE, montrant Jacques, qui a reparu avec Adam au fond.

Je regarde ce gentilhomme qui est là-bas... Je ne le connais point... et pourtant je le connais.

TOUCHARD, à gauche.

Ah! je n'aurais pas mieux parlé!

CÉLIA, à Rosalinde, qui regarde encore Jacques.

Pourquoi prends-tu la peine de le regarder! Si c'est un gentilhomme, ses habits sont passés de mode.

* Touchard, Célia, Rosalinde, Jacques.

TOUCHARD.

Et sa figure aussi.

ROSALINDE.

Le voilà qui vient vers nous. Ah! j'ai oublié son nom; mais ses traits sont restés dans ma mémoire. (Adam s'en va par le fond à droite, après avoir baisé la main de Jacques, qui entre dans l'enceinte et s'adresse à Touchard qui est remonté pour le voir de près. *)

JACQUES.

Laquelle des deux est la fille du duc!

TOUCHARD.

Toutes deux, cher étranger. ((il redescend à droite.)

CÉLIA, à Jacques, en allant à lui.

Je suis la fille du duc qui règne. (Montrant Rosalinde.) Elle est la fille de celui qui devrait régner.

JACQUES.

Madame, vous dites plus vrai peut-être que vous ne pensez.

CÉLIA, étonnée de la brusquerie de Jacques.

Ah! ami, que ne prends-tu le bonnet de ce fou? Tu sembles fait pour le porter!

JACQUES.

Je sais qu'à la cour il faut porter ce bonnet pour dire la vérité. (A Rosalinde, en allant à elle.) Madame, je vous apporte des nouvelles de votre père. **

ROSALINDE.

Mon père! Ah! parlez vite! et parlez beaucoup!

JACQUES.

Il m'a chargé de vous dire qu'il vous souhaitait un printemps aussi vert que sa vieillesse.

ROSALINDE, allant à Célia.

Embrasse-moi, chère Célia, et Dieu soit loué! (A Jacques.) Est-

* Célia, Rosalinde, Touchard, Jacques.

** Rosalinde, Jacques, Célia, Touchard.

il toujours dans son château des Ardennes, et compte-t-il y rester encore ?

JACQUES.

Oui; il souhaite y rester toujours. Après avoir été poursuivi et persécuté si longtemps, il se trouve heureux d'être oublié dans cet humble manoir, situé au milieu de la forêt. Il est là, avec ses fidèles compagnons, vivant de sa chasse, comme le vieux Robin Hood d'Angleterre. Chaque jour, de jeunes seigneurs, fils de ses anciens amis, viennent se joindre à lui, et, tous ensemble, exempts de soucis, ils laissent couler le temps, comme au siècle de l'âge d'or : voilà mon message.

ROSALINDE.

Oh! que le ciel conserve en joie et santé mon père et ses amis!... Mais ne désire-t-il pas que l'on me permette de le rejoindre ?

JACQUES.

Il le désire, et ne le souhaite pas, si vous êtes heureuse ici : la vie qu'il mène serait trop rude pour vous.

ROSALINDE.

J'ai de la force, du courage!

CÉLIA.

Et tu ne m'aimes pas!

ROSALINDE.

Ah! ne sois pas jalouse de mon père! Puis-je me défendre de l'aimer? (A Jacques.) Vous partez déjà?

JACQUES.

J'ai fait ce que désirait mon seigneur. Je vous ai vue, vous êtes grande, vous êtes fraîche... vous paraissez heureuse : voilà ce que je lui dirai.

CÉLIA, allant à Jacques.*

Et vous pourrez bien, sans mentir, lui dire aussi qu'elle est belle!

* Touchard, Jacques, Célia, Rosalinde.

JACQUES.

Je le veux bien.

CÉLIA.

Ce sera par complaisance ? Est-ce que l'âge vous rend aveugle, mon bon monsieur ?

ROSALINDE.

L'âge ? Il a la figure belle et jeune encore !

CÉLIA.

Je ne trouve rien de beau dans celui qui te regarde avec indifférence.

JACQUES, regardant Célia avec ironie.

N'est-ce pas ainsi qu'à mon âge on doit regarder toutes les femmes ?

CÉLIA.

C'est pour leur rendre la pareille !

ROSALINDE, à Célia.

Pourquoi le railles-tu ? il a l'air triste !

JACQUES.

Mon air est donc menteur, car je me ris de toutes choses !

CÉLIA.

Voilà un charmant caractère !

TOUCHARD.

Mais oui ! (A Jacques.) Touche là, mon camarade... si tu as de l'esprit, toutefois !

ROSALINDE, à Célia.

Moi, j'ai bonne opinion de lui, puisqu'à ses risques et périls, il vient me trouver de la part de mon père ; il doit être de ses amis.

JACQUES.

Je ne cours point de risques et ne brave point de périls.

CÉLIA.

Pourtant... vous devez être banni ?

JACQUES.

Non, c'est par goût que j'ai suivi le duc dans son exil.

CÉLIA.

C'est peut-être par affection?

JACQUES.

Qu'est-ce que l'affection? une habitude de l'esprit ou du cœur, qui n'est, au fond, que de l'égoïsme.

CÉLIA, à Rosalinde.

Voilà un étrange cerveau!

ROSALINDE.

Rappelez-moi votre nom. N'êtes-vous pas...

JACQUES.

Je ne suis plus ce que j'étais; ne me cherchez pas dans vos souvenirs : mon nom a changé de sens comme tout le reste. Autrefois, ici, j'étais pour tous Jacques le viveur et le magnifique; aujourd'hui, on m'appelle, là-bas, Jacques le rêveur et le solitaire.

CÉLIA.

Quoi! vous êtes ce Jacques... ce seigneur tant vanté pour ses folles mœurs et ses brillantes manières? Alors vous avez renoncé aux unes pour faire pénitence des autres? (Jacques la salue avec une gravité ironique.) Eh bien! vous ne répondez plus? Vous êtes déjà au bout de votre faconde?

JACQUES.

C'est la vôtre que je salue... et devant tant d'esprit, je retire ma conversation et ma personne.

ROSALINDE, allant à Jacques.

Ah! de grâce, monsieur, si vous pouvez rester sans danger, veuillez attendre que je puisse vous confier une lettre pour mon père. (Elle reprend sa place à gauche de Célia.)

JACQUES.

J'attendrai.

CÉLIA, allant à Jacques.

A revoir donc, dans un moment, aimable Jacques! (A Rosalinde, en lui prenant le bras pour s'en aller.) Impossible de le piquer! Son œil est encore vif et beau; mais sa bouche est une tombe où le sourire est enseveli. (Elles sortent avec Touchard.)

SCÈNE VI

JACQUES, seul.

Regards et sourires de femme! vous êtes les éternels météores qui brillent sur les abîmes! Clairs regards, radieux sourires!... (Riant.) Ah! que de pauvres sots s'y laissent prendre! Attendrai-je cette lettre? Oui, puisque j'ai promis de l'attendre! (Il s'assied sur les degrés de l'estrade. Olivier et le lutteur entrent.)

SCÈNE VII

CHARLES, OLIVIER, JACQUES, assis sur les degrés de l'estrade (ils ne le voient pas), puis ADAM.

OLIVIER, venant de gauche et donnant le bras à Charles.

Et tu dis, Charles, mon brave lutteur, que ce jeune imprudent a osé...

CHARLES.

Oui, messire Olivier, votre jeune frère m'a porté le défi dans toutes les règles, et mon devoir est de vous le dire. J'eusse accepté l'épreuve pour en rire un autre jour que celui-ci. Mais ce jour est consacré à ma gloire, non à mon plaisir. Devant la cour, je dois soutenir ma réputation. Vous comprenez qu'il m'est impossible de faire quartier et de laisser sortir de mes mains un seul champion sans lui avoir au moins brisé un membre. Je vous prie donc de détourner le

jeune homme de son dessein. Il est d'une complexion trop tendre pour moi, et je serais fâché de vous l'abîmer. Mais j'ai mon honneur à garder, et le dévouement que j'ai pour vous m'oblige à vous avertir.

OLIVIER, lui tapant sur l'épaule gauche.

Je t'en remercie, mon bon Charles, et tu peux compter sur une bonne récompense... quoi qu'il arrive! Je savais le dessein de Roland, et j'ai tout fait pour l'en détourner; mais ce jeune vaurien est le plus détestable entêté de France.

CHARLES.

Vraiment?

OLIVIER.

S'il n'était pas mon frère, je te dirais tous ses vices... envieux, hautain, perfide... Mais je dois taire tout cela, quoique je m'attende à être victime de ma bonté pour lui, car il trame sans cesse des complots contre ma vie.

CHARLES.

Lui? C'est donc...

OLIVIER.

Je ne peux pas tout te dire, il est mon frère! D'ailleurs, sa malice est tellement noire qu'elle te ferait dresser les cheveux sur la tête, et que je n'en puis parler moi-même sans que les larmes me viennent aux yeux. Je dois pourtant t'avertir que si tu ne lui casses qu'un doigt, tu pourras bien te repentir de ne lui avoir pas rompu le cou. Il se vengera de son humiliation par tous les moyens; il forgera quelque traîtrise, il t'attirera dans quelque piége, il ne reculera pas même devant le poison!... Tu [illegible] tout ce que je renferme en moi-même, il [illegible] suis fo[illegible]der de lui avec indulge[illegible]lépeig[illegible] ratesse, tu pâlir[illegible]je [illegible]

Diantre! Je su[illegible]rh[illegible]

che son mal, il aura son compte, et si je vous le renvoie sans béquilles, je veux ne jamais disputer le prix de la lutte. (Il remonte au fond et ses aides viennent le préparer à la lutte.)

OLIVIER, à part.

Ah! mon jeune coquin, vous en voulez tâter! Nous verrons si, demain, l'on dira encore de vous que vous êtes plein de qualités et de mérite, que vous apprenez tout sans être enseigné, et que vos nobles sentiments vous gagnent tous les cœurs. Nous verrons si mes gens vous obéiront plus qu'à moi-même, et si l'on fera encore de vous le cas que l'on devrait faire de moi seul? (Il remonte vers Charles.)

JACQUES, à part, se levant.

O détestable hypocrisie! Sur ma parole, les hommes sont encore plus méchants aujourd'hui qu'autrefois! (A Adam, qui revient par devant l'estrade.) Ah! écoute, dis à ton jeune maître de ne point lutter avec Charles.

ADAM.

Lutter, lui? Est-ce que... (Il regarde Olivier et Charles qui causent ensemble.)

JACQUES.

Oui, oui, hâte-toi!... (Fanfare.) Est-ce là le cortége du duc Frédéric? (Le cortége commence à entrer.)

ADAM.

Et c'est le duc lui-même; mais d'où savez-vous que Roland...

JACQUES.

Je le sais. Va... cours! Détourne-le de cette sottise!

ADAM.

Le voilà. Oh! Je l'emmènerai d'ici! (Il va à Roland qui vient par la gauche et il l'emmène.)

SCÈNE VIII

Les dames d'honneur et les pages paraissent sur l'estrade tandis que Frédéric et sa suite entrent par le fond à droite, avec Célia et Rosalinde.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, CÉLIA, ROSALINDE, TOUCHARD, ROLAND.

(Le duc Frédéric entre au son des fanfares, avec Célia et Rosalinde; Touchard les suit. Des bourgeois et des gens du peuple se tiennent en dehors de la palissade. Groupe de lutteurs se tenant autour de Charles.)

FRÉDÉRIC, à Célia et à Rosalinde.

Pourquoi me suivez-vous ici, puisque vous redoutez les combats sérieux? Vos faibles cœurs n'en pourront supporter la vue et vos cris gêneront les combattants. (Il monte sur l'estrade.)

JACQUES, qui est près de la barrière, bas à Célia et à Rosalinde.

Quoi! n'est-ce pas un passe-temps bien choisi pour des femmes que de voir des gens acharnés à déranger l'harmonie de leurs côtes?

ROSALINDE, bas, lui remettant une lettre.

Je ne viens que pour vous remettre ceci... pour mon père. Que Dieu vous accompagne! (A Célia.) Allons plus loin; nous reviendrons voir couronner le vainqueur.

JACQUES, bas à Célia, montrant Roland qui cause avec feu avec Adam au fond.

Attendez! Regardez ce jeune homme qui se débarrasse de son manteau!

CÉLIA, de même.

Prétendrait-il défier le terrible Charles?

JACQUES, de même.

Précisément; vous ferez que cela soit refusé, à moins que vous ne preniez plaisir à voir tuer un enfant.

CÉLIA, à Touchard qui est près d'elle.

Amène-le-moi, vite! (Haut à Frédéric.) Mon père, vous ne souffrirez pas une lutte trop inégale?

FRÉDÉRIC, des marches de l'estrade.

Je ne souffrirai pas que mon lutteur refuse un défi, de quelque part qu'il vienne!

CÉLIA, montrant Roland qui descend en scène.

Mais ce pauvre jeune homme...

FRÉDÉRIC.

Qui?... ça?... Je ne sais quoi dans cette figure me déplaît! Laissez Charles donner une leçon à ce moucheron qui s'attaque au lion redoutable! (Il remonte sur l'estrade.)

CÉLIA, à Roland, qui est sur le devant à

Jeune homme, pourquoi défiez-vous Charles?

ROLAND.

C'est lui, madame, qui a porté un défi général. Je viens, comme les autres, essayer contre lui les forces de ma jeunesse.

CÉLIA.

Votre audace est trop grande. Nous vous prions de prendre meilleur soin de vous-même et de renoncer à cette entreprise. (Elle gagne un peu à droite.)

ROSALINDE, émue.

Faites-le, monsieur, votre honneur n'en souffrira pas. Ma cousine obtiendra de son père que la lutte n'ait pas lieu aujourd'hui.

ROLAND, embarrassé et s'animant peu à peu.

Ah! il m'en coûte de refuser quelque chose à des dames si... si belles... et si douces! Mais ne m'en punissez pas! Que vos regards et vos vœux me protégent. Si je suis vaincu, la honte en sera pour moi seul, que rien ne distingue de la foule, et qui, privé de tout autre mérite, n'ai que du cou-

rage à montrer. Si je suis tué, il n'y aura pas grand mal! nul ami ne me pleurera; je n'aurai rien à regretter en ce monde, où je n'ai rien, où je ne fais rien, où je ne suis rien... J'y laisserai vide une place qui sera mieux occupée par tout autre que par moi.

ROSALINDE, émue.

Hélas! je voudrais pouvoir ajouter le peu de force que j'ai à la vôtre.

CÉLIA.

Et je vous donnerais la mienne aussi de bon cœur!

ADAM, à Roland, que Jacques essaye de dissuader.

Ne luttez pas, votre perte est résolue!

OLIVIER, bas à Charles, en entrant par le devant à gauche.*

Ne te laisse pas surprendre. Il a plus de vigueur qu'on ne croirait! (Il fait à part le geste de toucher son cou, que Roland a endolori.)

ADAM, à Olivier.

Eh quoi! monsieur, vous n'empêchez pas votre frère de s'exposer ainsi!

OLIVIER.

Il fallait l'empêcher, toi!

ADAM.

Hélas! il a le courage de son père! Que n'en a-t-il la force et l'expérience! (A Olivier.) Monsieur... de grâce!...

OLIVIER, lui tournant le dos.

Je ne saurais rester ici, je suis trop ému! (Bas à Charles.) Méfie-toi, te dis-je! (Il se perd dans la foule.)

CHARLES, après avoir salué le duc en s'approchant de l'estrade.

Voyons! où est le premier inscrit? Où est ce jeune brave si pressé de sommeiller... dans le sein de sa mère? (Il montre la terre d'un air farouche.)

* Charles, Olivier, Adam, Jacques, Roland; au fond, Rosalinde. Célia.

ROLAND, s'avançant à la droite de Charles.

Le voilà prêt !

ROSALINDE, à Charles, vivement.

Vous cesserez après la première chute ?

CHARLES.

Votre seigneuerie peut compter là-dessus. Il n'en demandera pas une seconde.

ROLAND, à Charles.

Pourquoi vous moquer d'avance ? Il sera temps après la victoire.

CHARLES.

Allons !... (Ils passent derrière la palissade au second plan. Le groupe des assistants les cache. Le duc se lève pour regarder la lutte du haut de l'estrade. Jacques et Adam sont au fond, à gauche, près de la barrière ; Célia et Rosalinde, à droite, au pied de l'estrade.)

ROSALINDE.

Oh ! vaillant, excellent jeune homme ! (A Jacques.) J'espère qu'il vaincra !

JACQUES.

Moi, je ne l'espère pas pour lui !

CÉLIA.

Hélas ! ni moi non plus ! (A Adam.) Eh bien ?

ADAM.

Je ne peux rien voir, je me sens mourir !

ROSALINDE, s'appuyant sur l'estrade.

Et moi aussi !...

CÉLIA.

Eh bien, cousine ?... voyons, ne restons pas !

JACQUES.

Attendez !... Un des deux est renversé !...

FRÉDÉRIC.

Assez ! (Le groupe s'ouvre. On voit Roland debout. Charles est par terre sans mouvement.)

ADAM.

Ah !...

FRÉDÉRIC.

Charles vaincu ?

ROLAND, modestement.

Je supplie Votre Altesse de permettre que je continue, je ne suis pas encore en haleine.

FRÉDÉRIC.

Comment te trouves-tu, Charles?

TOUCHARD

Il ne peut point parler, monseigneur.

FRÉDÉRIC.

Qu'on l'emporte !

TOUCHARD.

Fanfares, sonnez pour le vainqueur. (On emporte Charles. Roland entre en scène, Adam le serre dans ses bras.)

FRÉDÉRIC, qui a descendu de l'estrade, à Roland.

Qui es-tu, jeune homme ? Ton nom ?

ROLAND, avec fierté.

Monseigneur, je suis le plus jeune des fils de sire Roland des Bois.

FRÉDÉRIC.

Il fut mon ennemi ! Tu es un vaillant garçon, mais je regrette que tu ne m'aies pas nommé un autre père ! (Il passe devant lui en le regardant et aperçoit Jacques; il tressaille et revient. — Aux seigneurs de sa suite.) Messieurs, suivez-nous ! des soins plus graves nous réclament ! (Bas à l'un des seigneurs.) Il y a ici comme une puanteur de trahison ! venez ! (Il sort avec sa suite par le fond à droite; l'estrade se dégarnit des dames qui y étaient. — Fanfare pendant la sortie du duc.)

OLIVIER, à part, à l'extrême gauche.

Allons ! il faut chercher autre chose... et s'il faut dix hommes pour l'abattre... on les trouvera ! (Il sort par le fond à droite.)

ADAM, qui l'observe.

Où va-t-il ? je le saurai. (Il le suit, Jacques disparaît aussi.)

SCÈNE IX

ROLAND, CÉLIA, ROSALINDE.

CÉLIA, à Rosalinde.

Oh! la sombre et jalouse humeur de mon père ! Ce jeune homme ne méritait-il pas une meilleure parole ?

ROSALINDE.

Mon père, à moi, aimait sire Roland comme son âme, et tout le monde l'estimait comme un noble et digne seigneur; et ce pauvre jeune homme est son fils !

CÉLIA.

Si j'osais lui faire quelque présent... Il paraît fier, et il n'acceptera que nos éloges ! (Allant à lui avec franchise.) Monsieur, si vous tenez vos promesses en amour comme en guerre, celle que vous aimerez sera bien heureuse ! (Elle passe devant Roland qui est immobile.)

ROSALINDE, ôtant sa chaîne d'or.

Portez ceci pour l'amour d'une jeune fille brouillée avec la fortune, et qui donnerait davantage si elle avait davantage. (Roland reçoit la chaîne que Rosalinde lui met dans la main; puisse elle passe derrière lui. A Célia.) Viens-tu, cousine ?

CÉLIA, gracieuse, à Roland.

Adieu, beau cavalier ! (Roland reste immobile).

ROSALINDE, à Célia.

Je crois qu'il nous rappelle ! (A Roland, revenant.) Vous disiez, monsieur ?... Vous avez bien lutté, monsieur, et vaincu un homme... (à part) c'est-à-dire une femme... (haut) qui ne s'y attendait pas ! (Elles sortent par la gauche, premier plan. Jacques reparaît au fond.)

ROLAND, à part.

O malheureux que je suis ! Ne pouvoir lui dire un mot ! Dans quel état suis-je donc, que ma langue se refuse... est-ce l'effet de la lutte ? Ne pouvais-je dire, au moins « Je vous rends grâces !... » Elle m'aurait parlé encore. (il essaye d'aller vers Rosalinde et s'arrête.)

SCÈNE X

JACQUES, ROLAND, ADAM, venant du premier plan, à droite.

ADAM, bas à Roland.

Monsieur, il n'y a pas de sûreté pour vous ici. Le duc est, dit-on, très-irrité de vous y avoir vu remporter l'avantage...

ROLAND, sans l'écouter, baisant la chaine.

O céleste !.. céleste Rosalinde !

ADAM.

Écoutez-moi, monsieur ! J'ai servi fidèlement votre père ; je vous aime plus que ma vie, et ce que j'ai gagné au service de votre maison, je veux que vous l'emportiez...

ROLAND.

Que dis-tu ?... Je ne veux pas partir ; je ne suis point malheureux ; je consens à retourner chez mon frère.

JACQUES.

Vous ne le pouvez pas ! il a juré votre perte ; je viens de l'entendre...

ROLAND, à part.

Rosalinde !

ADAM.

Venez, venez ! je vous sauverai, moi ! j'ai encore de la force, de la volonté ! je vous suivrais au bout du monde ! Mais venez ! Vous ne m'écoutez pas ; vous ne m'aimez donc pas ? (il l'entraine.)

JACQUES, à Adam.

Prenez la route que j'ai indiquée, c'est la plus rude et la plus sûre.

ADAM, emmenant Roland.

Oui, oui, monsieur Jacques; merci ! (Adam et Roland sortent par la droite, premier plan.)

SCÈNE XI

CÉLIA, ROSALINDE, JACQUES, puis TOUCHARD.

CÉLIA, à Rosalinde, qui regarde sortir Roland.

Quoi ! tu voudrais lui parler encore ?...

ROSALINDE.

Ah ! mon orgueil est tombé avec ma fortune ! Ne dois-je pas plaindre ceux qui sont humiliés pour l'amour de mon père ? Ce jeune homme, mon oncle doit le haïr ! Mais, je t'en prie, ne le hais pas, toi !

CÉLIA.

Si tu l'aimes, il faudra bien que je l'aime aussi ! Mais que fait donc là ce mélancolique seigneur ? (Elle montre Jacques.) Il paraissait si pressé de nous quitter, et le voilà qui reste planté comme une quintaine ! (Allant à Jacques, debout devant l'estrade.) Que pensez-vous, monsieur, de l'aimable fils de sire Roland ?

JACQUES.

Et vous, madame ? vous pensez qu'au scintillement du miroir, les oiseaux des champs doivent tomber dans le filet ?

CÉLIA.

Où va votre métaphore ? Qui est le chasseur, et qui est la proie ?

JACQUES.

Le chasseur qui a tendu le piége n'est pas toujours celui

qui prend le gibier. Votre cousine a captivé l'étourneau que vous guettiez.

CÉLIA.

Sachez, monsieur, que Rosalinde m'est plus chère que tous les étourneaux du monde, et que j'en donnerais mille comme vous avant de lui en disputer un seul.

JACQUES.

Je ne crois point à cette générosité. Il ne faudrait (montrant Touchard qui entre précipitamment du fond à droite, et qui parle à Rosalinde) qu'un malotru comme celui-ci pour vous brouiller avec votre cousine. Pour un peu de louange, fût-elle chantée par la voix d'un hibou...

CÉLIA.

Oh! grand merci, j'ai assez de cette voix-là.* (A Rosalinde.) Qu'y a-t-il, et pourquoi la pâleur des lis sur tes joues?

ROSALINDE, montrant Touchard.

Je ne sais s'il parle sérieusement.

CÉLIA.

Voyons, de quelle méchante nouvelle es-tu le messager?

TOUCHARD.

Une nouvelle plus grosse que moi, qui suis petit; plus folle que moi, qui suis sage; plus méchante que moi, qui suis bon.

CÉLIA.

Parle vite, ou je me fâche.

TOUCHARD, parlant très-vite et se mettant entre les femmes.

Votre père a fort bien reconnu Jacques, lequel fera sagement de décamper. Il a vu Rosalinde lui donner une lettre. L'intérêt qu'elle a marqué pour le petit Roland l'a frappé aussi. Il s'est mis fort en colère. Il dit que ses ennemis relèvent la tête, et que sa nièce conspire contre lui. Il ordonne

* Touchard, Rosalinde, Célia, Jacques

qu'elle ait à sortir de ses États, où elle est trop aimée, et à chercher asile où bon lui semblera : et cela dans huit jours, sous peine d'avoir la tête tranchée; voilà, j'ai dit! (il retourne à gauche.)

ROSALINDE.

Tu l'entends, Célia. L'exil ou la mort! Je te le disais bien!

TOUCHARD.

Ah! tirons nos mouchoirs. Voici l'heure de pleurer!

JACQUES, à Célia, qui est restée absorbée.

Et pourtant, vous ne pleurez pas?

CÉLIA.

Si j'ai à pleurer, c'est sur moi, et non pas sur elle. Ah! cruel père! que t'ai-je fait, et pourquoi traiter ainsi ta fille innocente et soumise?

ROSALINDE.

Que dis-tu? Tu n'as donc pas compris?

CÉLIA.

Que trop! Mon père ne m'aime plus, mon père ne m'aime pas! M'accuser de conspirer contre lui, me bannir honteusement, m'abandonner à la misère, me menacer de la mort moi, sa fille!

ROSALINDE.

Perds-tu l'esprit, ma pauvre Célia? Il ne t'a ni bannie, ni menacée.

CÉLIA.

Non. Tu ne le crois pas? C'est que tu ne m'aimes pas assez, Rosalinde, pour savoir qu'à nous deux nous ne faisons qu'une âme. On nous séparerait! Nous nous quitterions! Nous qui, dès l'enfance, avons dormi sous les mêmes rideaux et mangé à la même table! nous qu'on voyait toujours ensemble, à l'heure du réveil comme à celle du repos, partageant les mêmes jeux et les mêmes études, inséparables, disait-on, comme deux cygnes attelés au char de la déesse Amitié. Non,

non, ma chère Rose, je serai avec toi dans la disgrâce comme dans l'opulence. Ta peine, ta pauvreté, ton humiliation, tes périls, tout cela est à moi comme à toi-même. Partons donc ensemble et courons rejoindre ton père, fallût-il traverser les sables de la Libye, pour trouver la forêt des Ardennes!

ROSALINDE.

Non, Célia, c'est impossible! Ma chère Célia, tu ne dois pas...

JACQUES.

Vous croyez qu'elle parle sérieusement?

CÉLIA.

Oui, monsieur, je parle sérieusement. Qu'elle y consente ou non, je partirai avec elle ou sans elle. Mais où elle ira, j'irai; où elle vivra, je vivrai; où elle ne sera pas avec moi, je mourrai. Viens, retournons au palais, ma Rosalinde, et que, dès ce soir, avant que l'on se doute de mon dessein, notre fuite soit assurée. Il faut nous déguiser, nous munir de l'argent et des effets nécessaires, faire préparer des chevaux, et, avant que l'aube paraisse, nous trouver ici, où ce gentilhomme aura la courtoisie de nous attendre pour nous servir de protecteur et de guide.

JACQUES.

Qui? moi? Me charger de deux belles dames pour fuir à travers les bois et les montagnes?

ROSALINDE.

Refusez-vous, lorsqu'on me chasse, de me conduire auprès de mon père?

JACQUES.

Vous, fort bien; mais elle?... Qu'elle me commande tout de suite de lever une armée pour la défendre!

CÉLIA.

Oh! vous avez peur, brave chevalier?

JACQUES.

De vous, certes.

CÉLIA.

Enfin, voilà quelque chose qui, de sa part, peut passer pour galant!

JACQUES.

Oh! ne le prenez pas ainsi, je vous prie!

CÉLIA, à Touchard.

Eh bien! maître Pierre, mon pauvre fou, veux-tu me suivre toi?

TOUCHARD.

Oui, si vous me promettez qu'une fois dans le désert je ne serai plus obligé de vous faire rire.

CÉLIA.

Soit! (A Jacques.) Vous le voyez, ce bouffon-là, qui ne vaut pas grand'chose, a plus de cœur que vous! et puisque vous refusez, on se passera de votre compagnie. Viens, Rosalinde, mon parti est pris, mon cœur ne faiblira pas; Dieu, qui bénit notre amitié, protégera notre fuite (regardant Jacques), et ceux qui voudraient te faire douter de moi apprendront à me connaître.
(Elle sort avec Rosalinde par le fond à droite.)

SCÈNE XII

TOUCHARD, JACQUES.

TOUCHARD.

Or donc, je ne suis plus bouffon et je vas vivre en gentilhomme! Fait-on tant soit peu de bonne chère dans la forêt des Ardennes? Les poulardes y sont-elles grasses? les vins y sont-ils généreux? Mais à quoi songes-tu, camarade? car tu prends mon emploi; tu as l'esprit frondeur, la repartie vive, et c'est toi qui désormais porteras ceci. C'est toi qui feras

résonner ces grelots aux oreilles de ma maîtresse, à moins pourtant que tu ne préfères voyager seul.

JACQUES.

Va lui dire que je serai ici avant que le jour paraisse.

TOUCHARD.

Ah! vous vous ravisez? Tant mieux, vraiment! vous me distrairez des ennuis de la route! Honneur donc et salut à votre humeur facétieuse et drôlatique! (Lui donnant la marotte.) Acceptez ceci, seigneur fou, et que le ciel vous assiste! (Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE XIII

JACQUES, seul. Il tient la marotte et la regarde d'un air distrait.

Ah! oui, certes! voilà bien le sceptre qui me convient désormais! (Jetant la marotte loin de lui.) Non! dès que j'aurai conduit cette belle demoiselle à son oncle, j'irai chercher une solitude plus profonde ou des hommes plus ennemis de la société! J'irais bien vivre parmi les loups, si je croyais... mais ces coquins-là sont capables de ne pas valoir mieux que les hommes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Dans la forêt des Ardennes. Arbres et rochers. Un ruisseau sous les saules. Grands chênes aux premiers plans. A gauche, au premier plan, un arbre au pied duquel est une roche servant de siége. Au troisième plan, faisant face au public, un tertre donnant passage à un sentier passant entre deux gros arbres, avec une descente rapide.

SCÈNE I

LE DUC EXILÉ, AMIENS ET AUTRES SEIGNEURS, VALETS ET PIQUEURS.

(Un feu est allumé au fond pour une cuisine improvisée ; les valets déballent des paniers, des ustensiles et des mets.)

LE DUC.

Voici le lieu choisi pour notre halte. (A ses gens.) Amis, servez-nous la collation sous ces arbres. (Aux seigneurs.) Si Jacques revient aujourd'hui, il saura nous retrouver ici. Puissé-je recevoir aujourd'hui des nouvelles de ma fille chérie et revoir la figure d'un ami fidèle! Et vous, mes frères, mes compagnons d'exil, ne vous tarde-t-il point d'entendre soupirer ou gronder notre philosophe mélancolique?

AMIENS.

Oui certes, monseigneur. L'habitude de vivre ensemble change en qualités les travers de notre nature, tant est douce à l'homme la pente qui l'entraîne à recommencer chaque matin le chemin qu'il a fait la veille. J'avoue que les boutades de Jacques me manquent. Il me semble que je fais toutes choses plus mal depuis qu'il n'est plus là pour me dire que je ne fais rien de bien.

LE DUC.

Pour moi, plus il me gourmande, plus il m'intéresse, et c'est dans ses plus grands accès de misanthropie que je trouve du profit à l'entendre. J'aime alors à le contredire et à le critiquer pour l'obliger à parler davantage, car, au fond de ses récriminations contre le genre humain, je vois toujours briller l'amour du vrai et la haine du mal, comme les claires étoiles derrière les nuages sombres. (On lui apporte le pain; il prend la corbeille.) Mais venez, chers compagnons affamés, venez recevoir le pain. Je veux, jusqu'à mon dernier jour, garder la coutume de vous l'offrir moi-même. (A ses gens.) Bons serviteurs, distribuez-nous dans la vaisselle de bois, ouvrage de vos mains industrieuses, les viandes saignantes ou salées, selon le gré de chacun. (Audrey paraît au premier plan, à gauche.) Laissez approcher la bonne Audrey.

SCÈNE II

AUDREY, LE DUC, AMIENS, puis TOUCHARD.

LE DUC.

Eh bien! Audrey, tu nous apportes le lait de tes brebis et les fruits de ton verger? Sois toujours la bienvenue, ma pauvre enfant! (A Amiens, pendant qu'on se groupe chacun à sa guise pour manger.) Ma fille est à peu près de son âge; mais combien je me la représente plus grande et plus belle!

AUDREY, qui est remontée, voyant entrer Touchard, effrayée.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

TOUCHARD.

Un joli homme bien fatigué, ma belle enfant! (Cherchant des yeux.) Ah çà, où est ce pauvre duc? Montrez-le-moi!

AUDREY, inquiète.

Qu'est-ce que vous lui voulez?

TOUCHARD.

Qu'est-ce que ça vous fait? J'ai à lui parler!

AUDREY.

Alors, le voilà.

AMIENS. (Le duc, avec le groupe principal, s'est installé sur la droite.)

Monseigneur, voici un animal plus curieux à rencontrer ici que tous ceux auxquels nous donnons la chasse. (Faisant des signes.) Par ici, par ici, l'ami! *

LE DUC, surpris.

Un fou? Oui, sur ma parole, un fou en jaquette bigarrée! D'où sors-tu et que cherches-tu en ce pays, mon pauvre fou?

TOUCHARD.

Ne m'appelez fou que quand j'aurai épousé la fortune, car c'est une femme ingrate; mais appelez-moi sot, trois fois sot d'être venu courtiser la misère, car c'est une fille maussade. (Il cherche à prendre un fruit à Audrey qui passe près du duc.) C'est donc là cette fameuse forêt des Ardennes?

AMIENS.

Est-ce donc par hasard que tu t'y trouves?

TOUCHARD, guignant les mets qui passent près de lui.

Non; et c'est d'autant plus sot à moi de m'y trouver! (Il prend un fruit à la dérobée dans la corbeille d'Audrey qui le regarde ébahie.)

LE DUC.

Demande ce que tu veux, mon ami!

TOUCHARD.

Ne faites pas attention. Je prends cette pomme pour philosopher sur le destin de l'homme. Ce fruit n'est-il pas son image?

LE DUC, assis à droite.

Voyons ta philosophie!

* Audrey, Touchard, le duc, Amiens.

TOUCHARD.

Que faisait cette pomme sur son arbre, et que va-t-elle devenir si je ne la mange? (Il mord dans la pomme.) C'est ainsi que d'heure en heure nous mûrissons, mûrissons; et puis, d'heure en heure, nous pourrissons, pourrissons, jusqu'à ce que la mort nous croque et que la terre nous avale.

LE DUC.

Voilà un fou sentencieux! Êtes-vous tous maintenant de cette humeur-là?

TOUCHARD.

Oui, monsieur. Autrefois les grands étaient trop sages; ils inventèrent les fous pour avoir de la gaieté. Mais peu à peu ils ont pris notre folie et nous ont laissé en échange leur sagesse. Nous aurions dû demander du retour.

LE DUC.

De mieux en mieux! Mais de quel pays viens-tu, et quel maître as-tu servi?

TOUCHARD, qui mange avec avidité.

Tout à l'heure... Je... On m'a dit... (A part.) On m'a dit de le préparer adroitement à l'arrivée...

LE DUC.

Parle, peut-être sauras-tu des nouvelles de ceux qui m'intéressent.

TOUCHARD.

Oh! des nouvelles, j'en ai la bouche toute pleine... Il n'y a, à vrai dire, que de vieilles nouvelles à la cour de votre frère.

LE DUC, se levant.

Mon frère! tu es donc...

TOUCHARD.

L'ami intime, le favori, les délices des deux princesses, ce qui me fait penser à vous dire que votre fille Rosalinde se porte aussi bien que vous et moi, et que monsieur Jacques, mon camarade, est là, tout près, qui attend votre bon plaisir.

LE DUC, se levant.

Jacques est là? Que ne le disais-tu tout de suite? Jacques! Jacques! où donc êtes-vous? (il passe à gauche.)

TOUCHARD.

Ayez patience! Monsieur Jacques a pris fantaisie de vous amener un page, et le garçonnet retarde sa marche.

LE DUC.

Un page, à moi, et un fou? Que veut-il que je fasse de deux serviteurs de cette espèce?

TOUCHARD.

Mais ils viennent; les voilà.

SCÈNE III

LES MÊMES, JACQUES, puis ROSALINDE, vêtue en jeune garçon.*

LE DUC, à Jacques, l'embrassant.

Jacques!... Et ma fille? ma fille?

JACQUES.

Voici une lettre d'elle.

LE DUC.

Une lettre? (il prend la lettre.)

JACQUES.

Vous attendiez-vous donc à la revoir?

LE DUC, ouvrant la lettre.

Hélas non!... Si elle est heureuse... qu'elle reste où elle est bien! (il lit la lettre.)

JACQUES, à Rosalinde qui est restée loin derrière lui, à mi-voix.

Approchez... et parlez-lui avec précaution.

* Rosalinde, Jacques, le duc, Amiens.

ROSALINDE.

Ah! je ne saurais lui parler!

LE DUC, achevant la lettre.

Elle espère qu'un jour on lui permettra... Ah! si j'étais moins vieux, j'aurais plus de patience. (A Rosalinde qui met un genou en terre devant lui.) * Que veux-tu, mon enfant? Es-tu le fils ou le petit-fils de quelque ami de ma jeunesse? Et pour cela on te persécute peut-être à la cour de mon frère? (Jacques fait un signe affirmatif.) Si tu cherches un refuge auprès de moi, sois le bienvenu. Mais ne compte pas faire ici une brillante carrière. Nous avons perdu la pompe de notre rang et trouvé une vie plus rude pour le corps, plus saine pour l'âme. Ces bois nous offrent moins de dangers que les palais, séjour de l'envie. Ici, nous n'avons à subir que la peine infligée à notre premier père, le changement des saisons et la nécessité de devoir notre nourriture aux fatigues de la chasse; mais, brûlé par le soleil ou surpris par la tempête, je souris parfois en me disant : « Il n'y a point ici de flatteurs, car voilà des con-« seillers qui me font sentir qu'un prince est un homme, et un « homme est bien peu de chose!... » Mais pourquoi pleures-tu, mon enfant? car je sens tes larmes sur mes mains! Mon sort t'effraye, et tu regrettes d'être venu le partager?

ROSALINDE.

Ah! je veux vivre près de vous, monseigneur, ne me renvoyez pas!

JACQUES, souriant.

Gardez-le près de vous; il vous servira bien.

LE DUC.

J'y consens, mais qu'il me dise son nom et me montre son visage. (Rosalinde se relève. Il la regarde avec émotion. Elle n'y peut tenir et se jette dans ses bras.)

* Jacques, Rosalinde, le duc, Amiens, Audrey et Touchard, assis au bas du tertre à gauche.

ROSALINDE.

Ah! mon père! c'est moi!

LE DUC.

Ma fille, ma Rosalinde! sous ce déguisement! (surprise et mouvement général.)

ROSALINDE.

La crainte de vous surprendre trop vite me l'avait fait prendre en voyage, et je n'ai pas su me faire deviner peu à peu.

LE DUC.

Que tu es belle ainsi! Tu me rappelles les fils que j'ai perdus! Oh! béni soit le jour où tu m'es rendue! Chers compagnons, permettez-nous d'épancher nos cœurs; et vous qui partagez ma joie, réjouissez de vos gais propos ou de vos chansons capricieuses les échos de l'antique forêt! (il remonte au fond avec sa fille, qui se met à ses genoux, les mains dans les siennes, et s'entretient avec lui. Touchard mange et cause avec Audrey. Un musicien joue du luth, debout sur le tertre, à gauche.)

AMIENS, à Jacques, sur le devant de la scène.
(Plusieurs seigneurs les entourent, les uns reprenant leur repas, les autres debout.)

Voici une heureuse journée, Jacques, et chacun de nous doit vous féliciter d'avoir apporté ici une joie si nouvelle et si pure. Mais parlez-nous de votre voyage et dites-nous ce que vous avez vu au delà de cette forêt, dans les campagnes et dans les villes. (ils vont s'asseoir à droite; Jacques est au milieu et domine tous les autres; Amiens est à sa gauche; Touchard est devant lui par terre.)

JACQUES.

Innocents que vous êtes! vous croyez donc que la terre a changé de face depuis que vous n'avez plus commerce avec le monde? Je vous jure que le monde est toujours le même, sinon qu'il est de dix ans plus vieux, c'est-à-dire de dix ans plus laid.

AMIENS.

Pourtant toutes choses s'améliorent en vieillissant, ou, étant usées, se renouvellent?

JACQUES.

Vous croyez? Je n'ai point vu cela. J'ai vu l'éternelle représentation de la vie humaine, comédie en sept actes. D'abord, le pauvre marmot qui vagit et bave aux bras de sa nourrice. Ensuite l'écolier pleurard, avec sa sacoche, et sa face vermeille comme le matin, se traînant à l'école à contre-cœur et à pas d'escargot. Puis l'amant plaintif aux soupirs de flamme, chantant sur un air usé les charmes toujours nouveaux de sa maîtresse. Mais le voilà soldat! Ombrageux et violent, la bouche pleine de jurements étranges, portant moustaches de léopard, il court jusque sous la gueule du canon après cette bulle d'air qu'on appelle la gloire. Attendez! Voici le magistrat nourri de gras chapons, portant avec orgueil son beau gros ventre et sa barbe taillée avec méthode : il a l'œil sévère, et débite à tout propos de graves maximes et des sentences rebattues. Puis arrive le sixième âge, un pâle Cassandre, avec ses pantoufles, ses lunettes sur le nez, ses poches sur les côtés; les chausses de sa jeunesse, plus durables et mieux conservées que sa personne, flottent trop larges sur sa cuisse amaigrie: sa voix est devenue un fausset qui bégaye et siffle comme celui d'un enfant. (il se lève sur place.) Enfin, la dernière scène, celle qui vient clore cette fatigante histoire de la vie, une seconde enfance, un état d'oubli stupide, un fantôme sans yeux, sans dents, sans goût, sans rien!... Voilà ce que j'ai vu, et, sur ma parole, cela ne valait pas le voyage. (il passe à gauche, les autres remontent vers le duc. Amiens reste un peu plus en avant, s'assied, et s'apprête à manger.)

UN SEIGNEUR.

Ce pauvre Jacques, il est toujours le même, il ne se corrigera point!

TOUCHARD, aux seigneurs.

Il a bien parlé! c'est un élève qui me fait honneur... (On rit.) Mais vous riez, et je vois bien que nous perdons notre temps, lui et moi, à vouloir instruire des gens frivoles. — Mangeons.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ADAM, ROLAND, venant par les rochers du premier plan et s'arrêtant sur le devant du théâtre, à gauche.

ROLAND, à Adam qu'il soutient.

Comment donc, Adam, tu n'as pas plus de courage que cela? - Tiens! nous sommes sauvés, et quels que soient ces gens-ci... (Il tire son épée.) Je ne te laisserai pas mourir faute d'un repas! (Il s'élance vers Amiens, et il étend la pointe de son épée sur sa corbeille.) Arrêtez, et ne mangez plus!

AMIENS, souriant, assis à droite.

Ah oui-dà? Je n'ai pas encore commencé!

ROLAND.

Tu ne commenceras pas! (Amiens se lève et se met en défense.)

AMIENS.

Est-ce un second fou?

JACQUES, aux autres seigneurs qui veulent repousser Roland.

Laissez! je connais ce fauconneau!

ROSALINDE, à son père, qui s'est levé avec elle et qui s'approche vivement.

Et moi aussi, je le connais!

LE DUC, faisant signe à ses amis. *

Laissez-moi lui parler! (A Roland.) Est-ce l'orgueil, jeune homme, ou le besoin, qui te donne cette audace?

* Adam, couché à gauche; Roland, le duc, Rosalinde, Jacques, Amiens.

ROLAND.

C'est la faim! (A Amiens.) Laissez cela, vous dis-je, ou vous mourrez, je le jure!

AMIENS, riant.

Faut-il absolument que je meure?

LE DUC, à Roland.

Êtes-vous dénué de savoir-vivre au point d'ignorer comment on parle à des hommes civilisés? Que prétendez-vous? Vous obtiendriez par la douceur ce que nous refusons à la violence.

ROLAND.

Donnez-moi à manger... (pleurant et montrant Adam) pour ce pauvre vieux qui va mourir si l'on me refuse!

LE DUC, à ses gens montrant Adam.

Portez-lui de prompts secours! (Rosalinde, Audrey, Touchard et autres courent relever Adam et l'assistent.) (A Roland.) Et vous, asseyez-vous, vous êtes le bienvenu parmi nous.

ROLAND.

Quoi! vous me parlez avec cette bonté? J'ai cru qu'ici tout était sauvage, et j'ai été sauvage moi-même; mais, qui que vous soyez, si vous avez connu des jours meilleurs, si vous avez habité des lieux où le son de la cloche appelle les hommes à la prière, s'il vous est arrivé de vous asseoir à la table d'un homme de bien, si jamais une larme a mouillé vos yeux; si, malheureux vous-même, vous avez appris à plaindre le malheur; enfin, si la souffrance est la meilleure arme auprès de vous, je remets en rougissant celle-ci dans le fourreau, et vous prie de me pardonner.

LE DUC.

Oui, nous avons connu des jours heureux, et les larmes d'une sainte pitié ont mouillé nos paupières. Asseyez-vous donc dans des sentiments pacifiques, et disposez librement de tout ce qui est ici.

ROLAND.

Que Dieu récompense votre charité, bon vieillard! je n'en abuserai pas. (il va auprès d'Adam.*) Dès que mon serviteur aura repris ses forces, je poursuivrai mon chemin vers la demeure du duc exilé. Qui de vous pourra me l'enseigner?

LE DUC.

Qui donc êtes-vous?

ROLAND.

Je le dirai à celui que je cherche.

ROSALINDE, bas au duc.

C'est le fils de sire Roland des Bois, votre ami.

LE DUC, de même.

Oui, c'est sa vivante image.

ROSALINDE, de même.

Nous nous sommes vus un instant, il y a huit jours, et il est la cause de mon exil. Mais il n'en sait sans doute rien, et — il ne m'a pas encore regardée, — je veux essayer sur lui l'effet de mon déguisement. (Approchant de Roland.) Mangez donc aussi, puisqu'on vous le permet. (Le duc parle bas à Jacques et à Amiens.)

ROLAND, à part.

O puissances célestes! Rosalinde!

ROSALINDE.

Vous n'avez donc pas faim?

ROLAND.

Moi... monsieur? Non, vraiment, je n'y songe point.

ROSALINDE, à son père.

Il ne me reconnaît pas! (Aux autres.) Que personne ne me trahisse! (A part, tristement.) Je croyais qu'il m'aurait reconnue!

ROLAND, à part.

Il me semble qu'en feignant de la prendre pour un page,

* Adam, Roland, Jacques, un peu en arrière; le duc, Rosalinde, Amiens.

j'aurai le courage de lui parler! (Voyant Jacques et Touchard qui s'approchent de lui.) Ah! vous êtes ici! Quels sont donc ces chasseurs et ce vieillard?... (Il montre le duc.)

LE DUC, allant à Roland.

Je sais qui tu es, sache qui je suis.

ROLAND, se découvrant.

Le duc lui-même?

LE DUC.

Oui, donne-moi ta main, et viens avec nous. (A ses gens.) Conduisez ce vieux serviteur au manoir et prêtez-lui le secours de vos bras. (A sa fille en souriant.) Beau page, faites ce que je vous ai ordonné, et vous viendrez me rejoindre. (Bas.) Chère fille, amène ici l'imprudente et généreuse Célia, je viendrai vous y retrouver. Tâchons que personne ne la voie, ou la voyant, ne sache qui elle est. (Haut.) Et nous, mes amis, reprenons notre chasse! elle sera belle si elle est pareille à la joie de mon cœur. (Il sort par le fond à droite avec Roland, Adam et une partie des serviteurs, quelques seigneurs le suivent. Les autres se dispersent après avoir repris leurs armes. Amiens et Jacques restent au fond. Touchard et Audrey assis à droite.)

ROSALINDE, bas à Touchard, le touchant sur l'épaule.

Viens, suis-moi.

TOUCHARD, qui mange toujours.

J'étais fort bien ici!

ROSALINDE, l'appelant à elle du geste, et bas.

Il nous faut retourner vers Célia.

TOUCHARD, bas.

N'est-elle pas fort bien où elle est? Le bonhomme qui lui a donné asile est justement le père de cette fille d'esprit que vous voyez là (il montre Audrey), laquelle me trouve beau et bien fait, et m'assure qu'à ma considération elle aura toutes sortes d'égards pour votre cousine.

ROSALINDE.

Je n'en doute pas; mais j'espère que tu n'as pas nommé Célia à cette fille? Allons! marche devant.

TOUCHARD.

Je crains de ne pas retrouver le chemin de cette masure! Allons!... Audrey! venez ici, Audrey! Conduisez-nous chez votre père. Marchez devant, je vous prie.

AUDREY, faisant la révérence.

Me voilà, messeigneurs! (Elle sort par la gauche, au premier plan, Rosalinde et Touchard la suivent.)

SCÈNE V

AMIENS, JACQUES.

(Quelques serviteurs occupés à enlever les restes du repas et les corbeilles.)

JACQUES, bas à Amiens. Ils descendent le théâtre en causant.

Oui, elle a fait cette équipée romanesque de suivre sa cousine, et nul pouvoir humain n'eût pu l'en dissuader.

AMIENS.

Eh! dites-moi, Célia est-elle aussi belle que Rosalinde?

JACQUES.

Que me demandez-vous là? Que m'importe à moi! Ce que je puis vous dire, c'est que la moindre gardeuse d'oies aurait montré plus de sens.

AMIENS.

Il est vrai qu'en venant trouver notre duc, elle l'expose à mille périls, et attire sur lui de nouvelles persécutions. Ne le lui avez-vous point remontré?

JACQUES.

Sans doute!... sans doute!... mais à défaut de jugement, de telles cervelles ont à leur service mille arguments de sen-

timentalité féminine... Bref, elle nous a suivis; elle est toujours près d'ici, dans ce pavillon à demi ruiné, qui m'appartient, et où j'ai établi le père d'Audrey, mon ancien serviteur. Là, nous l'avons décidée à ne pas se montrer avant que le duc n'ait consenti à la recevoir, et nous l'avons laissée bien penaude, commençant à réfléchir.

AMIENS.

Je vois que c'est une personne fantasque. Sans doute, elle vous a fait bien enrager en route? Elle a eu mille caprices, mille frayeurs?...

JACQUES.

Non pas précisément; elle a même montré plus de courage et de patience que je n'en attendais d'une femme habituée aux mollesses de la vie... On ne peut pas dire qu'elle manque d'une certaine amabilité... mais, en somme, je suis fort aise d'être délivré de cette compagnie. Le métier de servir les dames ne me convient plus, et il me tarde fort de me jeter dans les bras de ma chère maîtresse, madame Solitude! (il passe à gauche)

AMIENS.

C'est me dire de vous laisser à vos rêveries.

JACQUES.

N'en soyez point offensé. Vous aimez la discussion, et moi, je la déteste!

AMIENS.

Vous aimez pourtant à contredire.

JACQUES.

J'aime encore mieux me taire.

AMIENS.

Et vous ne nous rejoindrez pas à la chasse? (il va reprendre à droite son attirail de chasse.)

JACQUES.

Mon cher, vous le savez, c'est là une chose que je n'aime plus et que même j'arrive à détester autant que la discussion.

N'est-ce point un amusement horrible que la chasse? Eh quoi! percer de vos épieux les biches innocentes et faire voler la mort avec vos traits, sur les beaux flancs frissonnants des daims tachetés? quelle boucherie! Se réjouir des larmes d'un pauvre cerf aux abois et voir sans pitié ses entrailles déchirées par une meute cruelle, son noble sang rougir les eaux limpides où il cherche un refuge contre la mort!... Quel spectacle! Ah! malheureux chasseurs, de quel droit traitez-vous ainsi les animaux, citoyens primitifs de ce territoire? Vous êtes des brigands armés contre des possesseurs légitimes, et de plus grands usurpateurs que ceux qui vous ont bannis de votre patrie!

AMIENS.

Fort bien, mais je vous quitte, car je craindrais de me laisser persuader par vos discours et d'arriver, comme vous, au dégoût de toutes choses. A revoir, mon cher rêveur. Maudissez le ciel et les hommes, mais n'oubliez pas de venir souper avec nous. (*Il réveille le chanteur, assis à droite, et sort par le fond; Jacques s'assied à gauche.*)

JACQUES, *au chanteur qui va sortir.*

Dis-moi, mon garçon, tu sais un peu chanter et jouer du luth?

LE CHANTEUR.

Oui, monsieur, mais ma voix est enrouée aujourd'hui.

JACQUES.

Jamais chanteur n'a répondu autrement. Tu veux que je te prie? Allons, je te prie, chante.

LE CHANTEUR.

Je ne sais rien qui puisse vous plaire.

JACQUES.

Je ne te demande pas de me plaire, mais de chanter.

LE CHANTEUR.

Je ferai mon possible, mais je crains de ne pouvoir trouver un son. (*Il accorde son luth.*)

JACQUES.

Va toujours, nous connaissons ces manières-là.

LE CHANTEUR, d'une voix de tonnerre.

Le houx ! le houx ! oh ! le houx vert !
Soufflez, soufflez, vents de l'hiver.

JACQUES.

Diable ! j'aimerais mieux ouïr la tempête. J'aurais dû m'attendre à cela, puisque tu prétendais avoir perdu la voix.

LE CHANTEUR, chantant.

Le houx, le houx !...

JACQUES.

Assez, assez, mon ami, je te rends grâces. Va chanter à une lieue de moi.

LE CHANTEUR.

Mais, monsieur, vous m'avez prié de chanter... (Chantant.)

Soufflez, soufflez...

JACQUES, se levant et lui donnant de l'argent.

Tiens, tiens, braillard ! voilà pour te taire. Attends au moins, pour chanter la froidure, que l'été soit passé.

LE CHANTEUR.

Je vous remercie ; je vous jouerai l'air sur mon luth.

JACQUES.

Oui, en t'en allant. Décidément, je n'aime la musique que de très-loin. (Le chanteur sort, et on l'entend jouer sur son luth, pendant le monologue de Jacques, un air simple et rustique. Le son va se perdant.)

SCÈNE VI

JACQUES, seul.

Être seul !... philosopher, disent-ils. Non, vaine recherche, rêverie creuse ! Mais contempler, entendre le ruisseau qui

baigne les racines des vieux saules, arches moussues jetées sur le courant argenté! Surprendre le frôlement mystérieux du rouge-gorge dans les festons du lierre, parure splendide des tiges puissantes... O nature! toi seule parles une langue vraie, toi seule renfermes un enseignement divin! Quelle voix de femme peut devenir aussi harmonieuse que ces feuillages émus par la brise? Quel livre aussi savant que ces pierres, antiques témoins de la formation du monde? Quelles prières aussi éloquentes que ces bruits mystérieux de la solitude? Silence des bois, tu es musique et poëme! chants et discours des hommes, vous êtes néant et silence! (Il s'étend sur le tertre à gauche et s'assoupit.)

SCÈNE VII

JACQUES, CÉLIA.

CÉLIA.

J'ignore où je suis, où je vais; mais les sons d'un luth m'ont attirée. (Voyant Jacques.) Ah!... si j'eusse attendu qu'il vînt me chercher, j'aurais attendu longtemps! (Le regardant dormir.) Ah! cœur froissé!... Voilà pourtant le sommeil paisible d'une conscience pure! — Mais il faut qu'il me dise... (Elle lui jette des violettes au visage, Jacques s'éveille.)

JACQUES, se soulevant.

Quoi! c'est vous? Je vous voyais en songe... ou plutôt je vous entendais...

CÉLIA.

Dire quoi?

JACQUES, ramassant machinalement les violettes.

Rien qui vaille : les rêves sont une divagation; et pourtant vous n'étiez pas plus folle en songe que dans la réalité. (Célia fait la révérence.) Mais où allez-vous ainsi, toute seule? Est-ce

pour cueillir et gâter ces pauvres violettes, que vous vous exposez... N'avez-vous point rencontré votre cousine?

CÉLIA.

Non! j'aurai pris un autre chemin. Ne la voyant pas revenir, je me suis inquiétée, impatientée un peu... Savez-vous si son père consent à me recevoir?

JACQUES.

J'en doute... et, après tout, je l'ignore!

CÉLIA.

Et après tout, cela vous est indifférent! (Elle s'assied sur une pierre à droite.)

JACQUES.

Eh bien! vous vous établissez là, quand Rosalinde...

CÉLIA.

Je suis fatiguée.

JACQUES, se levant.

Alors, je vais lui dire où vous êtes.

CÉLIA.

Vous me quittez?

JACQUES.

Je vous laisse en compagnie de ce ruisseau tranquille, où vous pourrez contempler ce que, en qualité de femme, vous considérez comme la merveille du monde : votre propre image.

CÉLIA.

Ainsi, chevalier discourtois, vous m'abandonnez ici, sans crainte des loups ou des voleurs?

JACQUES.

Les bandits et les loups, pauvre fille, ne sont peut-être pas si redoutables que les pensées de ton propre esprit et les désirs de ton propre cœur.

CÉLIA.

Oh! l'aimable homme! Raison de plus pour ne pas me lais-

ser en compagnie de moi-même! Voyons, monsieur Jacques, restez jusqu'à ce que vienne ma cousine. Je ne me soucie pas beaucoup de votre conversation, et je sais que vous haïssez la mienne; mais j'ai peur d'être seule, et je vous prie de ne pas trop vous éloigner.

JACQUES.

Oh! tyrannie des femmes, caprice égoïste! comme je me ris de ton empire! (Il va s'asseoir sur le devant à gauche.)

CÉLIA, à part.

Et pourtant le voilà qui s'arrange pour rester! (Haut, et se levant.) Vous êtes bien, monsieur Jacques, sous cet arbre?

JACQUES.

On ne peut mieux! Oh! ici, grâce au ciel, il n'y a ni serviteurs ni maîtres, ni sujets ni princesses! Vous êtes libre de vous faire un trône de la première pierre venue et un dais de la première branche.

CÉLIA.

Quant à vous, vous êtes libre de vous rendormir. Moi, je parlerai toute seule, sans crainte de vous gêner, puisqu'il est certain que vous ne m'écouterez pas. (Elle remonte au fond.)

Beau ruisselet perdu sous les herbes fleuries,
D'où viens-tu? Le rocher t'a-t-il gardé longtemps
Dans son sein de granit? ou bien, dans les prairies,
T'es-tu formé des pleurs de l'aurore au printemps?
Ou bien des pleurs moins doux ont-ils grossi ton onde?
Et ce qui va creusant la ravine profonde,
Est-ce torrent d'hiver? source cachée au jour?
Est-ce pluie ou rosée? ou bien larmes d'amour?

(Elle est redescendue à droite.)

JACQUES, qui s'est relevé sur son coude pour l'écouter.

Mauvais! mauvais! archimauvais!

CÉLIA.

Quoi! vous m'écoutiez! Si j'avais pu le croire, je n'aurais point dit le dernier vers!

JACQUES.

Et vous eussiez bien fait, car je le déclare d'un goût détestable! Qu'est-ce que cette métaphore ampoulée? Demander à ce ruisseau s'il vient de source ou de pluie, je vous pardonne cela; mais supposer que des larmes d'amour puissent *grossir une onde* et *creuser un ravin!*... Voilà de vos exagérations à la mode, voilà des balivernes de vos poëtes de cour, qui font pâmer d'aise les beaux petits messieurs, et soupirer vos tendres cœurs de femmes!

CÉLIA.

Il se peut que le dernier vers soit hyperbolique. Mais il vous eût moins offensé s'il ne réveillait pas en vous le souvenir de quelque peine cruelle. (Elle s'approche de Jacques.) Allez, allez, beau stoïcien, si vous n'avez pas enflé le cours de ce ruisseau, c'est que vos pauvres yeux n'ont pas pu verser toutes les larmes dont votre cœur était gonflé!

JACQUES.

Où prenez-vous donc, madame, que j'aie eu un cœur si fondant et des yeux si arides?

CÉLIA.

Je prends cela dans la pitié que vous m'inspirez!

JACQUES.

Vous me plaignez? C'est trop de charité, vraiment!

CÉLIA.

Oh! oui, allez, je vous plains de vous défier de tout le monde.

JACQUES.

Où donc est mon malheur, s'il vous plaît?

CÉLIA.

Dans l'absence du bonheur de croire à quelqu'un.

JACQUES, après un moment de silence.

Voix de femme! musique à faire danser les fous! il y a longtemps que je ne t'écoute plus!

CÉLIA.

Vous avouez que jadis cette musique vous empêcha de dormir?

JACQUES.

Je peux m'en confesser sans honte, puisque j'ai reconnu le néant de mon ivresse. (Se levant et passant à droite.) Jadis... jadis j'aimais les femmes comme les mouches aiment le miel; mais le feu d'amour dessèche l'entendement, et une âme sincère reçoit la mort quand elle rencontre la perfidie!

CÉLIA.

Alors, votre âme est morte!... Ce doit être une chose bien singulière que l'existence d'un corps sans âme? Vous êtes content d'être ainsi!

JACQUES.

Non, certes! Mon existence ne vaut pas un denier, et je la donnerais pour moins encore. (Il va s'asseoir à l'extrême droite.)

CÉLIA, appuyée sur une roche, près de Jacques.

J'ai envie de l'acheter! par curiosité!

JACQUES.

Qu'en feriez-vous?

CÉLIA.

Que voulez-vous que j'en fasse? Un jouet, puisque cela n'a aucune valeur. Voyons, combien au juste me vendez-vous ce bout de mauvais fil que la Parque vous dévide et qu'il vous plaît d'appeler une existence?

ACQUES.

Je vous le céderais pour un couplet de chanson; mais il faudrait que le couplet fût bon!

CÉLIA.

C'est trop cher, contentez-vous d'un mot.

JACQUES.

Un seul? Soit, mais un mot raisonnable.

CÉLIA.

Alors approchez-vous, car il ne faut pas que les oiseaux l'entendent. Ils le répéteraient si haut que vous en deviendriez sourd.

JACQUES, près d'elle.

Voyons cette sage parole.

CÉLIA.

J'aime.

JACQUES, vivement.

Qui?

CÉLIA.

Oh! qu'est-ce que cela vous fait?

JACQUES.

C'est pour savoir si votre parole est sage ou folle, bonne ou mauvaise.

CÉLIA.

Et si elle ne s'adresse à personne?

JACQUES.

Alors c'est une parole creuse et qui n'a aucun sens. L'amour n'existe pas sans objet.

CÉLIA.

Eh bien! supposez la personne ou la chose que vous aimez. Ma parole sera sage à votre point de vue.

JACQUES.

Je vous l'ai dit, je n'aime..., je ne veux aimer personne.

CÉLIA.

Qui n'aime personne s'aime trop soi-même, et si je vous aimais, vous me donneriez raison?

JACQUES.

Ah! Célia!... je me déteste plus que le genre humain tout entier; et si vous m'aimiez... (il passe à gauche) je vous souhaiterais plutôt d'être morte que folle à ce point-là!

CÉLIA.

Rassurez-vous, j'aime... (Jacques la regarde fixement.) C'est le soleil que j'aime!

JACQUES.

Mais il ne peut vous payer de retour?

CÉLIA.

Qu'importe? il est beau, il est bon. Il ne nous dit rien, c'est vrai; mais il nous donne la vie. On peut donc l'aimer sans lui demander son amour, puisqu'il se doit à tout le monde et à toutes choses; à la petite herbe comme au grand cèdre, et à vous comme à moi! qu'en dites-vous?

JACQUES.

A cela, je n'ai rien à répondre; ainsi, voilà que mon âme vous appartient?

CÉLIA.

Votre âme, non! vous n'avez pas d'âme, et votre corps, dépourvu de cœur, n'est plus qu'une ombre. C'est donc un fantôme que j'ai acheté; et, si cela m'amuse, vous ne me quitterez plus que par mon ordre, vous ne ferez plus un pas sans ma permission, vous ne parlerez même plus qu'à ma fantaisie. Vous riez?... pourquoi riez-vous?

JACQUES, riant et passant à droite.

L'idée est folle! O ma sombre existence!... un souffle de printemps!... Oui, le zéphyr est un éclat de rire, puisque le printemps est une fête!

CÉLIA.

Votre air dément tout à coup vos paroles! Voyons, Jacques! Est-ce une vraie envie de rire?

JACQUES, redevenu triste.

Non, Célia, c'est une envie de pleurer.

CÉLIA.

Ah! quand je vous le disais! une envie de pleurer votre âme défunte!

JACQUES, avec énergie.

Eh bien, pourquoi pas? Elle était grande, cette âme dont vous raillez le désastre! Elle embrassait l'univers dans ses rêves, elle eût voulu pouvoir embrasser le ciel dans une femme! Elle s'effraye aujourd'hui de ce qu'elle est capable de souffrir, et frissonne en voyant au fond d'un abîme son passé sanglant et brisé derrière elle! (Il tombe sur un siége.)

CÉLIA.

Ce passé brisé, c'est peut-être un mort que vous avez fait! Le doute tue comme l'épée! Prenez garde à vous, meurtrier de votre âme! C'est grand dommage qu'elle ne soit plus, puisqu'elle était si belle. Ce que vous en dites fait regretter qu'il n'en reste pas un peu que l'on pourrait plaindre... aimer peut-être!

JACQUES, se levant.

Aimer!...

CÉLIA.

On ne sait pas! (Elle reste interdite.)

SCÈNE VIII

CÉLIA, ROSALINDE, venant par le fond, JACQUES.

ROSALINDE, dans la coulisse.

Célia!... Célia!...

CÉLIA, tressaillant.

Ah! voici, Rosalinde! Eh bien! ton père?

ROSALINDE.

Touché de ton amitié pour moi, il voudrait te recevoir et te chérir comme sa seconde fille, mais lui, qui s'est laissé ravir la sienne, il recule devant l'idée d'une vengeance dont il a connu et senti la cruauté. Le vœu de son cœur t'appelle; l'arrêt de sa conscience te repousse.

CÉLIA.

Eh quoi ! à mon tour, je serai chassée et bannie d'auprès de toi ?

ROSALINDE.

Mon père ne s'arroge pas le droit de te bannir de ce territoire, dont une bien petite portion lui appartient. Il ne peut que te supplier...

CÉLIA.

Il consent donc à me voir ?

ROSALINDE.

Tu en doutes ?

CÉLIA.

En ce cas, ma cause est gagnée. Je lui dirai des choses qu'il ignore, les terreurs qui assiégent quelquefois son frère, et qui me font toujours espérer l'heure du repentir... (Elle va près de Jacques.)

JACQUES, assis.

L'heure du repentir sonne pour tous les pécheurs ; mais ce n'est qu'une heure, et quand elle est passée, la vie d'enivrement et d'oubli reprend son cours.

CÉLIA.

En ce cas, le devoir de ceux qui nous aiment est de nous forcer à réfléchir plus d'une heure. Ma fuite doit avoir cet effet sur mon père, et si mon absence se prolonge, je jure que, pour me ramener, il révoquera la sentence d'exil prononcée contre le duc et ses amis.

JACQUES, se levant.

Pour que cela eût lieu, il faudrait qu'il fût possible de vous tenir cachée ici, et comme vous n'aurez jamais cette prudence !...

CÉLIA.

Ah ! taisez-vous, je vous prie, esclave ; je ne veux plus de vous que des louanges. (Voyant Roland au fond.) Mais n'est-ce pas

là notre jeune lutteur? Oui, je vois briller à son cou certaine chaîne...

JACQUES, à Célia.

Cachez-vous, si vous ne voulez pas qu'il vous reconnaisse.

CÉLIA.

Il est trop tard, il m'a vue.

SCÈNE IX

ROSALINDE, CÉLIA, ROLAND, venant par le fond; JACQUES.

ROSALINDE, à Roland, qui salue Célia.

Que voulez-vous, sire Roland, et pourquoi quittez-vous la chasse?

ROLAND.

Monsieur le page, je... je vous cherchais! et ma surprise est grande de rencontrer ici...

CÉLIA.

Monsieur, vous savez garder un secret, j'imagine. Je viens remplir, de la part de mon père, une mission auprès de mon oncle. (Elle va s'asseoir à droite.)

ROLAND.

Il suffit, madame. Dois-je avertir le duc?...

ROSALINDE.*

Oui, allez... attendez... restez! (Bas à Célia.) Croirais-tu qu'il ne me reconnaît pas? Je suis donc bien déguisée, bien méconnaissable?

CÉLIA.

C'est par discrétion, sans doute, qu'il fait semblant... Laisse-

* Roland, Rosalinde, Célia, assise; Jacques.

moi l'interroger. (A Roland.) Êtes-vous banni, monsieur, que nous vous rencontrons dans cette forêt?

ROLAND.

Je me suis banni moi-même. Voyant que j'avais déplu au maître et me sachant menacé d'ailleurs... Permettez-moi de taire mes infortunes et de n'accuser personne.

CÉLIA.

On doit vous savoir gré de cette réserve; mais peut-on, sans indiscrétion, vous demander si vous n'avez pas quelque peine de cœur qui vous rend l'exil amer?

ROLAND.

Madame, mon cœur est fort malade, et, en quelque lieu que je sois, il est condamné à la souffrance.

ROSALINDE, bas à Célia.

Je veux lui parler comme ferait un page effronté. (Haut.) C'est-à-dire que monsieur soupire pour quelque laideron qu'il croit belle?

CÉLIA.

Il se sera épris à première vue, comme on dit.

ROLAND.

Cela peut arriver à tout le monde. Il ne faut qu'un instant, un éclair...

JACQUES, railleur.

Oui, oui, un éclair de ses yeux, comme disent vos poëtes.

ROLAND.

Je connais peu les poëtes. Je voudrais avoir leur science.

JACQUES.

Pour chanter les attraits de...

ROSALINDE.

Comment se nomme-t-elle?

ROLAND.

Son nom ne sortira jamais de mes lèvres.

CÉLIA.

Ah ! vous convenez de votre amour ?

ROLAND.

Moi ? je n'ai rien dit.

ROSALINDE.

Vous ne la nommez pas, mais vous pouvez la dépeindre ? (Se mettant en face de Roland.) Est-elle grande ou petite ?

ROLAND.

Page, vous êtes trop curieux.

ROSALINDE.

Il y a longtemps que vous l'aimez ?

ROLAND.

Il n'y a pas longtemps, et je ne comprends pas que j'aie pu vivre avant de l'avoir vue.

ROSALINDE.

Êtes-vous bien sûr de l'avoir vue ?

ROLAND.

Oui, et pourtant ce moment-là est pour moi comme un rêve.

ROSALINDE.

Vous lui avez parlé ?

ROLAND.

Non, je n'ai pas su lui répondre.

ROSALINDE.

Que vous disait-elle ?

ROLAND.

Je ne sais. Mon sang criait dans mes oreilles.

ROSALINDE.

De quelle couleur sont ses yeux ?

ROLAND.

De la couleur du ciel, car je les ai vus à travers un nuage.

ROSALINDE.

Je vous le disais bien, vous ne l'avez pas vue, et, si vous la cherchiez, vous ne sauriez pas la trouver.

ROLAND.

Pardonnez-moi, je la reconnaîtrais entre mille.

ROSALINDE, à Célia, bas.

Peut-on mentir avec plus d'impudence!

CÉLIA, de même.

Ou se moquer avec plus de malice!

ROSALINDE.

Peut-être que c'est toi qu'il aime! Jacques, ne le pensez-vous pas?

JACQUES, tressaillant.

Mais... peut-être!

CÉLIA.

Va, sois tranquille, il aime la plus belle.

ROSALINDE.

En ce cas, c'est toi!

CÉLIA.

Non, folle! c'est toi! Mais qui vient là? mon oncle, peut-être?

SCÈNE X

LES MÊMES, TOUCHARD, effaré.*

TOUCHARD, venant par la gauche.

Sauvez-vous, sauvez-moi, sauvons-nous!

ROLAND.

Qu'est-ce donc? un sanglier blessé...

TOUCHARD, à Célia.

Pis que cela! Des gens envoyés à votre poursuite par monseigneur Frédéric.

JACQUES.

Où sont-ils?

* Touchard, Roland, Jacques, Célia, Rosalinde.

TOUCHARD.

Pas loin d'ici... mais ne courez pas, ne criez pas; ils se reposent, ils devisent entre eux. Je les ai reconnus, je les ai écoutés; ils sont sur vos traces, mais ils ne se croient pas si près de vous.

ROSALINDE, bas.

Ah! tu le vois, Célia, on te rejoint déjà. Viens chercher protection auprès de mon père!

CÉLIA.

Non! Dieu me préserve d'attirer l'orage sur sa tête! Je fuirai seule, adieu!

JACQUES.

Seule? non pas! (ils veulent sortir par la droite et se trouvent en face de Charles.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, CHARLES*, avec une petite escorte de gens armés, à la livrée de Frédéric.

(L'escorte reste au fond. Célia s'enveloppe de son voile et se tient à l'écart en avant du théâtre avec Rosalinde effrayée. Touchard se blottit dans les rochers.)

JACQUES, qui est au fond du théâtre, guettant l'approche de Charles.

Que cherchez-vous et que prétendez-vous?

CHARLES, montrant Célia.

Je prétends m'emparer de cette dame et la conduire dans le couvent le plus proche, en attendant que monseigneur...

JACQUES, allant à lui.

Achevez; quel est le sort que son père lui réserve?

CHARLES.

Cela ne regarde ni vous, ni moi, l'ami! Monseigneur est

* Charles, Jacques, Roland, au fond; Célia, Rosalinde, Touchard, caché.

dans une si grande colère, qu'il m'a dit : « Ramène-la vivante ou morte; » c'est pourquoi...

JACQUES.

C'est pourquoi vous nous tuerez avant de toucher à un cheveu de sa tête.

CHARLES, levant son bâton.

Qu'à cela ne tienne!

ROLAND*.

Charles! à bas cette arme de vilain! Si tu as du cœur, tu tâcheras de prendre avec mo ta revanche. Souviens-toi...

CHARLES, reculant.

Ah!... c'est vous? — Le premier, le seul homme au monde qui m'ait terrassé?

ROLAND.

Sans haine, comme sans orgueil, Charles! accepte donc un nouveau défi, et que cette noble capture (montrant Célia) soit le prix de la victoire.

CHARLES.

Jeune homme, tu m'as vaincu. (il passe entre Roland et Jacques.) Je pourrais avoir mon tour, cette fois, mais je ne veux pas l'essayer. Non, le lutteur qui a renversé Charles mérite l'admiration de l'univers, et Charles lui-même, connaissant qu'il n'a pu être terrassé que par un demi-dieu, n'ira pas contre le décret du ciel. (A son escorte.) Allons-nous-en; je m'étais trompé. Cette dame voilée n'est point celle que nous poursuivons, et c'est dans une autre partie de la forêt qu'il nous faut la chercher. (il fait sortir son escorte et remonte un peu.) Mais je vous donne avis que je ne suis pas seul chargé de la poursuivre, et que je réponds de moi seul. Adieu. Méfiez-vous! (il sort par le fond.)

* Charles, Roland, Jacques, Célia, Rosalinde.

SCÈNE XII

ROLAND, ROSALINDE, JACQUES, CÉLIA, TOUCHARD, caché.

ROSALINDE, à Roland. Elle s'était cachée derrière Célia.

Oh! grâce à vous...

ROLAND.

Quelle pâleur! vous n'êtes pas brave, beau page.

ROSALINDE, bas à Célia.

Non, en vérité, je déshonore l'habit que je porte. Mais viens à présent, cousine!

JACQUES.

Non, puisque son père est capable d'une telle fureur contre elle, ce n'est pas dans votre manoir sans défense qu'elle doit attendre l'apaisement de cette colère aveugle.

CÉLIA, agitée, allant et venant.

Ah! je vois bien qu'il faut se soumettre à son sort. Laissez-moi rappeler Charles. La vanité de cet homme va jusqu'à l'héroïsme; il me reconduira sans violence à celui que je n'aurais pas dû quitter.

JACQUES, laissant éclater sa passion.

Non!... Je ne le veux pas, moi!... Je vous reconduirai plutôt moi-même... Mais il vaut mieux laisser passer l'orage, croyez-moi.

ROSALINDE.

Oui! oui!

CÉLIA, à Jacques.

Ainsi, à présent, vous souhaitez que je reste? Mais où irai-je?

JACQUES.

Je me charge de vous. Retournons à cette ruine dans la mon-

tagne. Sa situation la dérobe aux regards, et, avec quelques hommes à moi, je réponds d'en défendre longtemps le seul côté accessible.

ROSALINDE.

Quoi? seule, dans ce nid de vautours?

JACQUES.

Audrey la servira... et moi aussi... si cela est nécessaire. Allons! le temps presse!

TOUCHARD, sortant de sa cachette et montrant la droite.

Oui, oui! on vient par là!

JACQUES, montrant la gauche.

Venez donc par ici!

ROSALINDE, à Roland.

Suivez-les!...

JACQUES, vivement.

Non! je n'ai pas besoin de lui!

CÉLIA, à Rosalinde, montant sur les rochers.

A revoir, si Dieu le permet! (A Jacques.) Mais pourrai-je vous suivre?

JACQUES, lui tendant la main.

Je vous porterai, s'il le faut. (Ils disparaissent. Touchard les suit.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

A gauche, un pavillon de pauvre apparence, entouré de ruines. Arbres et rochers partout. Par une brèche, on voit la forêt. On est sur un site élevé et pittoresque. A gauche, sur le devant, un banc de pierre au pied d'un arbre. Au fond, un ravin, descendant de droite à gauche.

SCÈNE I

TOUCHARD, assis à gauche et buvant, AUDREY, debout près de lui.

TOUCHARD.

Certainement, ma chère Audrey, j'aimerais bien la vie rustique, si c'était une vie de citadin. J'aimerais bien la solitude, si l'on y avait nombreuse compagnie. Cette misérable demeure dans les rochers me plairait assez, si c'était un riche palais dans la plaine. La nourriture champêtre conviendrait à mon estomac, si c'était une table princière. Enfin, je ferais mes délices de ta conversation, si tu étais un peu poétique.

AUDREY.

S'il vous plaît! vous dites?

TOUCHARD.

Franchement, je regrette que les dieux ne t'aient pas faite poétique, Audrey.

AUDREY.

Je ne sais ce que c'est que poétique. Ce mot-là veut-il dire honnête en actions et en paroles? Est-ce un mot qui marque la sincérité?

TOUCHARD.

Non, la poésie n'est que fiction, c'est-à-dire mensonge.

AUDREY.

En ce cas, grand merci ! Je prie Dieu de ne pas m'envoyer ce défaut-là. J'aime mieux être sage. (Elle s'éloigne à droite.)

TOUCHARD, se levant.

Tu me fais peur, Audrey, avec ta sagesse; mais, à tout événement, je veux me marier avec toi. (Il veut l'embrasser.)

AUDREY, passant à gauche.

Qu'est-ce que vous entendez par événement ?

TOUCHARD.

Les événements... les événements, ma chère Audrey, sont ce qui embellit la physionomie des gens mariés. On prétend qu'il y a des riches qui ne connaissent pas la limite de leurs biens; de même, il y a des maris qui ne connaissent pas la fin de leurs événements. Mais pourquoi redouter cela ? N'y a-t-il que les pauvres qui en aient ? Les plus nobles têtes s'en font-elles faute ? Et si c'est une mode bien portée, pourquoi s'en priverait-on ? Le front nu d'un célibataire manque de majesté. La grandeur des événements fait les grandes destinées, et les grandes destinées font les grands hommes. Donc, à tout événement, Audrey, je t'épouse.

AUDREY.

Moi ?

TOUCHARD.

Toi ! (Il veut l'embrasser.)

AUDREY, repassant à droite.

Mais que dira Guillaume ?

TOUCHARD.

Ah ! il s'appelle Guillaume, l'auteur de mes événements ?

AUDREY.

Je ne vous entends point. Guillaume est celui qui me voulait épouser; mais il n'a point de droits sur moi.

TOUCHARD.

Et... est-il fort, Guillaume?

AUDREY.

Mais, oui. Il est fort bûcheron pour abattre et dépecer un arbre.

TOUCHARD.

Et... il est méchant, Guillaume?

AUDREY.

Non, quand on ne le fâche point.

TOUCHARD.

Et... est-il brave, Guillaume?

AUDREY.

Oui, il est brave quand on ne lui fait point peur. Tenez, le voilà qui vient.

TOUCHARD, effrayé.

Pourquoi vient-il? Jacques disait que nous serions ici en sûreté?

AUDREY.

Oh! c'est qu'il sait le chemin, Guillaume! Il est au service de M. Jacques.

SCÈNE II

AUDREY, TOUCHARD, GUILLAUME,
venant du ravin.

TOUCHARD, payant d'audace.

Bonjour à toi, Guillaume.

GUILLAUME, sans le regarder.

Bonjour à toi, Audrey. Comment ça va, Audrey? (Il va pour l'embrasser.)

TOUCHARD, se mettant devant Audrey.

Merci, Guillaume, ça ne va pas trop mal; et toi, Guillaume?

GUILLAUME, étonné.

Vous êtes bien honnête, monsieur; mais...

TOUCHARD, d'un air majestueux.

Couvre-toi, je te prie, Guillaume; sans façon, je t'en prie, mon garçon, couvre-toi.

GUILLAUME, interdit, ôtant son bonnet.

Bonjour à vous, messire; mais cependant...

TOUCHARD, l'empêchant d'approcher d'Audrey.

Tu as une bien belle mine, Guillaume. Quel âge as-tu donc?

GUILLAUME.

Vingt-quatre à vingt-cinq ans, messire. Mais je vous prie...

TOUCHARD, même jeu.

C'est un bel âge, Guillaume. Es-tu riche?

GUILLAUME, voulant toujours s'approcher d'Audrey.

Ma foi, monsieur, comme ci, comme ça. Mais je voudrais bien savoir pourquoi...

TOUCHARD.

Comme ci, comme ça, est une belle réponse, Guillaume. Tu es intelligent?

GUILLAUME.

Ma foi, monsieur, je ne suis pas sot, et je vois bien que...

TOUCHARD.

Il paraît que tu es amoureux d'Audrey, Guillaume? (Il embrasse Audrey au front.)

GUILLAUME, hésitant.

Oui, monsieur, avec votre permission.

TOUCHARD, s'enhardissant.

Sais-tu le latin, Guillaume?

GUILLAUME.

Non, monsieur, je n'y connais goutte.

TOUCHARD.

Tu connais au moins un peu de magie?

GUILLAUME, inquiet et regardant Touchard avec méfiance.

Non, monsieur. Grâce au ciel, je...

TOUCHARD.

Eh bien! écoute un peu cette formule. Je suis *ipse*, c'est-à-dire *lui*, c'est-à-dire *celui qui* épouse cette jeune fille, et qui t'ordonne d'y renoncer, c'est-à-dire de t'en aller... Et si tu hésites, je déclare que tu es un imbécile et que tu périras, c'est-à-dire que tu seras occis. Comprends-tu? Non? Eh bien! cela signifie que je te donne ton congé... (marchant sur lui) que si tu ne t'en vas pas d'ici, je te fais déguerpir de ce monde, que je conspire contre tes jours, que je trame sourdement ta ruine, que j'accomplis ta mauvaise destinée, que j'éteins le flambeau de ta vie, que je te plonge dans la nuit de la tombe... Comprends-tu? Non? (Le faisant tourner et le poursuivant.) Eh bien! cela veut dire que j'emploie contre toi le fer, le feu, le poison, la torche et le bâton. Je te tue, en un mot, de cent cinquante manières différentes. C'est pourquoi tremble!... et va-t'en!

AUDREY, effrayée aussi. — Guillaume est terrifié.

Oui, oui, va-t'en mon bon Guillaume!

GUILLAUME, épouvanté.

Dieu vous conserve en joie, messire. (Il s'enfuit en sautant dans le sentier du fond.)

SCÈNE III

AUDREY, JACQUES, qui est entré avant la fin de la scène précédente, TOUCHARD. (Il se tord de rire, assis à droite.)

JACQUES.

Eh bien! bouffon, te voilà bien fier d'avoir mis ce gros garçon en fuite avec ta figure insolente et tes airs étranges?

TOUCHARD.

Ah! c'est vous, mon camarade, le fou mélancolique? Ne trouvez-vous pas que je suis un fou délicieux? Vous voyez quels tours je sais faire?

JACQUES.

De mauvais tours de ton métier.

TOUCHARD.

Du moment qu'ils sont de mon métier, ils sont bons! Ah! nous aurons de grands comptes à rendre, nous que le ciel dota d'une intelligence supérieure, dans le but évident de faire le plus de tort possible à ceux qui sont dépourvus de finesse!

JACQUES.

Blasphémateur!... Mais, hélas! voilà, en effet, l'emploi de l'esprit en ce triste monde! c'est le tyran qui opprime la simplicité!

TOUCHARD.

Et vous plaignez les imbéciles, à présent?

JACQUES.

Non! car il vaut encore mieux être la dupe que le contempteur!

TOUCHARD.

Vous ne disiez point comme ça, il y a quelques jours; vous étiez fin renard...

JACQUES.

En paroles!

TOUCHARD.

Et vous prenez en main la cause des poules? Eh bien, je me convertis, à votre exemple; je me marie, j'épouse la cause des dupes; (il passe à l'extrême gauche.) je choisis cette gardeuse de troupeaux et, tel qu'Apollon chez Admète, j'accepte, en galant homme, la suite des événements. (il prend Audrey sous le bras.)

JACQUES.

C'est-à-dire que tu ris de l'amour comme du reste? Se

marier sans confiance, ce n'est pas s'unir, c'est se joindre comme ces panneaux de bois vert qui, en séchant, se déjettent et se séparent.

AUDREY, à Touchard, en quittant son bras. (Elle a écouté Jacques avec attention.)

Est-ce que vous ne voulez pas m'épouser sérieusement?

TOUCHARD.

Si fait! J'en veux prendre à témoin ce gentilhomme philosophe, les branches de ces arbres, et la barbe de tes chèvres!

AUDREY.

Ça n'est point là un bon mariage, allons à la chapelle du duc.

TOUCHARD.

Non, Audrey; le chapelain du vieux duc est un hérétique; mes principes ne me permettent point...

AUDREY.

Non, monsieur, il n'est point ce que vous dites. C'est lui qui marie tous les seigneurs exilés, et puisque vous dites que vous êtes gentilhomme...

TOUCHARD.

Je le suis, et des meilleurs, ma chère Audrey!

JACQUES, qu'Audrey regarde avec anxiété.

Il te trompe, ma pauvre fille! La preuve, c'est qu'il veut t'épouser sous un buisson, comme un vagabond qu'il a toujours été.

AUDREY, à Touchard.

En ce cas-là... adieu, monsieur! Vous m'avez voulu tromper, je vas me raccommoder avec Guillaume, et le prier de vous battre! (Elle passe à gauche.)

TOUCHARD, effrayé, la retenant.

Non, non, Audrey, tu ne feras point pareille chose!

AUDREY, se dégageant de Touchard avec un soufflet.

Oui, oui, messire, vous m'épouserez bel et bien, ou vous serez bel et bien battu. (Elle s'enfuit par le ravin.)

JACQUES.

Et ces airs de capitan! cette intelligence départie par le ciel! Te voilà tout tremblant. Ah çà, bouffon, ta maîtresse est-elle disposée à me recevoir?

TOUCHARD, montrant la maison.

Allez-y voir, je ne m'en inquiète point. Pourquoi diable avez-vous détrompé cette fille qui me voyait d'un bon œil?

JACQUES.

Je n'aime point les mauvaises actions, mon ami, et si ton esprit ne te rendait stupide, tu me remercierais de t'en épargner une entre mille.

TOUCHARD.

Faut-il vous remercier aussi pour les coups de poing que ce rustre de Guillaume va peut-être appliquer à mon dos de gentilhomme?... Serviteur! je vas chercher dans quelque grotte profonde, ou dans quelque feuillage épais, un abri contre l'insolence des manants. (Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE IV

JACQUES, seul, s'approchant de la maison.

Célia! Célia!... qu'y a-t-il dans ce nom qui résonne autrement que dans tout autre? Est-ce une douceur qui charme l'oreille? est-ce une clarté qui passe devant les yeux?... Le temps devrait se mesurer au nombre de nos peines et au poids de nos afflictions, et pourtant il ne faut qu'un jour pour alléger de dix années le fardeau de la douleur farouche et de l'amère expérience?

SCÈNE V

JACQUES, DEUX VALETS pauvrement vêtus, apportant divers objets et venant du ravin

JACQUES.

Ah! vous voilà! vous vous êtes bien fait attendre; n'avez-vous rencontré aucune figure étrangère?

LE VALET.

Des gens que nous ne connaissions point nous ont demandé poliment le chemin du manoir ducal.

JACQUES.

Ils n'ont pas fait d'autres questions?

LE VALET.

Non, messire.

JACQUES.

Portez ce luth et ces livres dans la maison. (Un valet entre dans la maison.) Laissez là ce tapis, cet éventail et ces coussins. Allez! (L'autre valet sort par le ravin.) C'est là qu'elle aime à s'asseoir, à l'heure où le soleil baisse. Puisqu'elle a quitté un trône pour suivre ici les pas de l'infortune, faisons-lui de ces rochers un lit moins âpre, et que ses pieds délicats puissent reposer sur un sol plus moelleux! (Il a disposé, en parlant, le tapis et les coussins sur les rochers, à droite; il pose le miroir garni de plumes sur un des coussins.)

SCÈNE VI

JACQUES, ROLAND, venant du ravin.

JACQUES, avec humeur.

Quoi! vous ici? Mes gardes vous ont laissé monter le sentier?

ROLAND.

Oui, je leur ai dit mon nom; ils savent bien que je ne suis point un ennemi de la noble Célia.

JACQUES.

On n'a rien appris aujourd'hui du duc Frédéric au manoir de son frère?

ROLAND.

Errant dans la forêt depuis ce matin, je l'ignore.

JACQUES, l'observant.

Vous avez erré... vous avez l'air d'une âme en peine!

ROLAND.

Fort en peine, je vous assure. Je voudrais... Je venais vous trouver pour cela... vous que l'on dit savant dans les lettres... Mais vous vous moquerez de moi! N'importe, je voudrais faire des vers.

JACQUES, brusquement.

Eh bien, faites-en.

ROLAND.

Oui, mais je ne sais pas bien les lois de la versification. Les idées me viennent, mais la forme...

JACQUES.

Si vous avez des idées, ne faites point de vers. Depuis longtemps on a reconnu que cela gênait la mesure et la rime.

ROLAND.

Pourtant, je vois les jeunes gens qui entourent le duc, et le vieux duc lui-même, rimer des pensées agréables ou sérieuses, et je rougis de mon ignorance. J'ai essayé... mais je ne sais combien de fautes j'ai pu faire. Si vous vouliez... (il cherche dans sa poche.)

JACQUES, soupçonneux.

Pour qui ces vers? Voyons!

ROLAND, cherchant toujours.

Inutile de vous dire... mais je les ai donc perdus?... N'importe, je les sais par cœur.

JACQUES.

Dites.

ROLAND.

M'écouterez-vous?

JACQUES.

Je tâcherai. (Il s'assied à gauche.)

ROLAND.*

Bonnes gens, oyez la merveille!
L'Amour, petit comme une abeille,
Est venu cacher dans mon cœur
Et son venin et sa douceur.
Avec ses ailes il m'évente,
Avec ses pieds il me meurtrit;
Le long du jour, il me tourmente,
Et me berce toute la nuit.
Au pied de mon lit il se pose;
Mon genou lui sert d'oreiller;
Et là, feignant de sommeiller,
Il me dit la plus douce chose
Que jamais mortel entendit.
Au réveil, il se contredit,
Ou bien reste la bouche close,
Se repaissant de mon dépit.
Si je veux chanter en cachette,
Le voilà qui me prend mon chant.
Sitôt que ma chanson est faite,
Il me l'emporte en se moquant;
Puis, il revient et me console,
Et me parle bien doucement;
Il dit : *Espère,* et puis s'envole,
Et me laisse là tout pleurant.

* Ces vers sont imités de Thomas Lodge, dans la ballade d'où Shakspeare a tiré sa pièce.

Et je lui passe ses malices,
Car je me plais à ces tourments,
Et ma peine fait mes délices...
Émerveillez-vous, bonnes gens!

(A Jacques qui regarde vers la maison.) Eh bien! sont-ce des vers?

JACQUES.

Faites-en beaucoup comme cela, et vous fournirez de devises ces personnages de tenture, de la bouche desquels on voit sortir des paroles écrites. Cela s'appelait, dans ma jeunesse, rimer en style de tapisserie.

ROLAND.

Corrigez-moi, au lieu de me railler. La moquerie n'enseigne rien.

JACQUES.

Pour qui sont ces prétendus vers? De qui etes-vous amoureux? Que venez-vous chercher ici?

ROLAND, piqué.

Vous m'adressez trois questions à la fois? Je vous ferai donc trois réponses. Mes vers sont pour une femme, je suis amoureux d'une femme, je viens ici pour parler à une femme. (Il va vers la maison.)

JACQUES, vivement, l'arrêtant.

Eh bien! apprenez qu'une femme, qu'elle soit bergère ou princesse, ne reçoit point tous ceux qui se présentent, et que le seuil de sa demeure, palais ou chaumière, est sacré pour un galant homme. Vous voyez que moi, gardien et serviteur de Célia, j'attends ici mon audience.

ROLAND.

Vous avez raison, monsieur, je méritais cette leçon, et je vous remercie de me la donner.

JACQUES.

Roland, votre caractère est impétueux, mais votre esprit se

plie docilement à la délicatesse. Dites-moi sincèrement si vous êtes amoureux de Célia ou de sa cousine?

ROLAND.

Et dites-moi, vous, si votre curiosité est bien délicate?

JACQUES, avec dépit.

Quoi! vous me trouvez bon pour me confier votre amour, pour entendre vos madrigaux, et vous me trouvez trop curieux... Mais allez! je suis bien fou de vouloir vous épargner une sottise!... Allez! soupirez pour Célia!... Dites-lui votre martyre en prose et en vers, elle se moquera de vous, et vous n'aurez que ce que votre audace mérite!

ROLAND.

Je sais que je suis un esprit inculte, que je sais mal parler et plus mal écrire; mais quand on dit ce que l'on pense, on est toujours compris, et quand on aime de toute son âme, on peut intéresser une âme généreuse.

JACQUES, à part.

Hélas! cet enfant dit peut-être la vérité! Aimer de toute son âme, est-ce donc là tout le secret pour être aimé? (Célia est sortie de la maison, Roland est allé au-devant d'elle.)

SCÈNE VII

JACQUES, CÉLIA, ROLAND

CÉLIA, riant.

Sire Roland avec le gouverneur de mon château? Vous a-t-il enrôlé à mon service, monsieur? Faites-vous partie de ma garnison?

JACQUES.

Non! c'est en courtisan qu'il se présente à votre cour.

CÉLIA, montrant la maison et les rochers.

Qu'il y soit le bienvenu! Vous voyez, monsieur, quel luxe

environne notre personne ducale! quel palais nous habitons, quels jardins fleurissent sous nos yeux!... Eh mais, pourtant! voici un trône... (Elle approche du tapis et des coussins) et même... (Elle prend l'éventail.) C'est vous, sire Roland, qui nous avez apporté ces présents?

ROLAND.

Non, madame, sans doute le duc, votre oncle...

CÉLIA, soulevant un angle du tapis et le regardant.

Oui, il aura dépouillé son pauvre manoir pour enrichir mon ermitage. Mais ces armoiries, ce sont les vôtres, Jacques?

JACQUES.

Cela se peut. J'habite la demeure de votre oncle. On aura pris dans mon appartement...

CÉLIA, le regardant avec une tendresse enjouée.

A votre insu? Et ces livres, ce luth, ces étoffes que je viens de recevoir, c'est aussi le duc qui me les envoie?

JACQUES, montrant Roland avec humeur.

Ou bien, c'est lui qui vous cache sa galanterie!

CÉLIA, avec malice.

Ah! sire Roland, je vous en suis bien reconnaissante! Or donc, puisque nous avons un siége digne de nous, nous vous donnons audience. (Elle s'assied sur le tapis qui est étendu sur le banc de rochers, à droite, joue avec l'éventail, et s'en sert pour regarder Jacques, en se cachant la figure.) Parlez-moi d'un certain page... que j'aime beaucoup! J'aurais cru qu'il viendrait me voir... de la part de mon oncle. Ne peut-il venir ici sans danger?

ROLAND.

Il doit venir ici aujourd'hui même.

CÉLIA.

Ah! je comprends votre visite.

ROLAND.

Madame, permettez-moi de vous parler en secret!

CÉLIA, à Jacques.

Un peu plus loin de nous, esclave! (Jacques va s'asseoir avec un dépit mal caché à l'autre bout de la scène. — A Roland.) Voyons, dites-moi la vérité. Que pensez-vous de ce beau page?

ROLAND.

Ah, madame! à vous seule j'oserai répondre. Je venais vous supplier de lui dire un peu de bien de moi...

CÉLIA.

Oh! que vous savez bien lui en dire vous-même!

ROLAND.

Hélas! non. Je ne sais rien lui dire de moi, sinon que j'aime!... Et comme il connaît beaucoup Rosalinde, comme il m'a dit avoir accès auprès d'elle, j'espère qu'il lui répétera mes paroles!

CÉLIA.

Quoi? ignorez-vous que Rosalinde...

ROLAND.

Est cachée au manoir de son père, et ne se montre qu'à lui? Voilà ce que le page, ce que tous les amis du vieux duc m'ordonnent de croire, tout en riant de ma simplicité? Rosalinde elle-même... c'est-à-dire le page...

CÉLIA.

Ah! prenez garde à ce jeu-là! (Jacques se lève agité et va au fond, à gauche.) Rosalinde, vous voyant si aveugle, s'imaginera que vous ne l'aimez qu'en rêve.

ROLAND.

Elle croit même que je ne l'aime pas du tout, car je n'a pas voulu lui nommer l'objet de mon amour.

CÉLIA.

Pourquoi cela?

ROLAND.

Parce qu'elle m'eût ordonné de me taire.

CÉLIA.

En êtes-vous bien sûr?

ROLAND.

Ah! madame, si j'en étais bien sûr, je mourrais! Mais j'ai si grand'peur de l'offenser!

CÉLIA.

Je m'intéresse à vous, puisqu'il y a tant de respect dans votre attachement pour elle... Mais que fait donc Jacques?

ROLAND, regardant Jacques qui frappe nerveusement le rocher avec une baguette, sans songer à ce qu'il fait.

Jacques est jaloux, madame!

CÉLIA.

Ah bah! Vous croyez! De qui donc?

ROLAND.

De vous! Il vous aime; il en perdra l'esprit.

CÉLIA.

Où prenez-vous...

ROLAND.

Oh! cela est bien facile à voir, et je vous jure...

CÉLIA.

Assez, monsieur! Comme il me dit cela!..

ROLAND.

Pourquoi chercher des détours! Je dis ce qui est. Aimez-le, madame, il est très-malheureux!

CÉLIA, à part, regardant Jacques qui s'approche.

Pauvre Jacques! si tu avais la naïveté de ce jeune homme!

JACQUES, irrité, à Roland.

C'est bien assez me regarder en parlant, et provoquer le sourire de pitié que madame m'accorde en écoutant le panégyrique qu'il vous plaît de lui faire de moi! Il serait plus honnête et plus brave de me critiquer en face, et je vous prie d'avoir cette franchise... ou ce courage!

CÉLIA.

Quoi! vous entrez en révolte, je crois?

JACQUES.

Contre vous? Non, mais je prie sire Roland de dire tout haut ce qu'il vous disait tout bas à propos de moi.

ROLAND.

Et vraiment, je le veux bien! Je disais que vous....

CÉLIA, à Roland.

Pas un mot de plus, monsieur, je vous le défends!

JACQUES, tirant son épée.

Eh bien... eh bien, monsieur, vous me rendrez raison de cette offense!

CÉLIA.

Comment? vous, l'ennemi des querelles! vous à qui le sang fait horreur!...

JACQUES, avec douleur, laissant retomber son épée.

Ah! le ciel m'est témoin qu'après avoir tué des hommes, mes semblables, pour des misères, pour une gageure, pour moins encore, pour des femmes sans pudeur et sans prix, j'avais juré de ne plus jamais faire briller au soleil la lame d'une épée...

CÉLIA.

Rendez-moi donc la vôtre, Jacques. Je le veux.

JACQUES, avec violence.

Ah! vous craignez pour lui!... Je le vois bien!

CÉLIA.

Jacques, rendez-moi votre épée, je l'exige! Je suis votre souveraine, obéissez-moi!

JACQUES.

Non, vous n'êtes pas ma souveraine, car vous ne m'aimez pas!

SCÈNE VIII

JACQUES, CÉLIA, ROSALINDE, ROLAND.

(Rosalinde paraît au fond, Célia va au-devant d'elle et lui parle bas.

ROLAND, à Jacques.

Mais si je vous jure que je ne lui disais point de mal de vous?

JACQUES.

La raillerie nuit plus que le blâme, et je l'ai vue sourire.

ROLAND.

Si vous persistez à ne pas me croire, c'est un démenti que vous me donnez, et je ne reculerai pas devant votre défi.

JACQUES.

Allons donc! vous voyez bien que je vous attends!

ROLAND, perdant patience.

Soit! Votre entêtement m'afflige, mais je ne saurais supporter un démenti.

CÉLIA.

Arrêtez, Roland; voici quelqu'un qui vous défend cette violence.

ROLAND, voyant Rosalinde.

Ah! (Il dépose son épée aux pieds de Rosalinde.)

CÉLIA, à Jacques.

Voilà votre ennemi désarmé : Rosalinde a plus de pouvoir sur lui que je n'en ai sur vous. (Jacques remet son épée au fourreau.)

ROSALINDE.

Vous êtes d'humeur querelleuse, sire Roland!

ROLAND.

Rosalinde, ne croyez pas...

ROSALINDE.

Quoi ! vous me connaissez, monsieur? je pensais que vous ne m'aviez jamais regardée?

CÉLIA.

Pardonne-lui sa ruse, il se moquait de toi !

JACQUES.

Il aime fort le persiflage ; une leçon lui sera utile.

CÉLIA.

Quoi ! vous persistez? (A Rosalinde.) Cousine, il faut mettre fin à cette querelle et dire ici la vérité.

ROSALINDE.

La vérité? je la demande. (Montrant un papier plié.) Pour qui sont ces vers que sire Roland confie aux vents de la montagne. (Lisant.) « A celle que j'aime !

« L'amour petit comme une abeille... »

(A Roland.) Ah ! c'est là votre écriture et votre orthographe? Vouloir rimer et savoir à peine écrire ! Mais à qui s'adresse ce chef-d'œuvre?

JACQUES, montrant Célia.

A madame. Vous voyez qu'on n'ose pas le nier !

ROLAND, à Célia, qui lui fait signe de parler.

Non, en vérité, je n'ose pas.

CÉLIA, à Rosalinde.

J'oserai donc pour lui. C'est toi qu'il aime. (Fanfare.)

ROSALINDE, railleuse.

Je n'en crois rien.

JACQUES, dépité.

Ni moi non plus.

ROSALINDE.

Nous le confesserons plus tard. Quelqu'un vient ici.

SCÈNE IX

LES MÊMES, TOUCHARD.

TOUCHARD.

Nouvelles! nouvelles! grandes nouvelles! (Jacques va regarder au fond.)

CÉLIA.

Qu'est-ce donc?

TOUCHARD.

Monté sur la cime d'un arbre où j'avais été prendre le frais, j'ai vu accourir dans un flot de poussière un cavalier couvert d'écume, sur un cheval dont j'ai reconnu la figure, et...

CÉLIA.

Trêve de folies! D'où vient cette fanfare?

JACQUES, à Célia.

C'est votre oncle qui vient ici.

TOUCHARD.

Oui, c'est le vieux duc... O néant des choses humaines! L'un monte, l'autre descend!... Un prince jette son sceptre aux orties...

CÉLIA.

Que dis-tu? mon père... (Elle remonte au-devant du duc.)

TOUCHARD.

Votre père n'en est pas plus malade pour cela; mais bien des fortunes vont être changées! Moi, je vas demander la seigneurie des Ardennes, et faire pendre mon petit Guillaume.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DUC, AMIENS.

LE DUC, à Célia.

Oui, ma chère nièce, mon frère s'est remis en paix avec lui-même.

CÉLIA.

Il abdique, il se repent?

LE DUC.

Il vous rappelle pour vous bénir, il me restitue mes biens. Cette lettre qu'il m'écrit de sa propre main...*

JACQUES.

N'est-ce point un piége pour ramener sa fille?

CÉLIA.

Non, mon père ne fut jamais fourbe.

LE DUC.

Hélas! revoir le monde et recommencer les jours d'une amère expérience! Jacques, mon sévère conseiller, que ferais-tu à ma place?

JACQUES, passant au duc.

Le monde n'est que vanité, l'homme n'est que folie; mais, plus le mal est grand, plus le médecin a de zèle. Monseigneur, vous avez trouvé ici la sagesse et la science; ce sont des dons de Dieu qui ne doivent pas demeurer stériles. Allez donc enseigner ce que vous avez appris, et que la vérité, cette plante précieuse et rare, découverte dans la solitude et cueillie dans la méditation, devienne entre vos mains le dictame versé sur les misères humaines!

* Jacques, Célia, le duc, Rosalinde, Roland.

CÉLIA.

Ainsi, ma Rosalinde, ma princesse, ma souveraine! Je te vais prêter foi et hommage! mais tu permettras (Elle fait signe à Roland.) qu'un de mes amis prenne place à tes genoux.

LE DUC, d'un ton sévère.

Attendez, sire Roland! je sais que vous osez aspirer à toucher le cœur de ma fille. Vous portez un beau nom, un nom qui m'est cher, mais j'ignore si votre conduite mérite mon estime.

ROLAND, vivement.

Quelqu'un peut-il m'accuser d'une action lâche ou mauvaise?

LE DUC.

Oui, monsieur, quelqu'un vous accuse et vous réclame. (A Amiens.) Faites approcher la personne qui, tout à l'heure, dans la forêt, m'a remis la lettre de mon frère.

ROLAND.

Qui donc ose prétendre... (Il va impétueusement au-devant d'Olivier, qui paraît.

SCÈNE XI

LES MÊMES, ADAM, OLIVIER, avec quelques hommes à lui, qui tiennent Adam, les mains liées, AUDREY, GUILLAUME, CHARLES, suite et amis du duc,* paysans, etc.

ROLAND.

Quoi! mon frère aîné... et mon vieux Adam? Monsieur, pourquoi cet indigne traitement au fidèle serviteur de notre famille! (Tirant son couteau de chasse et approchant d'Adam.) Ah! je couperai ces liens qui meurtrissent ta chair!

* Célia, Rosalinde, Charles, Roland, Olivier, le duc, seigneurs.

LE DUC, à Roland.

Arrêtez, monsieur. Vous êtes trop habitué à compter sur vous seul. Il vous faut respecter d'autres lois que celles de votre volonté. (A ses gens, montrant Adam.) Déliez cet homme; mais qu'il soit gardé. Je ne l'ai encore ni condamné ni absous. (On délie Adam. — A Olivier.) Parlez, messire Olivier des Bois; que reprochez-vous à ce vieillard?

OLIVIER.

Monseigneur, je lui reproche de m'avoir dérobé de l'argent pour aider ce jeune homme à fuir et à assouvir ses mauvaises passions.

ADAM.

Aussi vrai que le ciel est au-dessus de la terre, je jure que j'ai fidèlement gagné au service de mon vieux maître l'argent que j'ai supplié son jeune fils d'accepter pour se soustraire par la fuite à... Mais je ne veux rien dire de plus; lui aussi est le fils...

ROLAND.

Tu as raison, mon ami; cachons nos peines, et justifions-nous simplement. Monseigneur, j'ai quitté mon frère pour venir me mettre à votre service, et ce n'est pas en quelques jours d'une marche pénible et rapide que j'aurais pu me conduire en méchant homme.

OLIVIER.

J'ai donné ces raisons pour vous en épargner de pires. Puisque vous m'y forcez, je dirai tout. Vous m'avez menacé, vous avez voulu attenter à ma vie!

JACQUES.

Cela est faux, messire; c'est le contraire qui a eu lieu.

LE DUC, bas à Jacques.

Attendez, mon ami, je veux éprouver ces deux frères. (Haut.) Parlez, Olivier.

OLIVIER, à Roland.

Nierez-vous que vous ayez porté la main sur moi et tenté de m'étrangler ?

JACQUES.

Non, messire, il n'a fait que se défendre, et il vous a pardonné. (Au duc.) J'étais présent.

LE DUC, à Olivier, montrant Jacques.

Olivier, vous êtes accusé par une personne digne de foi. Je vous condamne !

ROLAND.

Non, monseigneur, ne vous mêlez pas de cela, je saurai bien me défendre moi-même de son aversion.

LE DUC.

Mais moi, monsieur, je suis souverain et justicier, à cette heure. (A ses gens.) Emparez-vous de lui (il montre Olivier) et qu'il soit précipité du haut de cette roche.

ROLAND, s'élançant.

O ciel ! arrêtez ! il est mon frère !

CHARLES, sortant du groupe qui accompagnait Olivier à son entrée, et qui l'abandonne avec empressement aux gens du duc.

Moi aussi, je rendrai témoignage contre lui. Il voulait me payer votre mort !

ROLAND.

Ah ! ne voyez-vous pas que vous serez cause de la sienne ? Tais-toi, tais-toi, Charles ! Rétractez-vous, Jacques !

JACQUES, à Roland.

Oubliez-vous qu'il vous a refusé toute éducation, qu'il voulait vous avilir, qu'il vous accablait d'outrages ?...

ROLAND.

Ne le faites pas mourir. Je ne me souviens plus de tout cela. Je suis son frère !

LE DUC.

Mais s'il est innocent, vous ne l'êtes plus, et je vais vous

replacer sous sa tutelle, afin qu'il châtie à son gré votre rébellion.

ROLAND, à genoux.

Faites de moi ce que vous voudrez, mais ne faites pas mourir mon frère!

LE DUC, à ses gens, montrant Olivier.

C'en est assez, qu'il soit libre! Messire Olivier, nous n'avions pas dessein de vous ôter la vie. Nous voulions tenter une épreuve, et, à présent, nous savons lequel de vous est un cœur magnanime. Nous aurons l'œil sur vous, messire. Et maintenant, Jacques, allons nous préparer au départ.

JACQUES.

Moi, vous suivre dans la grandeur!... Non, vous êtes heureux, je reste ici pour toujours.

LE DUC.

Tu m'abandonnes?

JACQUES.

Il le faut.

LE DUC.

Mon meilleur ami!

CÉLIA, bas au duc.

Il vous restera fidèle... Laissez-moi seule avec lui.

LE DUC.

Allez, messieurs!... Quant à Roland, il sera notre gendre, si ma fille l'agrée.

ROLAND.

Ah! Rosalinde!... Je ne mérite pas...

ROSALINDE.

Nous y penserons.

CÉLIA, à Roland.

Emmenez-la, je vous suis. (Jacques s'est assis à droite.)

SCÈNE XII

GUILLAUME, AUDREY, TOUCHARD, CÉLIA, JACQUES.

CÉLIA.

Bonne Audrey, prends ces bijoux pour ta dot! (Elle lui donne ses bracelets.)

TOUCHARD.

Et le mari?

CÉLIA.

Qui aime-t-elle?

TOUCHARD, se désignant et s'avançant vers Audrey.

C'est... (Guillaume, à qui Audrey a pris le bras, le regarde d'un air menaçant.) C'est lui! — à lui les événements! (Il les suit dans la maison.)

SCÈNE XIII

CÉLIA, JACQUES.

CÉLIA, à Jacques assis à droite.

Adieu, Jacques!

JACQUES, tressaillant.

Adieu, madame!

CÉLIA, s'éloignant et le regardant toujours.

Adieu!

JACQUES, sans la regarder.

Adieu! (Il cache son visage dans ses mains.)

CÉLIA, s'arrêtant.

Vous allez donc rester là, tout seul?

JACQUES.

Et que ferais-je ailleurs, je vous le demande? Oui, cette

cabane que vous quittez est à moi. Je m'y établirai seul, tout seul, pour le reste de ma vie, et je n'aimerai plus rien que les arbres qui vous ont vue passer sous leur ombre et l'herbe que vos pieds ont foulée.

CÉLIA.

Mais, avant qu'il soit trois mois, les arbres perdront leur feuillage, et l'herbe ne conservera pas trois jours la trace de mes pas?

JACQUES.

Allez-vous-en, c'est assez comme cela, je ne veux plus vous voir. (Célia vient doucement derrière lui et pose ses deux mains sur les épaules de Jacques. — Avec humeur et désespoir.) Que me voulez-vous?

CÉLIA.

Allons, refaisons notre marché : donnez-moi cette existence désespérée... et suivez-moi.

JACQUES.

Non, madame, je ne vous avais point vendu mon âme, elle était morte! Mais elle s'est ranimée, elle vit, elle souffre!... Elle périrait enchaînée à vos caprices; elle m'appartient, je la reprends, que vous importe? (Il passe à gauche.)

CÉLIA.

Que ferais-je donc de la mienne, si vous m'abandonnez?

JACQUES.

Que dites-vous?

CÉLIA.

Je dis qu'une femme loyale ne saurait prendre sans donner, et qu'en voulant m'emparer de vous je me suis livrée moi-même.

JACQUES.

Célia!... Non! vous raillez! je ne suis plus jeune!...

CÉLIA.

Aimez-vous?

JACQUES.

Je suis pauvre, triste, mécontent de toutes choses...

CÉLIA.

Vous n'aimez donc pas?

JACQUES, transporté.

Ah! tenez! vous avez raison! Je suis jeune, je suis riche, je suis gai, je suis heureux. Oui, oui, le firmament s'embrase là-haut et la terre fleurit ici-bas! Je respire avec l'amour une vie nouvelle, et mes yeux s'ouvrent à la vérité! Qui? moi, mélancolique? Non! je ne suis pas un impie! Le ciel est bon, les hommes sont doux, le monde est un jardin de délices et la femme est l'ange du pardon... (il tombe à ses pieds.) si je ne rêve pas que vous m'aimez!

CÉLIA.

Il doute encore!... Jacques, par les roses du printemps, par la virginité des lis, par la jeunesse, par la foi, par l'honneur, je vous aime! A présent, voulez-vous me quitter?

JACQUES.

Non, jamais! car je t'aime aussi! Oh! la plus belle parole que l'homme puisse dire : Je t'aime!...

CÉLIA.

Eh bien! puisque mon père n'est plus ni riche, ni puissant .. puisque, grâce au ciel, je puis être à vous... suis-moi!

FIN DE COMME IL VOUS PLAIRA.

MAUPRAT

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

REPRÉSENTÉ

POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, AU THÉATRE DE L'ODÉON,

LE 28 NOVEMBRE 1853.

La critique et le public demandent souvent avec raison s'il est favorable au développement de l'art littéraire de faire deux *coupes* de la même idée, et de reproduire sur le théâtre un sujet déjà traité dans un roman. Les réponses varient, et, comme toutes les questions de ce monde, celle-ci n'aura jamais pour solution que l'éternel *c'est selon,* applicable à toutes les choses humaines.

En principe, le théâtre étant la représentation des scènes de la vie, il est aussi naturel et aussi logique de prendre le sujet d'un drame dans un roman qu'il l'est de le prendre dans l'histoire ou dans le poëme épique. Personne n'a jamais reproché à la tragédie et au drame historique de répéter au public des événements déjà connus et appréciés par lui. Dira-t-on que personne ne s'est intéressé à Achille, à Ulysse, à Andromaque, à Hermione, parce que les tragiques anciens et modernes ont tiré ces solennelles figures de l'histoire, de la fable ou de la tradition? Shakespeare n'a-t-il pas puisé, en outre, dans la chronique et la légende? Soutenir que l'esprit du spectateur est nécessairement prévenu pour ou contre des types qu'il s'est appropriés par la lecture, ce serait donner un démenti à tout le passé comme à tout le présent, à toutes les grandes créations dramatiques comme à toutes les fantaisies de l'art en général. La peinture n'aurait pas beau jeu à re-

produire les traits des personnages illustres, la musique serait mal venue à leur prêter ses accents. Il faudrait les laisser éternellement dans l'oubli de la tombe, et cet excès de respect ne leur serait guère favorable : les morts s'en plaindraient, et, dans les Champs Élyséens, on s'entretiendrait de l'ingratitude des vivants.

Dans un ordre de créations moins importantes, tout artiste a, selon moi, le privilége de donner à son invention deux formes différentes. La vogue d'un sujet lui fait subir bien d'autres transformations. On a dansé et mimé *Manon Lescaut*, on a fait des opéras avec les romans de Walter Scott; *Jocelyn* est un roman en vers qu'il pourrait plaire à l'auteur de refaire en prose et que l'on verra quelque jour au théâtre; car il n'est pas de sujet réussi dans une forme quelconque qui n'ait été reproduit par l'auteur, ou par d'autres auteurs, sous des formes différentes.

Il est donc permis de faire une pièce avec un roman, ou un roman avec une pièce. L'art ne peut qu'y gagner, si la chose est faite avec conscience et avec goût. Mais comme elle peut être faite sans goût et sans conscience, on a raison de dire : *C'est selon.*

Je ne m'adjugerai pas la palme du goût, mais je me défendrais, au besoin, d'avoir manqué de conscience et de soin en transportant sur la scène le sujet et les figures d'un de mes romans. Si l'on me disait que c'est le travail d'un paresseux qui se dispense d'inventer, je répondrais que ceux qui parlent ainsi n'ont jamais mis la main à un pareil travail. Il est intéressant parce qu'il est difficile, et cette seconde création est beaucoup plus délicate et plus raisonnée que la première.

Le roman nous donne toutes nos aises. On nous y permet tous les développements nécessaires à notre pensée. Le lecteur nous quitte quand nous le fatiguons; mais il nous revient si, à travers nos longueurs, il a saisi un type ou une situation

qui l'intéresse. Le spectateur est moins patient parce qu'il ne lui est pas facile de sortir, parce qu'il est souvent mal assis, parce qu'il ne peut ni fumer ni se dégourdir les jambes, ni donner du cor pour se distraire. Il faut donc abuser le moins possible de sa captivité, de son malaise et de sa politesse. Il faut réussir à lui présenter des personnages assez *nature* pour qu'il veuille bien les regarder et les écouter, et cependant assez concis pour qu'il ne trouve pas qu'ils parlent trop.

Le roman de *Mauprat* m'offrait de bonnes conditions pour essayer de résoudre cette difficulté. Racontée à la première personne par le héros de l'aventure, cette histoire montrait et décrivait bon nombre d'autres personnages et les faisait peu discourir. Ceux-là ne s'exprimaient pas eux-mêmes : on ne les entendait qu'à travers la narration nécessairement monotone de Bernard ; et Bernard, lui-même, nous disait souvent qu'il renonçait à nous traduire le langage de Patience ou les réticences de Marcasse, les sermons de M. Aubert ou les vivacités du Chevalier.

Le drame où j'ai entrepris de faire parler ces humbles personnes a donc été pour moi une étude toute nouvelle, et où, malgré mon désir de suivre autant que possible un roman qu'on avait trouvé dramatique (puisque vingt personnes m'avaient demandé l'autorisation de le transporter au théâtre), j'ai dû chercher, dans le sujet et la donnée de ce roman, plusieurs scènes qui n'y sont pourtant pas. Suivre servilement un roman pour en extraire et en copier les scènes et le dialogue, serait très-agréable, en effet, à la paresse de l'auteur ; mais, outre que la paresse et la spéculation se tiennent de près et ne sont pas de bon exemple, il y a impossibilité réelle à faire une pièce par ce moyen. Les scènes d'un roman ne sont pas écrites pour le théâtre, et il est même nécessaire de n'en pas conserver un mot. Il se trouve, dans les romans, des situations infiniment prolongées qui plaisent au lecteur justement parce

qu'elles l'impatientent, et qui ennuieraient le spectateur par les raisons que j'ai dites plus haut. Un personnage de roman peut rester pendant tout un volume à l'état d'énigme; c'est même un des *moyens* du roman que de ne pas se révéler trop vite. A la scène, on se dégoûte vite d'un personnage en chair et en os qui tarde à se faire comprendre. Il faut donc, en tout, procéder autrement, et procéder autrement ce n'est pas copier : c'est créer une seconde fois.

Je dois de vifs remerciements aux acteurs, ces interprètes qui sont eux-mêmes des créateurs et que l'auteur doit toujours associer au mérite d'un succès, à part égale, au moins à la sienne propre. Mlle Fernand, noble, belle et d'une grâce exquise, et M. Brésil, talent jeune et fougueux, nature puissante, présentent des types et des caractères que le public a cru reconnaître. M. Barré, simple et touchant dans le rôle de Patience, a conquis à la pièce toutes les sympathies de l'auditoire. J'ai déjà, envers cet artiste de premier ordre, plusieurs dettes de gratitude à acquitter. Il a été parfait dans le rôle du séducteur rustique de *Claudie,* et admirable après M. Deshayes, ce qui paraissait impossible, dans celui de Jean Bonnin du *Champi.* M. Fleuret, dans *Marcasse,* est grand peintre et acteur excellent. Cette composition le placera désormais, j'espère, au rang qui lui est dû. Quant à M. Ferville, un talent aussi éprouvé que le sien ne pouvait qu'honorer l'œuvre à laquelle il a bien voulu s'associer. M. Talbot est un esprit souple, une physionomie mobile et fine qui sait prendre tous les aspects. Pour qui l'a vu effrayant dans l'apparition de *Jean le Tors,* il y a plaisir et surprise à le voir dans les *pères* de la comédie de Molière présenter un masque impassible d'étonnement et de crédulité. M. Rey est une âme et une figure énergiques, qui a su faire un grand rôle du très-court rôle de Léonard. MM. Saint-Léon, Harville et Saint-Germain, enfin Mlle Antheaume, m'ont apporté l'assistance de talents très-

supérieurs à l'importance de leurs rôles, et ce n'est pas ceux-là que l'on doit remercier le moins.

Quant aux directeurs de l'Odéon, qui ont monté la pièce avec tant de magnificence et composé la mise en scène avec tant de goût, je les remercie comme artiste autant que comme ami.

GEORGE SAND.

Nohant, le 12 décembre 1853.

PERSONNAGES

BERNARD DE MAUPRAT.....	MM.	BRÉSIL.
LE CHEVALIER HUBERT DE MAUPRAT.		FERVILLE.
M. DE LA MARCHE.....		HARVILLE.
JEAN LE TORS.....		TALBOT.
M. AUBERT.....		SAINT-LÉON.
PATIENCE.....		BARRÉ.
MARCASSE.....		FLEURET.
TOURNY.....		SAINT-GERMAIN.
LÉONARD DE MAUPRAT.....		GEORGES REY.
ANTOINE DE MAUPRAT.....		SAINT-MAR.
LAURENT DE MAUPRAT.....		DAUNAY.
LOUIS DE MAUPRAT.....		FRÉVILLE.
PIERRE DE MAUPRAT.....		ERNEST.
GAUCHER DE MAUPRAT.....		BENJAMIN.
LE LIEUTENANT CRIMINEL.....		BRÉCOURT.
SAINT-JEAN.....		ÉTIENNE.
DEUX SERVITEURS DE LA ROCHE-MAUPRAT.		DROUIN. ALFRED.
EDMÉE.....	Mmes	FERNAND.
Mlle LEBLANC.....		ANTHEAUME.

MAUPRAT

ACTE PREMIER

Premier Tableau.

A LA ROCHE-MAUPRAT.

Une grande salle (d'architecture moyen âge ou renaissance) solidement et grossièrement meublée ; des trophées de chasse (sans armes) décorent les murailles enfumées, mais non dégradées. A gauche du spectateur, une très-grande cheminée avec des bancs de pierre dans l'intérieur (il n'y a pas de feu). Au fond, à droite, faisant face au spectateur, une fenêtre grillée ouverte ; au même plan, à gauche, une grande porte massive, avec une barre pour la fermer à l'intérieur, et un guichet grillé. Une porte de côté, sur la droite. Deux longues tables, grossières et sans nappes, sont dressées et servies de venaison ; l'une parallèle à la paroi gauche de la salle ; l'autre de même à droite. Elles sont éclairées par des chandelles de résine placées dans des bouteilles de grès ou par des lampes rustiques. Au milieu du théâtre, vers le fond, un pilier d'architecture soutient le plafond. Au pied de ce pilier est placé, sur un patin, un tonneau en perce. Deux valets, moitié paysans moitié bandits, remplissent des cruches à ce tonneau et les posent sur les tables.

Éclairs et tonnerre.

SCÈNE I

TOURNY, LES VALETS.

TOURNY, en avant du théâtre. C'est un jeune paysan, proprement vêtu, l'air doux et un peu patelin. Il tient dans sa main de petits objets qu'il regarde tour à tour.

Si c'est pour la bombance, je ne dis pas... si c'est pour

un tapage... De ce que mon père est leur métayer, faut bien qu'il fasse leux commandements; mais moi qui demeure bien tranquille, au loin d'ici!... Ces deux brochettes de bois qu'un pauvre m'a remis ce matin!... Celle qui est coupée en pique, c'était de mon père, ça voulait dire : « Tourny, mon garçon, viens-y! » Celle qui est taillée en fourche, c'est de ma mère, ça dit : « Sylvain, mon fils, viens-y pas! » Je suis venu tout de même... pour le divertissement... mais si ça se gâte...

SCÈNE II

ANTOINE DE MAUPRAT, TOURNY, LOUIS ET PIERRE DE MAUPRAT.

(Les valets vont et viennent. Tous les Mauprat sont vêtus fort peu mieux que leurs valets. Ils ont l'aspect de braconniers, l'air et l'attitude du commandement sont leurs seules distinctions.)

ANTOINE, entrant d'une voix forte qui fait tressaillir Tourny.

Allons, dépêchons, vous autres! Est-ce qu'on ne soupe pas aujourd'hui à la Roche-Mauprat?

TOURNY, se remettant à l'ouvrage.

Dame! monsieu rAntoine, il n'est pas sept heures, et, à ce qu'il paraît, on ne soupera qu'à huit.

ANTOINE.

Qu'est-ce qui t'a dit ça, à toi, Sylvain Tourny?

TOURNY.

C'est monsieur Jean le... celui qui... (Faisant un peu le bossu.)

ANTOINE.

Hein?

TOURNY.

C'est monsieur Jean de Mauprat, votre frère.

PIERRE.

Pourquoi donc ?

TOURNY.

Il a dit comme ça que c'est à cause de la chasse de monsieur le chevalier Hubert de Mauprat, votre oncle.

ANTOINE.

En quoi cela nous intéresse-t-il, sa chasse ?

PIERRE.

Qu'est-ce qu'il y a de commun entre les Mauprat Casse-Tête et les Mauprat...

ANTOINE.

Coupe-Jarrets ! lâchons le mot, il n'est pas bien méchant ! Sache que le frère Jean craint que...

LOUIS.

Mais voilà Gaucher et Léonard qui nous diront...

SCÈNE III

LÉONARD, LOUIS, ANTOINE, GAUCHER, PIERRE.

(Les deux derniers ont leur fusil à la main. Léonard est le plus jeune des sept frères Mauprat; sa figure est moins sinistre que celle des autres. Son costume tient un peu plus du gentilhomme. Il se débarrasse en entrant d'un surtout en peau de bique. Les domestiques sont sortis vers la fin de la scène précédente. Tourny est resté à l'écart inaperçu.)

LÉONARD.

Ouf ! quel temps ! Il pleut des hallebardes !...

ANTOINE.

Eh bien ! quelles nouvelles de cette chasse ?

GAUCHER.

Aucune ! Il y avait là des gens de trop, nous n'avons pu approcher.

ANTOINE, ricanant.

Des gens du roi qui vous ont fait peur ?

LÉONARD.

Peur ? parle pour toi, mais il n'y aurait eu que folie à se montrer. On y avait fourré toute la maréchaussée du pays, comme s'il ne se fût pas agi d'une battue aux loups, mais d'une campagne contre les francs-seigneurs de la Varenne.

ANTOINE.

Oui-da ! Il faut yite annoncer cela au vieux Jean !

LÉONARD.

C'est fait, il nous attendait à la herse. Il va venir ici tenir conseil. (A Gaucher.) Frère, va donc avertir tous nos valets, et les amis de la maison qui sont céans à cette heure.

ANTOINE, voyant Tourny.

Qu'est-ce que tu fais là, toi ? gare aux curieux ! (Il fait le geste de le frapper, Tourny s'esquive.) Avertirai-je Bernard ?

SCÈNE IV

ANTOINE, LOUIS, JEAN, LÉONARD, GAUCHER, PIERRE.

Jean, hideux personnage, contrefait, boiteux un peu chauve. Il est le plus âgé des frères Mauprat. Sa mise est d'un gentillâtre sédentaire, assez sordide, mais moins débraillée que celle des autres. Il est entré à pas de loup par la porte du fond, et répond aux derniers mots de Gaucher. Pendant cette scène, à l'exception de Jean, les personnages sont occupés d'une manière appropriée à leur genre de vie ; l'un fourbit ses armes, l'autre raccommode un filet à pêcher.)

JEAN.

Bernard de Mauprat ? Certes ! le gros garçon ne sera pas de trop pour le moment. (A Gaucher.) Va ! (Gaucher sort ; à Antoine.) Qui avons-nous ici, ce soir ?

ANTOINE.

Excepté notre frère Laurent et le braconnier Courtaud, qui ne sont pas rentrés, maîtres et valets nous y sommes tous; plus le déserteur Vincent; Simonard, celui qui a tué son frère au cabaret; le maquignon Francy, qui a volé les chevaux de la gabelle, et les deux Maucoin, ces porte-balle qu'on accuse d'avoir pris l'argenterie de madame de Rochemaure, tous gens traqués comme des renards, et qui ne peuvent se passer de nous.

JEAN.

Allons! ça nous fait vingt-un hommes déterminés, et qui jouent le tout pour le tout. C'est plus qu'il n'en faut, pour tenir toute la force armée du pays, qui n'est pas grosse, sous le feu de nos bonnes petites meurtrières.

LÉONARD.

Et Bernard ? pourquoi ne pas le compter ?

JEAN.

Le beau neveu ? ne le comptons pas encore, s'il vous plaît.

ANTOINE.

Pourquoi non ? il est fort comme un taureau!

LÉONARD.

Brave comme le sanglier qui fait tête!

JEAN.

Oui, mais pas plus méchant qu'un mouton. Mes beaux amis, Bernard Mauprat est et ne sera jamais qu'une brute.

ANTOINE.

Comme feu monsieur son père, qui redoutait les tribunaux et qui nous a reniés, nous, ses frères! Après ça, il n'est peut-être pas si sot que nous croyons!...

LÉONARD.

Frère Jean, vous haïssez Bernard! Tenez, vous le haïssez trop! Si la nature ne l'eût pas doué de la force de trois

hommes, vous l'eussiez fait mourir par vos mauvais traitements, et à quoi cela vous eût-il servi ?

JEAN.

A contrarier un peu les inclinations de monsieur Hubert, qui avait résolu d'éduquer cet aimable petit-neveu, et d'en faire son héritier à notre détriment. Voilà pourquoi notre père Tristan nous apporta ici, par la peau du cou, ce bel orphelin, transi de peur comme un lièvre.

LÉONARD.

Eh bien ! à quoi bon ? De dépit, le chevalier s'est marié sur ses vieux jours, et, contre toute attente, à défaut d'héritier de son nom, a eu une héritière de ses biens, qui, par mariage, les portera, un de ces matins, dans une famille étrangère.

JEAN.

Savoir.

ANTOINE.

Comment ?

JEAN.

Je dis, *savoir* ! Elle est enfin sortie du couvent, cette belle demoiselle !... Monsieur son père a eu enfin l'heureuse idée de venir habiter avec elle son château de Sainte-Sévère ! Elle aime la chasse, dit-on; nos bois sont vastes. Le pays couvert, peu habité, et il n'y a, après tout, que dix lieues de Sainte-Sévère à la Roche-Mauprat.

ANTOINE, qui l'écoute attentivement.

Qu'est-ce que tu en veux conclure ?

JEAN.

Rien, sur mon âme ! Mais je ne suis point d'avis qu'elle épouse notre ennemi naturel... le comte de La Marche, lieutenant général de la province de Berry.

ANTOINE.

Pourtant ce mariage nous mettrait, à tout jamais, à l'abri

dès poursuites. Monsieur Hubert de Mauprat, qui, tout en nous haïssant, ne se soucie point de voir traîner le nom qu'il porte sur les bancs d'un présidial, nous fera de son gendre une protection qui nous assure l'impunité. Songez à cela, que diable ! frère Jean.

JEAN.

Je songe à quelque chose de mieux. Je songe à faire d'une pierre deux coups ! Si mon plan réussit, un jour ou l'autre, je me débarrasse de deux innocences qui me gênent; de ces deux vertus, je fais un petit crime pour mon neveu Bernard, une grosse honte pour ma cousine Edmée... Voyons !... Je suppose que notre maquignon Francy, qui est un homme de génie, fasse acheter à monsieur Hubert, pour sa fille, notre gentil cheval Astaroth !

ANTOINE.

Ah !

JEAN.

Eh bien, c'est fait. L'animal sent son ancien gîte de loin, et un beau soir... un soir d'orage... sur la fin d'une chasse, peut-être, avec un peu d'aide... Laurent aux aguets... L'amazone arrive ici, on lui ménage une entrevue avec Bernard. Il a coutume de faire le difficile; mais on la dit fort belle, et, avec la jeunesse, il faut toujours compter sur le diable.

ANTOINE.

J'entends. Mais après ?

JEAN.

Après ! on la reconduit poliment chez son père, avec force regrets de l'aventure et beaucoup de blâme pour le coupable.

LÉONARD.

Alors, on les marie ?

JEAN.

Pourquoi non ? ma moralité s'en réjouit.

ANTOINE.

Nous n'y gagnons rien ?

JEAN.

Si fait, mes colombes. Nos précautions seraient prises d'avance. La demoiselle ne sortirait pas d'ici, à l'aube du jour, sans que Bernard eût signé la rançon de sa fiancée, de la moitié de sa fortune à venir.

LÉONARD.

Bah! tout cela est un de ces romans comme vous nous en faites tous les jours, l'homme aux idées noires, et celui-ci est un des plus laids qu'ait produits votre cervelle creuse! Vous feriez mieux de songer à la réalité, surtout ce soir où il est question de rechercher Simonard jusque chez nous, ce qui serait un prétexte pour nous attaquer.

JEAN, haussant les épaules.

Nous attaquer ?... Rêverie ! Mais quand la maréchaussée est sur pied, il faut se compter, et remonter un peu le moral de nos gens. (Au domestique qui entre.) Eh bien? nous attendons!

LE DOMESTIQUE.

Tout le monde est là; mais le bonhomme Marcasse vient d'arriver, et vous m'avez commandé...

JEAN.

Oui, oui, c'est juste. Je veux le voir tout de suite. Ce ne sera pas long, un homme qui n'a jamais pu mettre plus de trois mots dans une phrase! Fais-le entrer. (Le domestique sort.)

ANTOINE.

Que diable veux-tu faire du chasseur de belettes? C'est un imbécile!

JEAN.

C'est un homme qui a entrée dans toutes les maisons et place au feu de toutes les cuisines, notamment au château de monsieur Hubert. Laissez-moi seul avec lui.

ANTOINE.

Dépêche-toi, on crie la faim depuis une heure. (Il sort par la droite, avec Pierre, Louis et Léonard.)

SCÈNE V

MARCASSE, JEAN.

Marcasse est vêtu proprement, quoique pauvrement : il a une sorte de manteau court et drapé sur l'épaule, un chapeau à grands bords, des guêtres. Il porte sa grande épée sous le bras ; c'est son outil de chasse, qu'il n'a pas le droit de porter au côté, et qu'il pose ou garde, suivant les besoins de la scène. Il est suivi de son petit chien et introduit par la porte de côté. Le valet qui l'amène se retire.)

JEAN, avec une gravité ironique.

Salut à votre seigneurie, don Marcasse!

MARCASSE.

Seigneur, moi? non! Espagnol? non! honnête homme, oui, pour vous servir.

JEAN.

Ma foi, vous êtes plus qu'honnête homme, Marcasse, vous êtes homme d'esprit. Cela se voit dans votre physionomie... Eh bien, le métier va-t-il? vous voilà vieux! et c'est un dangereux casse-cou, à votre âge, que de courir la fouine sur les charpentes des greniers!

MARCASSE.

Œil très-bon, jarret très-sûr. Blaireau de même. (Montrant son chien.) Très-bon chien! vieux ami!

JEAN, touchant l'épée de Marcasse.

Et vieille épée! bonne lame pour larder les rats dans leur tanière? Nous savons cela. Il paraît cependant que vous n'avez pas le pied tellement sûr que vous n'ayez fait une chute dernièrement, dans un des bâtiments du château de Sainte-Sévère?

MARCASSE.

Peu de chose, deux trous à la tête, un pied démis, une main foulée.

JEAN.

Est-ce vrai que la demoiselle vous a soigné ?

MARCASSE.

De ses propres mains : beaucoup de bonté.

JEAN.

Vous l'avez vue à la chasse aujourd'hui ?

MARCASSE.

Non.

JEAN.

Mais vous savez qu'elle y est.

MARCASSE.

Non.

JEAN.

Quoi ! elle n'y est pas avec son père ?

MARCASSE.

Je ne sais...

JEAN, à part.

Quelle brute ! (Haut.) Est-ce vrai que monsieur Hubert et elle doivent passer la nuit chez madame de Rochemaure ?... Ne le pensez-vous pas ? Répondez !

MARCASSE, rêveur.

Pardon, je pensais...

JEAN.

A quoi ?

MARCASSE.

A autre chose.

JEAN, impatient.

Dites donc à quoi ?

MARCASSE.

Je venais vous avertir... prenez garde à vous... Ils sont partis.

JEAN.

Qui donc ça ?

MARCASSE. Il fait une pause, comme s'il voulait résumer son discours. Jean frappe du pied avec impatience.

Voilà, monsieur. Je venais ici faire ma chasse. Près du château, je les ai vus, à travers champs, sur les fossés, le long du bois, par cent et cent, par mille et mille, rats et souris, toute une armée! là... là... (gesticulant avec une sorte de majesté comique.) noire, épaisse, trottant, fuyant... vite, vite... horrible à voir! Blaireau de trembler, lui si hardi! moi de reculer, de me ranger... Tout a passé! Je suis venu, je vous le dis; l'honnête homme... doit la vérité.

JEAN.

Voilà un étrange récit! mais je n'y crois pas, don Marcasse.

MARCASSE.

Pardon! chose très-vraie, signe certain! maison près de crouler, rats et souris l'abandonnent.

JEAN.

Est-ce une métaphore, l'ami? Voulez-vous dire que la fortune des francs-seigneurs touche à sa fin?

MARCASSE.

Chose possible!

JEAN.

Pourquoi pensez-vous ainsi?

MARCASSE.

Monsieur de Puymarteau pendu!

JEAN, tressaillant.

Puymarteau pendu? Que dites-vous là? Vous mentez!... ça ne se peut pas!

MARCASSE.

J'ai vu la corde, l'homme au bout.

JEAN.

Où ça? quand ça?

MARCASSE.

Il y a trois jours, à Buzançais.

JEAN, agité, se parlant à lui-même.

Est-ce croyable? Pendu! cet homme si rusé, si hardi, notre modèle, notre allié, notre dernière espérance! (A Marcasse.) A la suite d'une révolte, n'est-ce pas? trahi, assassiné par ses gens?

MARCASSE, secouant la tête.

Par les gens du roi.

JEAN, exaspéré.

Les choses en sont-elles à ce point? Rage et malheur! Qui pourra résister désormais? Et vous, sottes gens, vous croyez que c'est là de la justice?

MARCASSE, impassible.

Croyez-moi, la maison menace ruine!

JEAN.

Cela signifie qu'on va nous attaquer?

MARCASSE.

Non! j'ignore.

JEAN.

Sur votre honneur, vous l'ignorez? Voyons, on dit que vous avez de l'honneur, vous?

MARCASSE, calme.

Sur mon honneur.

JEAN, allant sonner.

Prenez garde, vieux fou! nous savons ici le moyen de faire parler ceux qui veulent se taire.

MARCASSE, calme.

Torture arrache mensonge. Vérité dans la liberté!

JEAN, au valet qui entre.

Emmenez maître Marcasse et faites-le bien souper. (Bas, au valet.) Enferme-le là. (Il désigne la porte de côté.) Si on nous attaque, fourre-le au cachot; s'il résiste, brûle-lui la cervelle. (Haut.) Bonsoir, l'ami! Merci pour vos prédictions!

MARCASSE, en s'en allant par la droite avec le domestique.

Ici, Blaireau !

SCÈNE VI

JEAN, seul, rêveur et sombre.

Ce préjugé populaire serait-il fondé ? Je n'ai jamais pu croire à un Dieu bon, moi ! mais à un méchant esprit qui toujours raille et menace... (Touchant son front.) Je le sens là... Non, c'est absurde, cet homme est fou !... ou bien, généreux à sa manière, il me donne avis des plans de mes ennemis, sans oser me les révéler clairement !... Allons, il faut être en état de défense. (Il va sonner.) Et Laurent qui ne rentre pas ? cela m'inquiète ! (Se tournant vers la porte de côté.) Êtes-vous là, vous autres ? Venez ! venez tous ! (Il va ouvrir la grand'-porte.)

SCÈNE VII

ANTOINE, LOUIS, PIERRE, GAUCHER, LÉONARD, JEAN, DOMESTIQUES, BRACONNIERS, PAYSANS, COLPORTEURS, ETC:, tous gens de mauvaise mine, formant un groupe d'une vingtaine de personnes ; puis BERNARD MAUPRAT. Les Mauprat entrent les premiers par la droite, et vont se ranger le long de la table de gauche. Les autres venant du fond défilent devant Jean, qui les accueille avec des sourires, des poignées de main, des tapes sur l'épaule ; ils vont se ranger à la table de droite. TOURNY entre le dernier.

JEAN.

Bien, mes amis ! Salut, mes enfants. Je vois avec plaisir que nous sommes plus nombreux que je ne l'espérais par ce mauvais temps. Asseyez-vous, mangez bien et buvez mieux ! J'ai à vous parler ; mais Bernard, où est donc Bernard ?

BERNRD, entrant d'un air farouche.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? Le voilà Bernard ! (Il passe

devant Jean sans daigner le regarder, traverse le théâtre et va s'asseoir au premier plan de la table de gauche, en tournant le dos à Jean, tandis que les autres oncles restent debout un instant. Bernard met le coude sur la table et paraît complétement insensible, par mépris de ce qui se passe autour de lui. Jean, qui a suivi Bernard d'un regard oblique plein de courroux et de haine, vient se placer au milieu du théâtre entre les deux tables, il s'appuie sur le tonneau comme sur une tribune, pour parler tantôt avec emphase, tantôt avec familiarité; à droite et à gauche, on boit, on mange en l'écoutant.)

JEAN.

Messieurs de Mauprat, mes frères. Je nommerai d'abord Laurent, l'aîné après moi (il va rentrer, c'est comme s'il était là). Ensuite, par rang d'âge, Antoine, Louis, Pierre, Gaucher, Léonard, ici présents, je vous salue! (Il salue à gauche, tous rendent le salut, excepté Bernard). Bonsoir à toi, Bernard de Mauprat, mon neveu. (Bernard ne bouge pas, Jean se retourne vers la droite.) Et vous amés et féaux, clients, alliés, tenanciers et serviteurs de la Roche-Mauprat... salut! Je me félicite de vous voir réunis sous ce toit où règne l'antique liberté du bon temps; où, assis dans la même salle et buvant le même vin, nous pouvons rire ensemble des nouvelles mœurs, des nouvelles idées et du parchemin des procureurs!

CRIS, à la table de gauche.

A bas les procureurs!

JEAN.

Bien dit, mes enfants! mort à cette racaille! Souvenez-vous, amis... (Se retournant vers la gauche.) Et pensez aussi un peu à cela, messieurs mes frères! que nous sommes peut-être les derniers francs-seigneurs. (Se retournant vers la droite.) Et vous, les derniers francs-vassaux qu'il y ait en France, en l'an de grâce 1775. Nous avons résolu le problème de vivre, nous, sans revenus; vous, sans travail, depuis une vingtaine d'années; narguant les créanciers, rançonnant les mauvais voisins et accrochant les recors insolents aux vieux châtaigniers de la Varenne, nous tiendrons contre la loi, la chicane,

l'enfer et la maréchaussée jusqu'à notre dernier jour! Est-ce votre avis?

TOUS, excepté Bernard, immobile.

Oui, oui! nous tiendrons.

JEAN, prenant un verre qu'on lui remplit à la table de droite.

Buvons donc au nom de Mauprat, et qu'il vous serve encore de drapeau! (il boit.)

TOUS se levant, excepté Bernard.

Vive Jean de Mauprat!

JEAN, remettant son verre sur la table, et revenant à Bernard, qui est resté comme une statue.

Et toi, Bernard, tu ne dis rien? (Bernard hausse les épaules.) Parlez, mon neveu, vous avez voix au chapitre comme les autres.

BERNARD.

J'ai voix au chapitre? (il se lève et dit en frappant sur la table.) Alors, je dis non, non, trois fois non!

JEAN.

Oui-da! j'aime la franchise, Bernard! donc vous entrez en révolte, vous tout seul, à vos risques et périls?

BERNARD, debout.

Qu'est-ce que je peux donc risquer à présent, avec vous, monsieur Jean de Mauprat, monsieur Jean le Tors, monsieur Jean le bourreau? Croyez-vous que je suis encore un bambin, pour me laisser insulter, mettre au cachot et rouer de coups? Oh! que non pas! Quand vous m'avez arraché des bras de ma mère agonisante... elle m'a crié son dernier mot, la pauvre femme; elle m'a dit: « C'est Jean l'assassin, c'est fait de toi. Il te tuera!... » Vous y avez bien fait votre possible; mais on ne tue pas comme ça un Mauprat qui veut vivre. Et il y a longtemps que je vous aurais écrasé comme une vipère, si monsieur Tristan ne m'eût dit un jour, en me mettant un cheval dans les jambes et un fusil dans les mains:

Te voilà fort, sois brave. Depuis ce jour-là, je vous ai méprisé! mais à cette heure, je vous dis en face: j'ai assez de vous, j'ai assez du métier qu'on fait ici! (Mouvement des oncles.) Oh! vous autres, prenez-le comme vous voudrez! Je ne vous hais point... Et même... vous, Léonard, qui m'avez aimé un peu... mais c'est égal! Je dis que vous avez fait le métier de braves, le métier de fous si l'on veut, avec le vieux père, mais qu'à présent... si vous obéissez à ce chef-là (il montre Jean), vous êtes tous des lâches!

TOURNY, à part.

Il y a du vrai.

JEAN.

Fort bien! C'est là que je l'attendais. Bernard, tu nous trahis! c'est toi qui as donné le mot à nos ennemis pour nous cerner ce soir.

BERNARD.

Moi?

JEAN.

Toi! Et je te dénonce...

LÉONARD.

C'est faux... si nous sommes en danger, il restera. (Bernard serre avec énergie la main de Léonard et se rassied.)

ANTOINE.

Nous sommes cernés, Marcasse te l'a dit?

JEAN, bas.

Non! mais comme nous pourrions l'être d'un moment à l'autre... (haut) allez tout préparer et choisir vos postes.

LÉONARD, haut.

Oui, oui! que tout soit prêt en cas d'alarme.

ANTOINE.

Tu te chargeras de pointer la coulevrine?

JEAN.

Comment donc! C'est mon plus grand plaisir: (aux vassaux)

allez, mes enfants, je suis à vous; j'ai envoyé faire une reconnaissance! si l'ennemi renonce à son idée, vous reviendrez ici, et nous boirons jusqu'au jour.

LES VASSAUX, en sortant.

Vive Mauprat!

JEAN, à Tourny, qui reste le dernier.

Ah! ah! mon garçon! ce sera ton premier exploit!

TOURNY.

J'en suis content, monsieur! (A part.) J'ai bien soupé... j'ai obéi à mon père. On va se cogner... j'vas obéir à ma mère! (Il s'esquive par le fond.)

LÉONARD, regardant Bernard qui est absorbé.

Je vous le disais bien, que notre Bernard avait du cœur.

JEAN, railleur et doucereux.

Il n'y a que lui-même qui ait voulu en douter.

BERNARD.

Vraiment, monsieur mon oncle? comptez-vous, pour m'endormir, sur vos belles paroles? Je vous connais, allez! jamais vous ne voulez plus de mal aux gens que quand vous en dites du bien; mais prenez garde à moi, je suis encore un Mauprat *Coupe-Jarrets*, et un rude!

JEAN.

Vous le prouverez ce soir, s'il y a lieu.

BERNARD.

Possible. (Il boit.)

ANTOINE.

Eh! ce n'est plus le moment de tant boire!

JEAN, à Léonard, qui veut ôter la cruche des mains de Bernard.

Laissez-le se contenter... Le vin est sa seule passion, puisqu'il n'aime ni le jeu, ni le pillage... ni les femmes!

BERNARD.

Les femmes? vous croyez que j'en ai peur? Ah! ah! (Il rit d'un air égaré.)

JEAN.

Si ce n'est pas de la crainte, c'est donc du dégoût?

BERNARD.

Du dégoût? Eh bien! vous l'avez dit... Toutes celles que vous amenez ici, de gré ou de force, sont des lâches ou des effrontées; mais patience, messieurs les Mauprat... celle qui me plaira vous ne la verrez jamais, ou bien... je briserai le plus fort d'entre vous... comme cela! (il brise la cruche.)

ANTOINE, prenant sa carabine.

C'est trop d'insolence! J'ai envie d'en finir avec cet ivrogne!

JEAN, à Antoine, l'arrêtant.

Non, non! Je suis bien aise de savoir où le bât le blesse... (A Bernard.) Ainsi donc, Bernard, tu prétends avoir une maîtresse qui n'écoutera que toi?... c'est une idée, cela... et je suis curieux de m'assurer... tenez! la première innocente que l'on amènera ici sera le prix des hauts faits de ce jeune homme!... Il sera libre de la défendre en champ clos, contre quiconque voudra la lui disputer.

BERNARD.

Malheureusement, vous ne vous y risquerez point, vous! Allez au diable, j'ai sommeil! Le premier qui me parle... (Il fait un geste de menace, étend les bras sur la table, laisse tomber sa tête et s'endort.)

JEAN, montrant la porte du fond.

On vient par ici... C'est son pas, c'est lui, enfin!

SCÈNE VIII

BERNARD endormi, ANTOINE, LÉONARD, JEAN, LAURENT par la porte du fond.

JEAN.

Ah! Laurent, j'étais inquiet de vous!

LÉONARD.

Et nous aussi ; quoi de nouveau ?

LAURENT.

Bien des choses, mes frères; mais renvoyez Bernard. (Antoine le secoue et en est rudement repoussé. Bernard se rendort aussitôt.)

JEAN, ricanant.

Il est absent ! Parlez : est-ce que...

LAURENT.

Oui ! le cheval l'a emportée ! nous guettions ! Elle vient avec Courtaud. Elle croit que c'est ici le château de Rochemaure... nous nous sommes fait passer, lui et moi, pour des gens de cette dame ; j'ai pris les devants pour vous avertir ; et tenez... (il va à la fenêtre.) Tenez, on lève la herse ! La voilà, sur notre Astaroth qui a, pardieu, bien gagné son avoine !... Une belle fille, ma foi !

JEAN.

Je veux la recevoir ; venez, vite ! voilà une rançon qui coûtera gros au chevalier. (Ils sortent tous par le fond.)

SCÈNE IX

BERNARD, endormi, puis MARCASSÉ.

MARCASSE, suivi de son chien, entrant avec précaution par la porte de côté.

Personne ! (il va à la fenêtre.) Oui, c'était bien elle ! (il va à la porte du fond et essaye de l'ouvrir.) Fermée ! (il approche de Bernard et le regarde.) Ivre ! (il retourne à la porte de côté.) Par là, pas moyen ! (il va à la cheminée et tâte le foyer.) Froid... alors... par les toits ! (il monte sur le banc et regarde son chien.) Blaireau ! (il met Blaireau dans sa gibecière et disparaît en grimpant dans la cheminée.)

SCÈNE X

BERNARD, endormi. — JEAN, amenant EDMÉE.

JEAN, d'un air de courtoisie.

Veuillez vous reposer ici, mademoiselle; madame de Rochemaure va venir.

EDMÉE, costume complet d'amazone du temps de Louis XVI. Elle paraît surprise et inquiète de l'aspect de la salle et de la figure de Jean.

Que je ne vous dérange pas, monsieur! mon père va sans doute arriver ?

JEAN.

Nous l'attendons! (Bas à Bernard.) Bernard... une femme... (Bernard lève la tête.) Là... (Bernard se retourne d'un air hébété, regarde Edmée, et ne la perd pas de vue quoique troublé par l'ivresse ; il a l'air de rêver les yeux ouverts.)

JEAN, à Edmée, lui montrant Bernard.

Je vous laisse avec monsieur... qui est de la maison.

SCÈNE XI

BERNARD, se levant. EDMÉE.

(Edmée inquiète est allée vers la fenêtre, Bernard se lève avec effort. Ses jambes sont avinées. Il va placer la barre à la porte du fond, puis, essayant de rassembler ses idées et parvenant à raffermir ses jambes, il va fermer la porte de côté en dedans. Au bruit, Edmée se retourne et le regarde avec étonnement sans le comprendre.)

BERNARD, à moitié ivre et se donnant de l'aplomb.

Bonjour, ma belle enfant!

EDMÉE, pétrifiée de surprise, regarde autour d'elle s'il y a quelque autre personne à qui ces paroles s'adressent.

A qui donc parlez-vous, monsieur ?

BERNARD.

A vous, mademoiselle.

EDMÉE.

Que me voulez-vous ?

BERNARD, troublé.

Moi ? rien ! (s'enhardissant.) Si fait ! Je veux vous dire que je vous trouve charmante, aussi vrai que je m'appelle Bernard Mauprat... pour vous servir !

EDMÉE, tressaillant.

Bernard Mauprat ! Vous êtes Bernard Mauprat ? vous ! En ce cas, changez de langage; vous ne savez donc pas à qui vous parlez ?

BERNARD.

Tudieu ! quels airs de fierté ! Ma foi, non, je ne le sais pas; mais en vous voyant ici, je le devine.

EDMÉE.

Si vous le devinez, comment est-il possible que vous me parliez sur ce ton et le chapeau sur la tête ? (Bernard fait le mouvement d'ôter son chapeau, hausse les épaules et le renfonce sur sa tête.) On m'avait bien dit que vous étiez mal élevé, et pourtant j'avais toujours souhaité de vous rencontrer.

BERNARD.

Tiens ! pourquoi donc ? vous vouliez savoir si je suis aussi galant que mes oncles ?

EDMÉE.

Vos oncles ? Dieu merci, je ne les connais pas.

BERNARD, avec une sorte de douleur et de jalousie naissante.

Ah !... les femmes sont menteuses ! Comme si vous ne veniez pas ici pour eux ?

EDMÉE.

Pour eux ! ils sont ici ?

BERNARD.

Où diable voulez-vous qu'ils soient, si ce n'est chez eux.

EDMÉE.

Chez eux !... Oh ! la Roche-Mauprat. (Elle tombe sur une chaise, tremblante et comme pétrifiée.)

BERNARD, la regardant d'un air étonné, et passant sa main sur son front à plusieurs reprises pour chasser les fumées du vin.

Qu'est-ce donc que cette femme ?... Ce costume... Je n'ai jamais rien vu de pareil ! Elle est belle ! me la livreraient-ils s'ils l'avaient respectée ! Non, impossible ! Ils sont là. (Il va à la porte du fond.) Je suis sûr qu'ils m'écoutent, qu'ils m'observent ! Elle est d'accord avec eux, pour se jouer de moi. (S'approchant d'Edmée.) Allons, finissez vos grimaces. Je ne tiens point à vous.

EDMÉE, se levant.

Bernard, il est impossible que vous soyez un infâme comme ces hommes qui déshonorent le nom de Mauprat ! Vous êtes jeune, votre mère était un ange...

BERNARD.

Ne me parlez pas de ma mère si vous n'êtes pas digne de prononcer son nom.

EDMÉE.

Mais pour qui donc me prenez-vous ? me regardez-vous comme votre ennemie ? Ne savez-vous pas que mon père voulait vous élever, vous adopter ?

BERNARD.

Votre père ? qui donc votre père ?

EDMÉE.

Qui ? le chevalier Hubert de Mauprat, votre grand-oncle.

BERNARD, se découvrant instinctivement.)

Vous êtes Edmée de Mauprat ? Non ! vous mentez !... Edmée de Mauprat ne fût pas venue ici ! ou bien... après tout, qu'est-ce que ça me fait à moi, votre père et vous ? je ne vous connais pas, vous rougissez de nous... eh bien, tant pis pour vous, ma belle cousine !

EDMÉE.

Tant pis pour moi ? Vous ne comptez donc pas me protéger, ici ?

BERNARD.

Vous demandez protection à un être que vous méprisez ? Les femmes sont lâches !

EDMÉE.

Lâche vous-même, qui ne sentez pas que vous devez secours et respect à votre parente.

BERNARD.

Si vous êtes fière, j'aime mieux ça ! (On entend une décharge de mousqueterie.) Mais que diable est-ce là ?

EDMÉE.

On se bat ? On vous attaque peut-être ?...

BERNARD.

Vous l'espérez ? non ! c'est une plaisanterie de messieurs mes oncles, qui veulent savoir si je leur céderai la place auprès de vous ! (On entend la coulevrine.) Oh ! oh ! la coulevrine de Jean le Tors ?... Est-ce qu'il y aurait tout de bon quelque chose ? (Il va vers la fenêtre.)

EDMÉE.

C'est mon père qui vient me chercher !... Oh ! je suis sauvée !

BERNARD.

Ah bien oui, sauvée ! Pauvre vieux chevalier ! il se prend à quelque piége !...

EDMÉE.

Un piége ? Oh ! oui, mon Dieu, je comprends ! Ils m'ont amenée ici pour l'y attirer ! Ils le redoutent ! Ils vont le tuer ! Allez empêcher cela, Bernard ! (Elle tombe à ses genoux.) Dites-leur d'épargner mon père... mon père, qui vous aime sans vous connaître, qui a tant pleuré sur vous !

BERNARD, la contemplant d'un air sombre.

A genoux, devant moi? Levez-vous donc! ça me gêne, ça me trouble, de vous voir à genoux!

EDMÉE.

Non, non! jurez-moi... (on frappe violemment à la porte; Edmée, effrayée, se relève.)

LAURENT, en dehors.

Bernard? Êtes-vous là? Ouvrez... venez!

BERNARD, ouvrant le guichet de la porte.

Qu'est-ce que vous voulez? me disputer cette proie? (Laurent secoue la porte.) Oh! c'est inutile, elle m'appartient.

LAURENT, dehors.

Il s'agit bien de ça! on nous attaque, Louis vient d'être tué!

BERNARD.

Soyez tous tués comme des chiens, si j'en crois un mot! Est-ce le vieux Hubert qui nous attaque, dites?

LAURENT, dehors.

Non, c'est la maréchaussée; ouvrez!

BERNARD.

Et moi, je me méfie! Allez-vous-en... je vous suis! (Revenant et prenant sa carabine qu'il commence à charger. — A Edmée.) Eh bien, votre père n'y est pas! vous voilà tranquille, je pense.

EDMÉE.

Merci, mon Dieu! mais moi... que vais-je devenir? (Nouvelle décharge de mousqueterie.) Ne me quittez pas... Bernard, vous êtes fier, vous êtes brave, vous! soyez généreux, sauvez-moi ou tuez-moi!

BERNARD.

Vous sauver?... On ne sauve personne ici, c'est impossible! Vous tuer? ce serait le plus sûr! (La regardant.) Mais il me semble qu'il faut bien aimer une femme pour la tuer.

EDMÉE, éperdue.

Eh bien ! il faut m'aimer, Bernard !

BERNARD, troublé, posant sa carabine.

Vous aimer? que dites-vous là? Savez-vous, Edmée de Mauprat, que je n'ai jamais aimé personne, moi? Savez-vous que si je vous aimais... Par tous les diables... pourquoi me dites-vous qu'il faut que je vous aime? (On entend encore la couleuvrine et la mousqueterie.) Oh! pour le coup! on ne brûlerait pas tant de poudre pour se divertir! Tenez, Edmée, il faut que j'y aille, je vais vous enfermer ici, attendez-moi!

EDMÉE.

Vous attendre? rester ici. (Allant à la fenêtre.) Oh! cette fenêtre est grillée! je ne pourrai pas me jeter sur le pavé! Une arme, Bernard! je vous somme de me donner un moyen de me défaire de la vie! *

BERNARD.

Vrai? vous auriez la force de vous tuer plutôt que de subir leurs outrages?

EDMÉE.

Vous me méprisez donc, que vous en doutez ?

BERNARD, la regardant.

Si jeune... si belle... et si brave !...

EDMÉE, voyant le couteau de chasse à la ceinture de Bernard.

Ah ! cette arme!...

BERNARD.

Tenez !... (Il va pour lui donner son couteau et s'arrête. Non ! je ne le peux pas, Edmée!... Je suis fou !.. (La pressant dans ses bras.) Je crois rêver!... Écoutez ces cris ! on se bat, on s'égorge à

* C'est à cause de cette circonstance qu'il ne faut pas figurer des armes d'un usage possible dans les trophées de décor. Il est absolument nécessaire aussi qu'il n'y ait pas de couteau oublié sur les tables. Chaque convive, selon l'ancien usage rustique, se sert du sien et le remporte.

deux pas de nous ! Et moi qui n'aimais rien au monde que la bataille et le danger, je suis là comme un poltron. Je ne pense à rien... qu'à vous ! Eh bien ! aimez-moi, vous le devez, promettez-moi de m'appartenir.... et fuyons !

EDMÉE.

Fuir ? nous pouvons fuir ?

BERNARD.

Oui, à l'instant même, rien n'est plus aisé. Ils croient que je ne connais pas leur secret, mais je l'ai découvert ; voyez... (Il dérange le tonneau qui est adhérent à son patin, pousse un ressort et ouvre une trappe. Bruit du combat.) Ah ! je suis un traître... fuir... abandonner la Roche-Mauprat au milieu d'un assaut ! non... jamais ; tiens, pauvre fille ! va-t'en... va-t'en... adieu !

EDMÉE.

Oh ! Bernard, mon sauveur, mon ami !

BERNARD, lui donnant un flambeau et une clef.

Laissez-moi... ne me parlez plus, partez ! Descendez toutes les marches, suivez le souterrain... cette clef ouvre la dernière porte qui donne dans la campagne. Alors, si vous savez courir, courez, et que Dieu ou le diable vous conduise ! Moi, je vous ai vue aujourd'hui pour la première et pour la dernière fois de ma vie !... Si vous croyez que j'ai une âme, vous me direz des prières !

EDMÉE, tenant le flambeau, prête à descendre.

Nous nous reverrons, Bernard !

BERNARD.

Jamais ! Si nous avons le dessous, je serai pris et jugé avec mes oncles ; si c'est le contraire, je serai jugé par eux pour vous avoir fait sauver... le plus sûr est d'aller me faire tuer tout de suite. Adieu, Edmée !

EDMÉE, remontant les marches qu'elle a commencé à descendre.

Eh bien ! non, vous n'irez pas ! votre sang retomberait sur

ma tête et sur mon cœur. Vous allez venir avec moi qui réponds de vous conduire à mon père et de vous réconcilier avec la société, avec moi qui vous aimerai comme un frère, et qui mourrai ici plutôt que de vous y laisser.

BERNARD.

Comme un frère? Oh! grand merci, je ne veux point de cette amitié-là!... Allez-vous-en donc, folle que vous êtes, et n'allumez pas la rage dans mon sang! Ne voyez-vous pas que ce que je fais là est au-dessus de mes forces?... Tenez, vous avez trop tardé... je n'ai plus ma tête! Il me semble que l'odeur du sang et de la poudre montent jusqu'ici. (Il referme la trappe et se place dessus.)

EDMÉE, effrayée.

Que faites-vous?

BERNARD.

Non, non! vous ne partirez pas! nous mourrons ensemble, ici, ou bien... vous me ferez un serment!

EDMÉE.

Oui, parlez!

BERNARD.

Jurez de n'être jamais qu'à moi. A ce prix, je peux sacrifier le présent à l'avenir, je peux vous préférer à mon honneur. Je peux vous respecter et vous suivre! autrement... malheur à moi, malheur à vous!

EDMÉE.

Eh bien! Bernard, je vous fais ce serment!... Je vous engage ma parole de n'appartenir jamais à un autre qu'à vous.

BERNARD.

Sur quoi jurez-vous?

EDMÉE.

Sur mon salut éternel.

BERNARD, secouant la tête.

Sur quoi encore?

EDMÉE.

Sur l'honneur de ma mère.

BERNARD.

Soyez maudite si vous manquez à ce serment-là ! (Cris au dehors.)

EDMÉE.

Écoutez, écoutez ces cris !

BERNARD, écoutant.

Cela ? c'est le cri de victoire des Mauprat. Ils triomphent ! Eh bien ! ils n'ont plus besoin de moi !

EDMÉE.

Ils vont venir... grand Dieu ! Bernard, partons.

BERNARD.

Allons ! pendu ici ! pendu là-bas, que ma destinée s'accomplisse ! (Ils descendent les marches du souterrain.)

Deuxième Tableau.

A LA TOUR GAZEAU.

Intérieur d'une tour octogone ruinée et cependant fermée et couverte. Les murs sont nus et délabrés, mais sans brèches ni fissures. Au fond, au milieu, une porte cintrée, assez grande, fermée de battants formés d'ais grossiers, mais solidement reliés par des tiges d'arbres qui ont encore leur écorce et qui sont cloués en travers. Cette porte se ferme par une traverse en bois, qui est encore une sorte de bûche. A droite du spectateur, sur le pan coupé qui relie le fond au pan de droite, s'ouvre une voûte qui donne entrée à une pièce sombre qui sert d'étable, et où l'on voit des feuilles et des herbes sèches. Une simple barrière basse, à claire-voie, formée de branches entrelacées, ferme cette pièce. Sur le pan qui relie le fond au pan gauche, est placée une échelle grossière qui s'appuie à une fenêtre assez élevée au-dessus du sol de la tour. Cette fenêtre bordée de broussailles, sans vitres ni châssis, est d'architecture moyen âge. Les meneaux sont brisés en partie. Sur le pan de gauche, une antique cheminée à plein cintre où brûle un feu de broussailles; un tas d'autres broussailles est posé à côté. Le mobilier se compose de souches de bois brut, servant de tables et de siéges, et de quelques écuelles et cruches de terre. Une vieille lampe de fer est accrochée au-dessus de la cheminée.

SCÈNE I

PATIENCE, M. AUBERT.

(Ils sont assis sur des souches près de la cheminée. Patience grossièrement et pauvrement vêtu d'une culotte brune, d'une chemise jaunâtre et de gros sabots; M. Aubert, costume noir.)

PATIENCE, tenant un livre.

Dire que j'ai la tête dure comme une pierre, et que, malgre tant de leçons que vous m'avez données, je n'ai jamais pu apprendre à lire! Non, c'est chose impossible, quoi! quand

il faut voir des lettres rangées là-dessus, des mots, du blanc, du noir, ça me fait chavirer la cervelle, je pense à autre chose, et je m'aperçois que je voudrais deviner au lieu d'apprendre. (Il referme brusquement le livre. — M. Aubert se lève.) Mais qu'est-ce que vous écoutez donc, monsieur Aubert ? est-ce que vous pensez encore à vous en aller ?

M. AUBERT, qui a levé la tête vers la fenêtre.

Je vois que c'est impossible. La nuit est trop noire. (Il regarde sa montre.) Savez-vous, mon cher Patience, qu'il y a six heures que l'orage me retient ici ? (Remontant sa montre.) Il est près de minuit.

PATIENCE.

Ah ! vous comptez, vous mesurez le temps ! vous vous ennuyez dans la compagnie du pauvre vieux solitaire de la tour Gazeau.

M. AUBERT.

Vous ne le croyez pas, mon ami ! Depuis que je suis attaché à monsieur le chevalier de Mauprat, ai-je passé plus d'une semaine sans venir causer longuement avec vous ?

PATIENCE.

Par bonté !

M. AUBERT.

Non, par affection : vous êtes un des hommes que j'aime le mieux au monde, parce que avec l'austérité d'un saint vous avez la naïveté d'un enfant !

PATIENCE.

Merci monsieur Aubert !... Et la bonne Edmée, elle m'aime aussi, pas vrai ?

M. AUBERT.

Sans la chasse d'aujourd'hui, elle serait venue avec moi ici.

PATIENCE.

Elle fait la guerre aux loups ? Bah ! ils ne me disent jamais rien, à moi qui vis au milieu d'eux !

M. AUBERT, riant.

Aussi passez-vous pour sorcier! comme votre ami Marcasse ! Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu, le philosophe silencieux ?

PATIENCE.

Je l'ai vu dans la journée, il s'en allait à la Roche-Mauprat.

M. AUBERT.

Il n'a donc pas peur de ces bandits ?

PATIENCE.

Quel mal voulez-vous qu'ils fassent à ce pauvre brave homme ?

M. AUBERT.

Et vous, ils ne vous ont jamais tourmenté?

PATIENCE.

Je vis à la limite des terres où ils s'arrogent leurs anciens droits de corvée et de rançon. Je n'ai rien, je ne cultive rien... j'habite une ruine abandonnée, et pourtant j'ai eu maille à partir avec eux... il y a sept ou huit ans, Bernard Mauprat, leur neveu, passait par ici...

M. AUBERT.

Bernard ! malheureux jeune homme! élevé par eux, perdu par leurs exemples !

PATIENCE.

Attendez... c'était alors un méchant garnement : j'avais apprivoisé une pauvre chouette qu'il trouva plaisant d'abattre d'un coup de pierre, en me traitant de meneux de loups, et en me menaçant de sa fronde. Je perdis le jugement en voyant couler le sang de l'oiseau. C'est la seule fois qu'il y ait eu du sang sur ma porte, et j'ai failli quitter la tour Gazeau à cause de ça. Je pris le garçonnet par les poignets. Il était déjà fort, je l'étais davantage, je le liai à un arbre, je m'armai d'une

branche et je le fustigeai... Dame! c'est la seule fois aussi que j'aie frappé un enfant! mais j'avais mon idée : voyant que ce mauvais chien chassait de race, je voulais lui donner l'horreur du sang; j'avais attaché l'oiseau mort au-dessus de sa tête, et à chaque goutte qui tombait sur lui, je le fouaillais... bien doucement, je vous jure, mais de manière à l'humilier, je ne voulais pas autre chose! Il pleurait de rage, et il me jura que je m'en repentirais quand il aurait âge d'homme.

M. AUBERT.

C'était fort imprudent à vous! il a dû le dire à ses oncles...

PATIENCE.

Eh bien, il y a du bon dans ce garçon-là, il ne l'a jamais dit, que je sache, et il m'a sauvé la vie.

M. AUBERT.

Comment cela?

PATIENCE.

Oui, il s'est mis, l'an dernier, entre ses oncles qui voulaient me voler mes deux chèvres, et moi qui voulais les défendre... Mais entendez-vous?... C'est le pas d'un cheval! merci, il a de bons yeux ou une belle peur, celui qui galope en pleine nuit sur mon chemin. (On frappe avec force.)

M. AUBERT, un peu effrayé.

N'ouvrez pas! c'est quelque malfaiteur, peut-être!

PATIENCE, souriant.

Ou bien c'est le casseux de bois, le fantôme de la forêt. (A la porte.) Qui va là?

BERNARD, dehors.

Ouvrez, par tous les diables!... ou j'enfonce votre baraque!

PATIENCE.

Oh! oh! c'est comme ça que vous parlez? passez votre

chemin, l'ami ! Oh ! vous avez beau pousser ! la garniture est bonne ! (A M. Aubert.) C'est moi qui l'ai faite.

EDMÉE, dehors.

Dieu ! c'est Patience ! Ouvrez, ami, c'est moi !

PATIENCE.

La voix d'Edmée ! (Il ouvre.) Entrez, entrez, fille du bon Dieu, et soyez la bienvenue.

SCÈNE II

BERNARD, PATIENCE, M. AUBERT, EDMÉE.

(Leurs habits sont mouillés et en désordre.)

EDMÉE.

Ah ! cher monsieur Aubert, vous êtes ici ! Bon Patience ! c'est donc là la tour Gazeau ? Que cela fait de bien de revoir des amis ! Enfermez-nous, Patience.

PATIENCE, fermant la porte.

Qu'est-ce qu'il y a donc, mon Dieu !

M. AUBERT.

Dans quel état vous êtes, mademoiselle Edmée ! vous m'effrayez ! Avec qui êtes-vous ? que vous est-il arrivé ?

EDMÉE.

Rien, rien ! je ne puis parler... Nous avons marché avec tant de peine... Tous deux sur un pauvre cheval de paysan que la Providence nous a fait rencontrer... Nous ne savions plus où nous étions !... Mais mon père doit me chercher ; que faire pour le rejoindre bien vite ? où le trouver ?

PATIENCE.

Voilà qui n'est point aisé à dire. Reposez-vous ici : ce garçon prendra le cheval de monsieur Aubert qui est là (*il montre l'étable.*) et il courra à Sainte-Sévère...

BERNARD, *s'oubliant.*

Moi? à Sainte-Sévère?

PATIENCE, *reculant de surprise.*

Dieu de bonté! savez-vous, mademoiselle Edmée, dans quelle compagnie vous êtes ici? Connaissez-vous...

EDMÉE.

Oui, je le connais! Silence, ami, je lui dois plus que la vie!

BERNARD.

Eh! pourquoi cacher ce que je suis? croyez-vous qu'un Mauprat ait peur de deux hommes?

M. AUBERT, *effrayé.*

Mauprat! c'est là un Mauprat!

BERNARD.

Eh bien! oui, monsieur l'habit noir, c'est un Mauprat! prétendez-vous déjà m'appréhender au corps? Essayez-en tous deux!

EDMÉE, *lui saisissant le bras.*

Taisez-vous, Bernard! je réponds de vous devant Dieu, mais je vous défends de provoquer personne.

BERNARD, *la regardant avec une sorte de plaisir.*

Vous me défendez? oui-da! Et de quel droit, cousine?

EDMÉE, *l'emmenant vers la cheminée où elle le fait asseoir et lui parlant à voix basse.*

Du droit que l'intérêt et l'amitié me donnent sur vous.

BERNARD, *de même.*

L'amitié? encore l'amitié? Oh! pour si peu, je n'obéirai guère!

EDMÉE, parlant plus bas encore.

Eh bien ! Bernard, du droit dont vous m'avez investie vous-même, en me donnant votre amour.

BERNARD.

A la bonne heure ! c'est une raison cela ! faites de moi ce que vous voudrez.

M. AUBERT.

Écoutez ! on vient ! Quelque chose a gratté à la porte.

PATIENCE, écoutant.

Cela, c'est un ami. C'est Blaireau. Un ami qui en annonce un autre ! (il ouvre.)

SCÈNE III

BERNARD, M. AUBERT, EDMÉE, PATIENCE, MARCASSE.

MARCASSE, à la cantonade.

Reste-là, Blaireau, et fais bonne garde.

EDMÉE, allant au-devant de Marcasse.

Marcasse ? ah ! peut-être a-t-il des nouvelles de mon père ?

MARCASSE.

Non. Je vous cherchais !

EDMÉE.

Moi ? comment saviez-vous ?...

MARCASSE, lui fait signe d'un air mystérieux et toujours avec une pantomime solennelle. Elle le suit à la droite du théâtre pendant que Patience et M. Aubert s'approchent de Bernard vers la cheminée.

Je sais tout ! Je vous ai vue.

EDMÉE.

Où donc ?

MARCASSE.

Là-bas... J'ai couru pour appeler la maréchaussée.

EDMÉE.

C'était vous ?

MARCASSE.

Mais je n'ai pas dit... Une fille comme vous... La Roche-Mauprat... Que croirait-on ?

EDMÉE.

Oui... mon honneur... celui de mon père!

MARCASSE.

Un assassin... Jean Simonard était chez eux, j'ai dit : Allez. — Je vous ai vus fuir, je vous suivais.

EDMÉE.

Oh ! le cœur dévoué ! je vous bénirai tous les jours de ma vie ! Aidez-moi à sauver ce jeune homme et à rejoindre...

PATIENCE, qui est monté à l'échelle.

Qu'est-ce qu'il y a donc? le ciel est tout rouge, la forêt brûle... Mais non... Attendez ! C'est la Roche-Mauprat!

BERNARD, bondissant.

Le feu à la Roche-Mauprat!... Oh! c'est la défaite et l'outrage ! c'est le sceau du vasselage sur l'écusson de la famille!... Honte à votre père, Edmée, honte à vous comme à moi si les Mauprat sont arrêtés et jugés, si leur château est pris et rasé !... J'irai !... Je ne peux pas laisser égorger mes oncles... Malgré tout le mal qu'ils m'ont fait, j'irai !... Adieu, adieu, vous autres !... Adieu, Edmée !... Il faut que j'y aille, je vous dis.

(Il ouvre vivement la porte en repoussant ceux qui veulent l'en empêcher.)

SCÈNE IV

EDMÉE, MARCASSE, PATIENCE, LÉONARD, BERNARD.

Au moment où Bernard ouvre la porte, Léonard s'élance sur le seuil, mais en s'appuyant aux embrasures, chancelant, livide, la tête nue, les habits souillés et déchirés.

BERNARD.

Léonard!

LÉONARD, haletant et farouche, avec une expression de mépris.

Ah! c'est vous? (Patience et Marcasse, craignant pour Edmée, font le geste de la garantir.) Oh! ne craignez rien, vous autres. Je suis seul, sans armes. (Il jette le manche et le tronçon d'un couteau de chasse brisé dans sa main.) Et je suis harassé... criblé... Mais tel que je suis, vous ne me livrerez pas vivant, je vous en réponds.

PATIENCE.

Vous livrer? non! Vous êtes chez moi, c'est sacré! entrez, reposez-vous; on vous cachera s'il le faut. (Refermant la porte.) Ah! le malheureux! il laisse une trace de sang derrière lui.

M. AUBERT.

Secourons-le!

BERNARD, soutenant Léonard et le faisant asseoir.

Dites-nous... Oh! Léonard, dans quel état vous êtes!

LÉONARD.

Rien!... rien... Laissez-moi reprendre haleine! Tout est perdu, Bernard! vous vous êtes sauvé... (Regardant Edmée.) Tant mieux pour vos amours! tant pis pour votre conscience!

BERNARD.

Non! j'ai eu pitié d'une femme, voilà tout; mais me voilà prêt... Je retournais là-bas... j'y cours!

LÉONARD, d'une voix entrecoupée.

Il est trop tard! Tout est fini! Tous mes frères sont morts ou prisonniers, et la Roche-Mauprat est la proie des flammes. J'ai vu tomber à mes côtés Louis, Laurent et Antoine. Je soutenais le dernier assaut avec Gaucher. (Il se lève.) Entourés, perdus, abandonnés... nous n'avons pas voulu nous rendre, nous avons sauté dans le fossé... Gaucher n'a pu le traverser... je l'ai vu disparaître! Rage et malheur! quelle nuit!... Je me suis frayé un chemin à travers les balles; aucune ne m'a fait tomber, je ne sentais plus rien! On m'a traqué jusqu'à cinq cents pas d'ici... Là, j'ai trompé ces limiers maudits; mais ils ne tarderont pas... Tenez! ils viennent! Une arme, Bernard!.. une arme, vous autres! un épieu... un bâton!...

EDMÉE.

Non!... écoutez!... Cette fanfare... ce sont les gens de mon père! on me cherche. (A Léonard.) On vous sauvera, monsieur! Bernard, restez ici!... Monsieur Aubert, venez! (A Patience et à Marcasse.) Mes amis, ne souffrez pas qu'ils s'éloignent, je réponds de les protéger!,..

M. AUBERT.

Oui, oui, courons! (Il sort avec Edmée.)

SCÈNE V

MARCASSE, PATIENCE, BERNARD, LÉONARD.

LÉONARD.

C'est inutile, je ne veux pas qu'on me sauve, je ne veux ni pitié ni pardon, moi! J'ai rompu avec ceux qui te réclament. Bernard! suis ta destinée! la nôtre est accomplie! Mon père

Tristan l'a dit sur son lit de mort : *La légalité triomphe, la féodalité s'en va, mes fils finiront mal !* Bernard ! tu nous as quittés à l'heure suprême ! c'est lâche, mais c'est juste. Telle est la loi du monde où tu rentres et qui te fera peut-être payer cher la protection que tu lui demandes !

PATIENCE.

Non, monsieur, il sera honnête homme, et s'il a plus de peine qu'un autre à se faire estimer, il aura aussi plus de mérite.

MARCASSE, à Léonard.

Oui ! parlez plus sagement... Et tenez, reprenez des forces. (Il lui présente la gourde que Léonard prend machinalement.) Vous pâlissez beaucoup.

BERNARD.

Honnête homme... Lâche !... voilà donc mon lot à moi ! Non, mieux vaut mourir. Venez, Léonard.

PATIENCE.

Non ! vous n'irez pas !

LÉONARD, se relevant.

Il n'ira pas, je le lui défends ! Adieu, Bernard, je te pardonne ! (Il lui tend la main.) On vient... J'ai la force... Oui ! (Il boit à la gourde.)

BERNARD.

Je ne vous abandonnerai pas ! Léonard... C'est impossible !

LÉONARD.

Laisse-moi... tu me ferais prendre... A deux, on ne se sauve pas ! (Rendant la gourde à Marcasse.) Allons ! merci ! Vive le diable ! et en route ! (Il fait quelques pas et tombe.)

BERNARD.

Évanoui ?

MARCASSE, le touchant et le regardant.

Non, mort !

SCÈNE VI

M. AUBERT, M. DE LA MARCHE, BERNARD, LÉONARD mort; PATIENCE, MARCASSE.

M. DE LA MARCHE, en habit de chasse richement galonné.

Mort! qui donc? (Regardant le cadavre.) Quel est celui-ci?

PATIENCE.

Monsieur le lieutenant général... c'est Léonard!

MARCASSE.

Le dernier des sept frères Mauprat!

M. AUBERT.

O ciel! Le chevalier vient... avec Edmée... cachez-leur...

MARCASSE, à Patience.

Oui, oui. (Ils emportent Léonard sous la voûte.)

M. DE LA MARCHE, à M. Aubert lui montrant Bernard, qui est resté atterré.

C'est là ce jeune homme? il est fort compromis, mais le chevalier veut qu'on le sauve... On le sauvera... chut...

SCÈNE VII

LES MÊMES, EDMÉE, LE CHEVALIER HUBERT DE MAUPRAT, vieillard droit et actif, cheveux blancs, riche costume de chasse. PIQUEURS portant des torches.

EDMÉE, entrant la première, à M. Aubert, après avoir regardé Bernard.

Et l'autre?

MARCASSE, qui revient de la voûte avec Patience.

Hors de danger.

EDMÉE, retournant à son père qui entre.

Venez... le voilà, mon père. (A Bernard.) Levez-vous donc! (Bernard se lève machinalement.)

LE CHEVALIER, allant à lui et parlant à sa fille.

Il ressemble à son père, qui était un loyal gentilhomme!... Bernard! tu ne me connais pas? Mais tu m'aimeras, j'en réponds! J'ai voulu t'élever, t'adopter... Tu l'ignores peut-être? oui, je vois que tu ne sais rien... On s'est mis entre nous, mais tu m'es enfin rendu! Ma fille me dit que tu l'as sauvée aujourd'hui en arrêtant son cheval qui l'emportait : c'est la Providence qui t'avait conduit là! et je la remercie! viens m'embrasser, mon fils.

BERNARD, stupéfait, poussé dans les bras du chevalier par Edmée.

Votre fils?

LE CHEVALIER.

Oui, certes, nous ne nous quitterons plus : viens avec nous! Tiens, donne le bras à ta cousine .. à ta sœur.

BERNARD, comme dans un rêve.

Où allons-nous donc?

EDMÉE.

Venez!... (Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Troisième Tableau.

AU CHATEAU DE SAINTE-SÉVÈRE.

Intérieur d'une orangerie ouverte sur les jardins, vaste et habituellement fréquentée. Edmée et mademoiselle Leblanc, coupant des étoffes sur une table, à gauche du spectateur. Bernard et M. Aubert, étudiant sur une table à droite. Ils font une dictée à voix basse.

SCÈNE I

EDMÉE, Mlle LEBLANC, BERNARD, M. AUBERT.

EDMÉE, à Mlle Leblanc.

Tu m'as donné là de mauvais ciseaux !

MADEMOISELLE LEBLANC.

Voulez-vous que j'aille chercher les vôtres ?

EDMÉE.

Non, certes ! Traverser la terrasse et remonter dans le château, ce serait donner trop de peine à tes jambes, pour en épargner un peu à mes doigts.

MADEMOISELLE LEBLANC.

Mais, aussi, mademoiselle, quelle idée avez-vous maintenant de venir vous installer dans l'orangerie pour cet ouvrage-là ?

EDMÉE.

Il y fait bon ! C'est plus vaste que nos appartements, on y respire mieux.

MADEMOISELLE LEBLANC.

Ah ! vous voilà donc comme ce monsieur, (elle désigne Bernard) qui étouffe partout et qui, si monsieur Aubert voulait l'en croire, prendrait ses leçons à travers champs ?

M. AUBERT, à Bernard.

Mille pardons, monsieur, mais ce n'est point là la phrase que j'ai eu l'honneur de vous dicter.

BERNARD.

Eh bien qu'est-ce que ça fait ? Puisque ça signifie la même chose ?

M. AUBERT.

Sans doute, mais il y aurait une faute de français. (Bernard hausse les épaules.)

MADEMOISELLE LEBLANC, à Edmée.

Ah ! il fait des fautes de français, à son âge ?

EDMÉE.

Mon Dieu, il est comme toi, ma bonne Leblanc ! Il ne peut pas savoir ce qu'on ne lui a pas appris.

MADEMOISELLE LEBLANC.

C'est égal, mademoiselle, c'est un rustre achevé !

EDMÉE.

Tu le détestes donc bien ?

MADEMOISELLE LEBLANC.

Et vous, mademoiselle Edmée, est-ce que vous pouvez supporter cet être-là ?

EDMÉE.

Tu le vois, je le supporte. (A M. Aubert qui se rapproche d'elle.) Eh bien ! votre leçon est déjà finie ?

M. AUBERT.

Elle est à peine commencée et déjà il s'endort.

EDMÉE.

Il n'arrive donc pas à se vaincre?

M. AUBERT.

Il le veut rarement! et quand il le veut, comme aujourd'hui, par exemple, où votre présence le stimule, il ne le peut pas.

MADEMOISELLE LEBLANC.

Je le crois bien, ça a le sang épais et la tête lourde d'un paysan!

EDMÉE.

Au contraire! Il a le sang trop vif; n'est-ce pas, monsieur Aubert? C'est de famille, mon père est ainsi. Eh bien! quand il ne serait pas plus studieux, pas plus érudit que lui?

M. AUBERT.

Ah! pourvu qu'il eût son cœur généreux, sa bonté inépuisable ..

EDMÉE.

Mais... Bernard n'est pas méchant? (Bernard s'éveille, il a le dos tourné au groupe, il a la tête dans ses mains, il écoute.)

MADEMOISELLE LEBLANC.

Que voulez-vous qu'il soit avec cette mine-là? regardez-le! quelle tournure il donne à ses habits! Et ses cheveux sans poudre, est-ce décent?

EDMÉE.

Oh! cela...

MADEMOISELLE LEBLANC.

Mais savez-vous qu'il a manqué tuer Saint-Jean, la première fois qu'on a voulu le coiffer? Otez-vous de là, a-t-il dit, en jurant comme un possédé, ou je vous fais avaler votre boîte à farine! Vous riez, mademoiselle?

EDMÉE.

Sans doute. Je comprends très-bien son horreur pour vos modes absurdes, et je crois qu'il est beaucoup mieux avec sa chevelure naturelle qui est superbe.

MADEMOISELLE LEBLANC.

Moi, je le trouve affreux avec cette crinière-là.

EDMÉE.

Bah ! tu ne t'y connais pas.

BERNARD, à part, tressaillant.

Tiens ! comme elle a dit ça ! me trouverait-elle enfin un peu à son gré ? (il se retourne et la regarde.)

M. AUBERT.

Êtes-vous mieux disposé maintenant, monsieur ?

BERNARD.

Oui, j'ai fait un petit somme qui m'a éclairci les idées. Venez, dépêchons. (Mademoiselle Leblanc sort.)

M. AUBERT.

Pardon ! ce n'est pas ce cahier-là.

BERNARD, brusquement et regardant toujours Edmée.

C'est donc l'autre ?

M. AUBERT, avec une douceur obstinée.

Non, c'est le troisième ; nous étions en train de définir, en passant, la logique.

BERNARD.

Au diable la logique !

EDMÉE, d'un ton de reproche.

Bernard !...

BERNARD, regardant alternativement Edmée qui s'est remise à travailler et son cahier.

Allons ! si vous y tenez !... (A part.) Elle m'a défendu contre la vieille sorcière, pas moins ! (A M. Aubert.) Vous disiez donc...

oui, j'y suis, et j'ai compris de reste. Pardieu ce n'est pas sorcier, votre logique. C'est le pourquoi et le comment de toutes choses, des idées, des mots par conséquent; c'est elle qui gouverne toutes les règles; donc, elle veut que moi, nominatif ou sujet... sujet! un drôle de terme!... lorsque j'exprime mon action sur les choses ou les personnes... (Il taille, Patience entre.)

M. AUBERT.

Courage, monsieur, c'etait fort bien.

SCÈNE II

EDMÉE, PATIENCE, M. AUBERT, BERNARD.

Patience salue M. Aubert, qui continue son résumé à voix basse. Il est proprement vêtu, Il s'approche d'Edmée,

EDMÉE.

Ah! vous voilà, mon bon Patience! Asseyez-vous, j'ai encore quelques points à faire.

PATIENCE, s'asseyant et regardant l'ouvrage.

Un petit sarrau! ma foi, ça vous a une tournure, et ces pauvres enfants vont être braves! Savez-vous que pour une demoiselle, vous êtes diantrement adroite de vos mains? C'est joliment taillé, ça! mais ça ne me paraît guère cousu : pour des enfants qui ont tant besoin de remuer!

EDMÉE.

Ce n'est pas cousu du tout, c'est coupé et assemblé seulement. Il ne faut pas ôter l'ouvrage à nos ouvrières.

PATIENCE.

Ah! dame! elles ne sont guère habiles dans notre endroit! ne m'avaient-elles pas cousu la manche droite au bras gauche?

Aussi j'étais gêné du coude! sans vous, je n'aurais jamais su d'où ça me venait... Ah! à propos! Il y a Sylvain Tourny, vous savez, ce garçon qui demeure dans la paroisse, un assez bon sujet, qui a ses parents métayers à la Roche M... (Edmée lui fait signe de ne pas prononcer ce nom devant Bernard. Il baisse la voix.) Il s'en va retourner là-bas pour soigner son père qui est très-malade, et il demande qu'on y envoie le médecin... Il ne dit pas ce qu'il a, le vieux, mais ça le tient dans le bras, et il paraît qu'il a reçu un mauvais coup à l'affaire de...

EDMÉE, lui faisant encore signe.

Oui, oui, envoyez-lui le médecin, et payez la visite... Avez-vous encore de l'argent?

PATIENCE.

Oui, oui, Edmée... ça me fait penser que madame Leblanc s'est fâchée contre moi hier parce que je vous appelle comme ça Edmée tout court. Ça me semblait cependant plus respectueux que tout. Quand on prie la bonne Vierge du ciel on ne dit ni mademoiselle ni madame; on l'appelle Marie; mais si ça vous fâche...

EDMÉE.

Bien au contraire, j'y vois une preuve d'amitié paternelle, et l'amitié, Patience, convenez-en, ça vaut mieux que la solitude.

PATIENCE.

La solitude! Eh! ne m'en parlez plus, puisqu'il faut que je l'oublie. Ah! Edmée! vous faites du monde ce que vous voulez!

EDMÉE, moitié à part.

Pas toujours!

PATIENCE, qui a suivi des yeux, regardant aussi Bernard avec finesse.

Celui-là? Bah! vous en viendrez à bout comme de moi que vous avez fait riche et quasi seigneur. (Soupirant.) Oui, oui, à

présent j'ai, grâce à vous, une jolie petite maison au bout du parc, des fruits dans mon jardin, une vache dans mon pré, des habits sur le dos, du vin au collier et de l'argent en poche. Mais mon désert de la tour Gazeau! mon tas de pierres, mes orties, mes guenilles, ma cruche d'eau et mon pain bis!... Mes chouettes le soir... mes rouges-gorges le matin... mon beau silence des nuits fleuries d'étoiles, mes songeries sans fin, mes promades sans but, ma pauvre liberté du bon Dieu... Allons, allons! n'y pensons plus. Ici, on donne tout au devoir et on fait bien. (Regardant Bernard qui écoute de nouveau.) Au devoir qui est rude, mais que l'amitié sait rendre doux!

EDMÉE, de même.

Doux à ceux qui savent aimer!

BERNARD, à M. Aubert.

Je ne peux pas vous répondre; j'étais distrait, cette fois. J'écoutais ce que dit ma cousine.

M. AUBERT.

Cela valait probablement mieux que tout ce que je puis vous dire... Pourtant...

BERNARD, se levant avec brusquerie.

Il n'y a pas de pourtant qui tienne!

EDMÉE.

Répondez avec plus de douceur, Bernard!

BERNARD, s'approchant d'Edmée et lui parlant à demi-voix, appuyé sur le banc pendant que Patience s'approche de M. Aubert.

Si vous vous occupiez un peu plus souvent de moi, vous, je me façonnerais peut-être; mais, c'est par hasard, et toujours comme sans y toucher, que vous me chapitrez en passant! Voyons! est-ce vrai? Il y a des jours où vous ne me dites pas quatre paroles.

MADEMOISELLE LEBLANC, qui est entrée, et qui est derrière eux.

Ma foi, c'est déjà trop!

BERNARD, en colère.

Oh! vous, la vieille sotte, laissez-moi tranquille! Je ne vous parle jamais, Dieu merci!

MADEMOISELLE LEBLANC.

Vieille sotte! à moi de pareilles invectives, à moi qui suis dans la maison depuis trente ans? Mademoiselle, on m'insulte devant vous, et vous ne dites rien?

EDMÉE, bas, à mademoiselle Leblanc.

Pourquoi le provoquer? ce n'est pas le moment!

MADEMOISELLE LEBLANC.

Ah! comme vous le protégez, lui! Allons, si ça continue, il faudra que je cède la place à un intrus, à un...

BERNARD.

A un quoi? Parlez donc tout haut qu'on vous réponde!

EDMÉE, bas.

Laisse-nous, Leblanc, et sois sûre que ce soir, je l'amènerai à te demander pardon. (Mademoiselle Leblanc sort en grommelant, Edmée se lève.) Bernard! voilà encore de vos grossièretés! Insulter une vieille femme, c'est, de la part d'un jeune homme, une mauvaise action, c'est presque un crime!

BERNARD.

Pourquoi ça? Il n'y a rien de plus méchant qu'une méchante vieille! Celle-là c'est une vipère, et je veux lui faire sauter ses dernières dents, si je la prends encore à vous dire du mal de moi.

PATIENCE.

Monsieur Bernard, vous n'êtes pas si méchant que ça!...

Allons, allons, le cœur est bon, quand le feu n'est pas dans la cervelle !

BERNARD.

Vous, le paysan bel esprit, sachez que je ne reçois de leçons que de mes pareils... quand j'en veux bien recevoir !

PATIENCE, un peu fâché et goguenard.

Vos pareils, vos pareils ! Vous n'avez pas deux têtes et deux estomacs, que diable !

EDMÉE.

Ne lui dis rien, ami Patience ! Ne vois-tu pas qu'il est fou et méchant, dans ce moment-ci ?

M. AUBERT.

Je crois, monsieur Bernard, que nous eussions mieux fait de continuer notre leçon ; si vous voulez la reprendre ?...

BERNARD.

Oh ! vous l'homme noir, vous me tuez avec vos sornettes ! c'est vous qui me rendez fou ! Tenez, vos livres, votre encre, vos paperasses, j'ai assez de tout ça ! Je vas tuer un lièvre ou deux pour me remettre. (il veut sortir.)

SCÈNE III

M. AUBERT, EDMÉE, LE CHEVALIER, BERNARD, PATIENCE,

qui sort après avoir salué le Chevalier.

LE CHEVALIER, à Bernard.

Eh bien ! où vas-tu, toi ? Qu'est-ce que c'est que cette manière de passer devant moi sans me saluer ?

BERNARD.

Pardon, mon oncle, je ne vous voyais pas.

LE CHEVALIER.

Il faut apprendre à voir ceux à qui on doit le respect, morbleu !

BERNARD.

Eh morbleu ! si je suis distrait, ce n'est pas ma faute, je ne le fais pas exprès.

LE CHEVALIER.

Il ne manquerait plus que ça !

EDMÉE, à demi-voix, à Bernard.

Il y aurait un moyen d'échapper à ces distractions ! ce serait de penser moins souvent à soi qu'à ceux qu'on aime.

BERNARD.

Bah ! à quoi me servirait d'aimer ceux qui ne m'aiment pas ?

EDMÉE, de même.

Vous croyez avoir le droit d'adresser un pareil reproche à mon père ?

BERNARD.*

A lui, non, mais à vous !

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce qu'il dit, qu'est-ce qu'il dit ? Il se plaint de nous, je crois ?

BERNARD.

Eh non, mille tonnerres ! Je m'en vas.

EDMÉE, bas.

Avancez un siége à mon père... et restez. (Bernard obéit machinalement.)

LE CHEVALIER, s'asseyant près de la table à droite.

Ah çà, vous vous disputiez ? Ma fille, monsieur Aubert, rendez-moi compte de la conduite de ce gaillard-là

* Beaucoup de choses que Bernard croit dire à demi-voix sont entendues des autres personnages. Dans sa nature, il ne sait pas parler bas.
(*Note de l'auteur.*)

EDMÉE.

Pas maintenant, si vous le permettez, mon père. Il n'est pas traitable!

LE CHEVALIER, prenant Bernard par l'oreille.

Oh! que je saurai bien le traiter, moi! Voyons, comment a-t-il étudié, ce matin?

BERNARD.

Plus mal que jamais, mon oncle; et si vous m'en croyez...

LE CHEVALIER.

Allons, allons, ne jetons pas le manche après la cognée; on ne peut pas contraindre l'esprit, il faut d'abord persuader le cœur; ça viendra! J'ai quelque chose d'important à vous dire. (A M. Aubert.) Restez, mon bon ami, vous êtes de la famille. (A Bernard.) Ce n'est pas du latin que je veux te servir; je n'en sais guère plus que toi : je parle à ton âme, à ta conscience.

BERNARD, qui moitié résistant, moitié jouant, s'est agenouillé peu à peu près de lui.

Dites tout ce que vous voudrez!... Eh! mon Dieu, je ne suis pas si mauvais qu'on croit.

SAINT-JEAN.

C'est monsieur le comte de La Marche... Je l'amène ici. (Bernard se relève.)

LE CHEVALIER, se levant pour aller au-devant de M. de La Marche.

Fort bien!

BERNARD, à Edmée, pendant que le Chevalier et M. de La Marche échangent quelques mots.

Il va donc venir tous les jours à présent?

EDMÉE, bas.

Il ne vient qu'une fois par semaine.

BERNARD.

Vous ne trouvez pas que ce soit assez?

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COMTE DE LA MARCHE.

LE CHEVALIER.

Vous arrivez à point, j'en suis aise; venez, comte, venez. (M. de La Marche vient à Edmée, et, en la saluant, lui baise la main. Bernard brise une chaise avec fureur.) Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc, toi, l'ouragan? Il faut toujours que ce garçon casse quelque chose ou quelqu'un! Monsieur de La Marche, vous nous trouvez au début d'une conversation qui vous intéresse aussi.

M. DE LA MARCHE.

Ah! monsieur!... Est-ce enfin le terme des délais...

LE CHEVALIER.

Apportés à votre mariage par la volonté de ma fille.

BERNARD, l'interrompant.

Pardon, mon oncle, mais vous parlez du mariage de ma cousine, et ça ne me regarde pas, moi. J'aimerais mieux m'en aller.

LE CHEVALIER.

Ah ça, est-ce que tu es fou? Quand je te dis qu'il s'agit de toi et de tes affaires?

BERNARD.

Mes affaires ne m'intéressent pas non plus. Est-ce que j'ai des affaires, moi? Vous avez assez fait en vous chargeant de m'éduquer et de me nourrir...

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu? morbleu!

EDMÉE, à Bernard.

Vous l'irritez! vous lui faites du mal!

LE CHEVALIER.

Non! Il me fait du bien, au contraire. Je suis de ces gens nerveux qui ont besoin de se fâcher de temps en temps; tu ne m'en as jamais donné l'occasion, toi... et je ne peux pas t'en faire un reproche!... Mais lui, il me rajeunit avec ses bourrasques! J'étais comme ça à son âge!... Je suis resté un peu fougueux, à ce qu'on dit! Eh bien, qu'il ne soit meilleur ni pire que moi, et il ne sera pas encore trop haïssable. (A Bernard, lui prenant le bras.) M'écoutes-tu, capitaine tempête?

BERNARD, lui baisant la main avec feu.

Oui, mon oncle! mais... puisque c'est de moi que vous allez parler, je demande en quoi cela peut intéresser monsieur.

M. DE LA MARCHE, avec une bienveillance un peu ironique.

Comment donc, cher monsieur Bernard! vous doutez de l'intérêt que je vous porte?

EDMÉE, interrompant Bernard, qui veut répondre.

Laisserez-vous enfin parler mon père?

LE CHEVALIER.

C'est ça! gronde-le, toi. (A M. de La Marche naïvement.) Elle seule a de l'empire sur lui. J'ai donc à vous dire... (s'asseyant à gauche sur le banc.) Oui, il est temps de le dire sans sourciller, que la race des Mauprat Coupe-Jarret est éteinte.

BERNARD, bondissant.

Que dites-vous là, mon oncle? suis-je mort?

LE CHEVALIER.

Ton père ne fut jamais de leur bande, et toi...

BERNARD.

Eh bien, moi, puisque vous parlez de ces choses-là devant le lieutenant général, il est temps de dire..... sans sourciller, en effet, que j'ai fait aussi, moi, le métier de franc-seigneur.

M. DE LA MARCHE, assis de l'autre côté de la table.

Chut, monsieur Bernard ! On ne vous demande pas cela !

BERNARD.

Mais il me plaît de vous le dire.

LE CHEVALIER, avec autorité.

Tu ne sais ce que tu dis. Tu as vécu parmi eux, sans avoir la notion des lois qui régissent maintenant les États. Ils t'avaient élevé comme un ancien hobereau. Tu croyais vivre au temps jadis : avoir les mêmes droits... Eh ! mon Dieu, vous vous trompiez d'époque, voilà tout. Et nous tous, monsieur de La Marche, n'avons-nous point parmi nos ancêtres, de hauts barons dont les conquêtes nous paraîtraient fort illégales aujourd'hui ? C'est à nous de mettre autant d'honneur et de vertus dans notre vie, que ces malheureux Mauprat avaient mis d'abaissement et de vices dans la leur... Or, mes enfants,* mes amis, bien que vous m'ayez vu malade et accablé d'abord par ces événements, j'ai réfléchi dans ma douleur; j'ai prié Dieu, et j'ai relevé la tête. Je me suis dit que cette catastrophe nous imposait de nouveaux devoirs et je les ai remplis... J'ai payé les dettes de tous les Mauprat, et j'ai racheté leur fief mis aux enchères par les créanciers.

M. DE LA MARCHE, regardant Bernard.

Ah ! vous avez racheté...

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur; cela retire plusieurs milliers de louis de la dot de ma fille, mais elle est de mon avis, et dit que l'honneur vaut bien ça ! (il présente des papiers à Bernard.)

M. DE LA MARCHE.

Certes ! et celui qui s'occuperait de ce qu'elle apporte

* Bernard, obéissant à un signe d'Edmée, vient s'asseoir à côté du Chevalier. Edmée est debout derrière le banc, appuyée sur l'épaule de son père.

en mariage ne serait pas seulement lâche, il serait aveugle.

BERRNARD, qui a haussé les épaules en écoutant le compliment de M. de La Marche.

Qu'est-ce que c'est donc que ce grimoire-là, mon oncle ?

LE CHEVALIER.

Ce sont les titres de propriété de la Roche-Mauprat que mon procureur vient de m'apporter, et qui te constituent seigneur de ce domaine.

BERNARD.

Moi ? Vous me donnez ça ? vous vous moquez ! Non, non, mes pieds ne repasseront jamais ce seuil maudit.

LE CHEVALIER.

Le château est détruit, mais la ferme est debout, et redeviendra par nos soins une belle et bonne propriété où tu iras de temps en temps dire d'honnêtes paroles et donner de bons exemples. C'est ton devoir, mon enfant ; il faut faire refleurir l'honneur, là où le mal avait semé la peste. Nous irons ensemble, et tu me suivras, toi, jeune homme, là où, moi vieillard, je porterai une âme ferme et un front tranquille.

BERNARD.

Ah ! mon oncle ! vous êtes un homme, vous ! Soyez béni pour le payement des dettes ! Mais quant au patrimoine, je refuse ! je n'en ai pas besoin ! A un être comme moi, il ne faut qu'un fusil au bras, un carnier au flanc, un chien de chasse derrière les talons !... Oui, oui, une arme et la liberté !... (il se lève.) Je ne serai jamais qu'un gentilhomme illettré, et vos leçons, M. Aubert, tombent comme le grain sur la roche ! Épargnez-vous une peine inutile ; quant à vous, Edmée, jamais je ne consentirai à faire brèche à votre fortune !

EDMÉE.

Bernard !...

BERNARD, avec amertume.

Oh! ma cousine! je sais bien que vous feriez tous les sacrifices pour vous dispenser...

EDMÉE, fièrement, mais tremblant.

Pour me dispenser de quoi, s'il vous plaît, Bernard?

BERNARD.

De tenir certaine promesse que vous m'avez faite le jour de notre première entrevue.

LE CHEVALIER, étonné, se levant.

Quelle promesse lui as-tu donc faite, Edmée?

BERNARD, regardant Aubert, qui lui serre le bras avec anxiété. Il lève les épaules et sourit.

Elle m'a promis de me regarder toujours comme son frère et son ami. Ne sont-ce pas là vos paroles, Edmée, et croyez-vous que cela se prouve avec de l'argent?

EDMÉE, lui tendant la main.

Vous êtes un noble cœur, Bernard, et je tiendrai mes promesses.

BERNARD, au Chevalier.

Mon oncle, pardonnez-moi, ne me prenez pas pour un ingrat... je...

LE CHEVALIER.

Tu acceptes?

BERNARD, vaincu par le regard d'Edmée.

Oui, mon oncle.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure donc, viens m'embrasser et rentrons. Le froid commence à se faire sentir... Et mes douleurs aussi... Venez, monsieur Aubert, je veux consulter monsieur de La Marche sur certaines formalités... (bas, montrant Bernard) relatives à la situation de ce garçon-là. (Il sort avec Aubert, qui lui donne le bras.)

M. DE LA MARCHE.

Aurai-je l'honneur d'offrir mon bras à mademoiselle Edmée ?

BERNARD, menaçant.

Excusez, je vous avais devancé. (il prend le bras d'Edmée sous le sien.)

M. DE LA MARCHE.

Je ne crois pas !

BERNARD.

J'en ai menti, peut-être ?

EDMÉE, effrayée, quittant le bras de Bernard.

Je vous rejoins, messieurs; j'ai quelques ordres à donner ici; vous permettez ?

M. DE LA MARCHE, montrant la porte à Bernard, qui fait mine de rester, et le saluant avec un air de cérémonie railleuse.

En ce cas, monsieur Bernard...

BERNARD, sèchement.

Je n'en ferai rien.

M. DE LA MARCHE, avec ironie.

Ni moi non plus.

BERNARD.

Je serai, mordieu ! plus têtu que vous; vous sortirez avant moi.

M. DE LA MARCHE.

Vraiment, je suis confus de tant de courtoisie. Mademoiselle de Mauprat, je vous fais compliment de monsieur Bernard; savez-vous qu'il devient d'une politesse... effrayante ?

EDMÉE, riant avec effort.

Il est toujours taquin, c'est sa manière d'être ! A propos, j'ai quelque chose à lui dire; vous permettez, monsieur le comte ? c'est un détail d'intérieur.

M. DE LA MARCHE.

Ah ! cela, c'est différent, comment donc ! chère Edmée ! (il s'incline et sort.)

SCÈNE V

EDMÉE, BERNARD.

BERNARD.

Chère Edmée ? Il vous appelle chère Edmée ?

EDMÉE.

Nous sommes parents par alliance, nous nous connaissons depuis que j'existe.

BERNARD.

Ce n'est pas une raison ! Je n'entends pas, moi...

EDMÉE.

Bernard ! allez-vous recommencer ?

BERNARD.

Non, voyons ! je suis calme, parlez.

EDMÉE.

Je n'avais rien à vous dire, c'était un prétexte pour faire cesser un débat ridicule qui allait dégénérer en querelle.

BERNARD.

Ainsi, vous ne me direz rien de bon encore aujourd'hui ! C'est comme ça que vous commencez à tenir vos promesses ?

EDMÉE.

C'est à vous de m'en rendre l'exécution facile ou pénible.

BERNARD.

Et je vous la rends pénible ?

EDMÉE.

Votre cœur a de bons mouvements, Bernard, mais ils durent peu, et à peine vous a-t-on tendu la main avec confiance, que vous dites ou faites quelque chose qui force de la

retirer avec effroi. Allons! courez à la chasse, c'est votre heure, et vous avez besoin d'exercice. (Elle s'assied sur le banc.)

BERNARD.

Non! je n'irai pas aujourd'hui, puisque votre amoureux est à la maison : pas si sot!

EDMÉE.

Mon amoureux! le mot est fort convenable! Tenez, vous m'impatientez cruellement!

BERNARD.

Oh! nous y voilà! Vous espériez que je lui laisserais le champ libre? Vous l'attendez ici, n'est-ce pas? Il y va revenir? C'était convenu de l'œil; eh bien! en attendant qu'il essaye de me jouer ce tour-là, je vous tiendrai compagnie. (Il s'assied aussi.) Vous n'auriez qu'à vous ennuyer toute seule!

EDMÉE, se levant.

Attendez-le donc, je vous laisse...

BERNARD, avec douleur.

Vous me quittez? (Il se lève avec colère et lui prend le bras.) Eh bien, moi, je ne le veux pas!...

EDMÉE, indignée.

Prenez garde à ce que vous dites, Bernard! prenez garde à ce que vous faites!

BERNARD.

Ah çà, je vous fais donc peur?

EDMÉE.

En ce moment, vous faites pis, vous me déplaisez.

BERNARD, quittant son bras.

Oh! c'est affreux, Edmée, ce que vous dites là!

EDMÉE.

A qui la faute? Voyons, remettez-vous, et allons rejoindre mon père.

BERNARD, d'un air sombre.

Non ! allez-y ; moi, je reste.

EDMÉE.

Je ne vous laisserai pas seul, irrité comme vous l'êtes.

BERNARD.

Pourquoi ça ? (Haussant les épaules.) Craignez-vous que je me tue ?

EDMÉE.

Non, mais je ne veux pas que vous vous frappiez la tête contre les murs, comme vous faites dans vos moments de colère.

BERNARD.

Ma tête est dure, Edmée ; elle peut bien perdre un peu du sang qui la gêne ! Vous me haïssez tel que je suis, si j'étais mort, vous me plaindriez peut-être.

EDMÉE.

Taisez-vous ! ces menaces sont lâches.

BERNARD, souriant.

Lâche, moi ? non, cela ne m'atteint pas... Ah... si je pouvais pleurer !...

EDMÉE.

Voyons, ne pleurez pas, corrigez-vous.

BERNARD.

Que voulez-vous donc que je fasse ? Mon Dieu ! dépend-il de moi d'avoir de belles manières, de savoir tourner des phrases, comme votre monsieur de La Marche et votre monsieur Aubert ? puisque je ne peux pas !

EDMÉE.

Vous me jugez bien vaine et bien frivole, si vous croyez que je tiens à la grâce d'une révérence ou à la science des mots : je tiens à ce que vous profitiez de ce qu'il y a d'utile

et de sérieux dans l'éducation qu'on vous offre, l'amour du bien, l'horreur du mal.

BERNARD.

Qu'ai-je besoin de savoir ce qui est bien ou mal dans les conventions de votre monde ? Je sais que je ne suis pas méchant et que je vous aime, voilà tout ! Vous voulez que j'apprenne à vous le dire comme il faut ! moi, je ne connais qu'une idée, qu'un mot, c'est : Je vous aime !

EDMÉE.

Il n'est pas de meilleure manière de le dire, il n'est pas de mot plus grand et plus beau que celui-là. Mais il faut savoir ce qu'il signifie.

BERNARD.

Je le sais de reste ! Il signifie que je veux être aimé de vous.

EDMÉE.

L'amour ne s'impose pas, Bernard, il s'obtient !

BERNARD.

Il faut donc obéir toujours pour être aimé !

EDMÉE.

Et si je vous disais que oui, m'obéiriez-vous ?

BERNARD.

Certes ! mais à mon tour, je vous dirais : Aimez-moi, je vous l'ordonne ! Voyons ! n'ai-je pas fait tout ce que vous vouliez ? Je ne voulais pas vous suivre chez votre père, et je vous ai suivie ; je ne voulais pas écouter les leçons de votre pédagogue, et je les écoute ; je ne voulais pas accepter vos dons, et je les accepte. Je voulais étrangler M. de La Marche, et je ne l'ai pas fait ! Vous voyez bien que ma soumission ne me sert de rien et que vous me trompez, puisque vous continuez à en aimer un autre que moi !

EDMÉE.

Je vous ai dit le contraire.

BERNARD.

Je ne vous crois pas.

EDMÉE.

Bernard ne comprendrez-vous jamais que vos habitudes de méfiance ont quelque chose de blessant et de farouche, qui offense une personne fière et loyale?

BERNARD.

Mais que diable voulez-vous que je pense quand vous refusez de le renvoyer? Quelles raisons avez-vous de me condamner à étouffer de rage devant cet homme-là?

EDMÉE.

Combien de fois faudra-t-il vous le dire? Mon père l'estime et lui avait donné sa parole. J'avais demandé quelques mois de réflexion. Je ne puis me prononcer si brusquement et sans avoir eu, en effet, l'air de réfléchir.

BERNARD.

Pourquoi donc ça?

EDMÉE.

Parce que mon père a bien assez souffert des Mauprat, Bernard, sans que je lui dise où je vous ai connu et quelles raisons me font refuser le mari qu'il m'avait choisi!

BERNARD.

Ah! vous le regrettez bien! Je vous dis que vous l'aimez! Eh bien! moi, je vous contraindrai à le chasser ou je le chasserai moi-même... ou je le forcerai à se battre... et je vous réponds qu'il ne sortira pas vivant de mes mains! Après ça, il faudra bien que vous fassiez attention à moi...

EDMÉE, qui peu à peu est devenue nerveuse et impatiente.

Ah!... assez, Bernard! vrai! j'ai assez de vos menaces et de ce ton impérieux et brutal contre lequel ma dignité se révolte malgré moi! Je ne puis m'habituer à de telles ma-

nières; ma patience, à moi aussi, n'est pas à toute épreuve! Tenez, pensez et agissez comme il vous plaira. J'y renonce. (Elle sort.)

SCÈNE VI

BERNARD, seul, puis PATIENCE.

BERNARD.

Ah! c'est trop souffrir! il faut que ça finisse! Elle ne m'aimera jamais. Elle croit peut-être que je tiens à l'épouser pour être riche! me prend-elle pour un ambitieux, pour un hypocrite?... Ah! c'est ma faute, aussi! pourquoi me suis-je obstiné à rester près d'elle? Dire que je ne peux pas m'arracher d'ici! et pourtant j'y meurs d'ennui et de colère! Je ne m'intéresse à rien de ce qui les amuse, je ne me soucie de rien que d'elle! et elle m'en fait un crime! Elle veut que j'aime quelque chose qui n'est pas elle! Quoi? des livres? (Il jette par terre des livres et des cahiers restés sur la table.) Des arbres? des fleurs? (Il brise un arbuste.) Moi-même peut-être! non!... je me hais et j'ai envie de me tuer, puisqu'elle me déteste!... (Patience paraît.) Ah! c'en est assez! je mourrais dans cette maison! je la quitterai, j'irai vivre au loin, dans quelque désert, à la tour Gazeau, avec le souvenir de ce pauvre Léonard, qui me l'avait bien prédit, ce qui m'arrive!

PATIENCE, qui est entré sans bruit et qui a écouté les dernières paroles.

Qu'est-ce que vous dites donc là, mon pauvre garçon?

BERNARD.

Qu'est-ce que ça vous fait, à vous?

PATIENCE.

Ça me fait! ça me fait de la peine.

BERNARD.

A vous? (Il lève les épaules et s'assied.)

PATIENCE.

Oui, moi! et je veux que vous me parliez! Oh! dame, je suis comme vous, je suis têtu! nous nous ressemblons par plus d'un côté, allez! nous sommes des gens de campagne tous deux, des hommes de la nature, comme dirait monsieur Aubert. On nous a transplantés et nous avons grand'peine à nous enraciner; mais nous nous y ferons avec le temps, parce que tous deux nous aimons Edmée.

BERNARD, se levant.

Laissez-moi! vous ne savez ce que vous dites!

PATIENCE.

Allons, allons, vous m'en voulez toujours, parce que je ne vous ai jamais fait d'excuses; c'est une rancune d'enfant. Eh bien, écoute, jeune homme! tu n'as pas vingt-cinq ans et j'en ai soixante. Je t'ai offensé autrefois, j'ai eu tort. Je t'en demande pardon. Êtes-vous content, mon gentilhomme?

BERNARD, lui tendant la main avec une bonté brusque.

Oui, Patience!

PATIENCE.

Et à présent, convenez, mon enfant, que vous aimez la sainte fille! Oui, vous l'aimez comme un fou! Je vois clair, moi! vous la suivez de loin quand elle vous empêche de la suivre de près. Vous marchez où elle a passé, vous vous arrêtez où elle s'est assise, vous arrachez les pauvres fleurs des champs qu'elle a touchées, et vous les écrasez dans vos mains avec colère quand vous ne les embrassez pas avec tendresse, vous êtes malheureux, vous êtes malade d'amour! Eh bien! c'est la jeunesse ça! c'est la vie, c'est l'espérance! c'est la bénédiction du bon Dieu!

BERNARD.

Moi, béni? tu rêves, mon pauvre vieux, on me déteste!

PATIENCE.

Écoute, écoute, Bernard Mauprat! tu as de grands défauts, c'est vrai, mais tu as aussi de grandes qualités. Entre toi et le beau monsieur de La Marche, il y a la différence d'un chêne à un fétu. Tu es l'arbre qui grandit pour devenir le roi de la forêt, il est le brin d'herbe qui fleurit pour se dessécher au bout de l'an. Relève ton front, mon pauvre enfant. La pluie et le vent ne te battront pas toujours, crois-en la parole d'un vieux diseur de vérités; la vigne est tendre, mais elle est forte, et il faut que l'arbre où elle s'attache soit de bonne venue pour être capable de la porter.

BERNARD.

Oui, je vous entends, vieux Patience, et vos comparaisons m'entrent mieux dans l'esprit que les raisonnements de monsieur Aubert; mais comment m'amender? apprendre le grec, la philosophie? Ouf!

PATIENCE.

Ah bien, plaignez-vous de ça, je vous le conseille!... Comment! vous êtes en âge d'apprendre, on vous sert du meilleur, et vous faites la grimace! Ah! si j'avais été pris de jeunesse, moi! Mais voilà les hommes : ceux qui voudraient s'instruire ne peuvent pas et ceux qui pourraient ne veulent point... Eh bien, voyons, Edmée vous aime malgré que vous soyez un ignorant, mais elle aura à rougir de vous. Vous voulez qu'elle souffre, et vous, vous ne voulez pas souffrir pour elle?

BERNARD.

Ah! si je croyais lui plaire... je me mettrais la tête dans un mortier!

PATIENCE.

Et si vous lui déplaisez, d'où vient donc qu'elle pleure quand elle se croit seule?

BERNARD.

Elle pleure ? Patience, tu l'as vue pleurer ?

PATIENCE.

Maintes fois ! Ah ! la pauvre âme ! elle a bien de la peine aussi !

BERNARD.

Je la rends donc bien malheureuse ? Elle pleure ! et c'est moi qui suis cause de cela ! Pourquoi donc, mon Dieu, quand je l'aime tant ! Oh ! ne pas comprendre ! tant souffrir et ne savoir pourquoi ! Non, je suis maudit !... Mais, qu'est-ce que je peux donc faire, moi ? Je n'en sais rien !... (*Il éclate en sanglots, assis, la tête dans ses mains.*)

SCÈNE VII

PATIENCE, BERNARD, EDMÉE.

(*Un silence, Bernard pleure, Patience va au-devant d'Edmée, la prend par la main et l'amène auprès de Bernard.*

EDMÉE, *lui mettant la main sur l'épaule maternellement.*

Eh bien, voyons !... qu'est-ce que tu as donc ?

BERNARD, *tombant à genoux, suffoqué.*

Edmée ! qu'est-ce que vous voulez ? que je travaille, ou que je parte ?

EDMÉE.

Je veux que tu restes.

BERNARD.

Eh bien ! je travaillerai !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Quatrième Tableau.

Dans le parc ou jardin de Sainte-Sévère ; au milieu, au fond, une grille ouvrant sur la campagne. A gauche, vers le fond, le pavillon habité par Patience. Au premier plan, vers la droite, un gros chêne ; dessous, un banc de pierre ; auprès, une table, également en pierre. Des siéges de jardin, posés à volonté.

SCÈNE I

MARCASSE, PATIENCE, sortant du pavillon et descendant le théâtre.

PATIENCE.

Tu as vu mon jardin, ma maison, c'est assez gentil, j'espère ? Voilà mon chêne ; c'est là que je rends ma petite justice, comme feu le bon roi Loys dont parle la chanson. Ah ça, puisque te voilà enfin, tu vas me donner deux ou trois jours ?

MARCASSE.

S'il plaît à Dieu !

PATIENCE.

Alors, c'est fête pour moi, et pour commencer, nous dînerons là, sous la verdure, tête à tête, en devisant, comme à la tour Gazeau !

MARCASSE.

Oui, dis-moi d'abord...

PATIENCE.

Tout le monde va bien ici, je te l'ai dit.

SCÈNE II

M. AUBERT, EDMÉE, MARCASSE, LE CHEVALIER, BERNARD.

(Bernard, vêtu à la mode des philosophes amateurs de l'époque. Les cheveux sans poudre, une tenue sévère, un peu puritaine, mais on sent la coquetterie de la jeunesse et le goût du luxe cachés sous cette affectation.)

LE CHEVALIER, qui donne le bras à Bernard.

Tiens, asseyons-nous ici... je me sens fatigué... et tu me fais égosiller! Tu m'irrites, l'éducation t'a rendu pire que tu n'étais.

BERNARD.

Pourquoi m'avoir arraché à ma vie sauvage? mes instincts vous froissaient, et, à présent, ce sont mes idées... Ah! vous êtes assez vengé... vous n'êtes pas le seul ici qui soit irrité et malheureux!

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce à dire?

EDMÉE, qui a parlé avec Marcasse, au fond.

Marcasse, venez saluer mon père. Il a toujours du plaisir à vous voir.

LE CHEVALIER, assis, levant son chapeau et souriant.

Don Marcasse? mais certainement! un honnête homme, un vieux ami de ma maison!

MARCASSE, en regardant Edmée.

Reconnaissant!

LE CHEVALIER, à Marcasse.

Ah çà! mon ami, il y a un temps infini qu'on ne vous a vu! vous voyagez toujours?

MARCASSE.

Limousin, Poitou, Bourbonnais;.. champ par champ, grenier par grenier, meule par meule, il faut du temps!

LE CHEVALIER.

C'est un métier de Juif errant que tu fais là?

MARCASSE.

Marcher, voyager, c'est bon! mais le métier, fort sot! Beaucoup de danger et point d'honneur,.. autrefois... (il se redresse.) Bon soldat! si je croyais... (A Aubert qui est près de lui.) La guerre, belle chose, monsieur!... le marquis de La Fayette...

BERNARD, riant.

Ah! pour le coup, mon oncle... voilà le judicieux Marcasse, à qui je ne le fais pas dire, et qui défend la cause de l'indépendance.

LE CHEVALIER.

Tu vas recommencer, toi? tu es d'une obstination endiablée! le beau philosophe, ma foi! l'esprit fort! à son âge! Tenez! l'orgueil est au fond de toutes vos idées nouvelles... (s'animant.) Vous brisez sans respect avec le passé! vos pères, vos aînés, vos guides naturels, ne sont plus que des radoteurs, et vous prétendez leur passer sur le corps, quand vous auriez encore besoin de lisières et de bourrelet!

BERNARD.

Oh! mon oncle! nous savons que vous haïssez les philosophes et que vous tiendriez tête à Rousseau et à Voltaire en personne!

LE CHEVALIER.

Eh bien! pourquoi pas? Monsieur de Voltaire est un homme d'esprit qui saurait discuter. Quant à votre monsieur Rousseau de Genève, c'est un fou! Ne voilà-t-il pas que tous les morveux de ce temps-ci se posent en *miles!*.

MARCASSE.

Mais les autres ?

PATIENCE.

Les autres... Mauprat ? on n'a plus entendu parler d'eux ni de leur bande... on n'a pas pu constater tous les décès. Il y en a qui disent qu'on en a vu un à l'étranger, mais il n'est toujours pas ici, car le pays est bien tranquille, à présent. La Roche-Mauprat est devenue un bon domaine, et justement Sylvain Tourny, dont le père est mort, est venu aujourd'hui signer son bail.

MARCASSE.

Mais Bernard ?

PATIENCE.

Bernard ?... L'autorité le protége, et elle fait bien... Oh ! ce garçon-là, vois-tu... il est bien changé ! Il a pris le bon parti ; ça lui a coûté assez gros... une rude fièvre... le transport !... Nous l'avons cru perdu !... Mais c'est si fort, la jeunesse ! ça repousse comme l'herbe nouvelle !

MARCASSE.

Est-ce que la demoiselle ne se marie pas ?... Monsieur de La Marche ?...

PATIENCE.

A Paris !... congédié... honnêtement !... Tiens, je n'ai pas de secrets pour toi, et çà d'ailleurs, ce n'est pas de la médisance. C'est si beau, si bon, ces chers enfants !... Eh bien, ils s'aiment, vois-tu... ils s'aiment grandement, et nous les verrons mariés un jour ou l'autre.

MARCASSE.

Un jour ou l'autre ?

PATIENCE.

Ah ! te dire quand, on n'en parle pas encore !... Mais pendant la maladie de Bernard, la pauvre Edmée veillait, priait et pleurait comme une mère auprès de son enfant... Mêmement

une nuit que j'étais là aussi, bien désolé de mon côté, car il était comme à l'agonie, elle lui a passé au doigt son anneau, comme pour lui dire : Dans la vie ou dans la mort nous sommes fiancés. Il a gardé le gage, et pour le mériter, il a étudié, travaillé!... Et à présent, c'est tout esprit, tout savoir!... Ça l'a bien rendu un peu... mais, dame!... il y a de quoi !

MARCASSE.

Tu dis un peu...

PATIENCE

Tu vas le voir, car les voilà qui viennent tous se promener par ici.

MARCASSE, regardant vers la coulisse.

Ah! Edmée changée! bien pâle ! Pourquoi donc?

PATIENCE.

Oui, depuis un bout de temps!

MARCASSE, regardant toujours, à part.

Triste ? singulier cela !

PATIENCE.

Allons ! dis-leur bonjour. Moi, je vas au château chercher notre dîner. (il prend un grand panier qu'il a laissé vers le fond, et sort par la droite.)

MARCASSE, rêveur.

Bernard, bien jeune ! Le vieux Patience.... (touchant son front) jeune aussi.

BERNARD, aigre.

Ah ! c'est pour moi, cela!

LE CHEVALIER.

Eh bien ! quand ça serait pour toi ?

BERNARD.

J'en serais flatté !

LE CHEVALIER.

Il n'y a pas de quoi !

EDMÉE, bas à Bernard.

Allons, Bernard ! taisez-vous donc.

BERNARD.

Pourquoi me taire ? Déserterai-je le culte de la philosophie ? Mentirai-je à mes principes, à ma conscience ? Renierai-je l'éducation que j'ai su acquérir, et les trésors où j'ai puisé la lumière de l'esprit ? Me laisserai-je imposer les sots préjugés que mon siècle repousse ? Non ! je suis, je veux être l'homme de mon temps, et je combattrai l'absurde, fût-ce contre mon propre père ! Une erreur est toujours une erreur, et c'est un pauvre argument que celui-ci : j'ai raison, parce que j'ai des cheveux blancs ! (Le chevalier frappe avec bruit sa tabatière et paraît hors de lui.)

M. AUBERT, au chevalier.

Pardonnez-lui ! il ne fait que de commencer à raisonner...

BERNARD.

Permettez, monsieur Aubert, j'ai coutume de prendre mes leçons, à mes heures, avec une déférence et une attention dont je ne pense pas que vous ayez désormais à vous plaindre.

M. AUBERT.

Loin de là, je reconnais...

BERNARD, avec hauteur.

Eh bien, reconnaissez aussi qu'en dehors de ces heures-là je

m'appartiens, et que ma vie ne saurait être une leçon perpétuelle. (M. Aubert fait une inclination froide et se détourne. Allons! ne puis-je me défendre sans blesser votre susceptibilité?

MARCASSE, s'échappant malgré lui.

Susceptible, lui?... non!

BERNARD, regardant Marcasse par-dessus son épaule.

Hein? Qu'est-ce qu'il fait donc là, l'homme aux belettes?

LE CHEVALIER.

Il est de ma compagnie, apparemment. (Interrompant Bernard qui veut répondre.) Taisez-vous! j'ai assez de vos sottises!

BERNARD, à Edmée qui paraît brisée.

Vous aussi, certainement, vous me donnez tort?

EDMÉE.

On a toujours tort quand on blesse ceux qu'on aime!

LE CHEVALIER, se levant.

Ah! il ne comprend pas cela, lui! la tendresse, le respect filial!... fi donc! c'est passé de mode! (A Edmée.) Ces discussions éternelles me fatiguent. (A Bernard, qui veut répondre.) Tenez, voilà un paysan qui vient vous parler. Ah! ne donnons pas le spectacle de nos querelles!

MARCASSE, à part, regardant Bernard.

Hélas! oui, bien changé!

SCÈNE III

MARCASSE, EDMÉE, LE CHEVALIER, BERNARD, M. AUBERT, TOURNY, venant du dehors, il tient une lettre.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est toi, monsieur le métayer? Je te croyais parti?

TOURNY.

J'étais en route, not' maître ! mais j'ai rencontré... (A M. Aubert.) C'est une lettre pour vous, monsieur Aubert. (Il s'approche de lui, et lui dit tout bas.) De qui elle est... vous le verrez bien ; on m'a défendu de la donner à d'autres qu'à vous, et on attend.

M. AUBERT, qui a vivement parcouru la lettre.

Oui, oui !... merci, mon ami. J'y vais. (Il sort par la grille.)

TOURNY, au chevalier.

Et puis ça me fait penser... puisque je revenais... C'est une chose que je n'ai point osé vous demander à ce matin, not' maître ! J'en suis tourmenté et je voudrais tant seulement savoir où ça en est, ces affaires-là !

LE CHEVALIER.

Quelles affaires ?

TOURNY.

On a tué du monde, on en a pris, on en a laissé sauver... tout de même, il en reste encore du côté de chez nous, des gas qui ont marché, dans le temps, contre la loi et les huissiers... Contre les huissiers c'est pas un mal, mais enfin... comme on recherche de temps en temps ceux qui ont fourni la corde... Il y a mon beau-frère... qui a été dénoncé par des mauvaises langues... Et comme monsieur le grand lieutenant est revenu de Paris...

BERNARD, tressaillant.

Ah ! monsieur de La Marche est de retour ?

TOURNY, l'observant.

Je le croyais !... si ça n'est pas... qu'il y soit ou non, si c'était un effet de votre bonté, monsieur Bernard, de lui parler !...

BERNARD.

Moi ? que je parle à monsieur de La Marche !

TOURNY.

Dame ! puisque c'est lui qui vous a sauvé le désagrément que vous auriez eu... mêmement qu'on dit qu'il a été parler au roi pour vous et qu'il doit rapporter votre grâce...

BERNARD, impétueusement.

Est-ce vrai, mon oncle, ce que dit cet imbécile ?

TOURNY.

Oh ! excusez-moi si...

LE CHEVALIER.

C'est bon, c'est bon, Tourny ; on s'occupera de ta demande. Tu peux t'en aller sans inquiétude. (il fait signe à Marcasse, qui emmène Tourny.)

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, BERNARD, EDMÉE, M. AUBERT.

BERNARD, en colère.

Ainsi, monsieur le lieutenant général daigne veiller sur mon sort ?

LE CHEVALIER.

Aimeriez-vous mieux qu'il eût procédé avec vous selon la rigueur de ses fonctions ?

BERNARD.

Et on me l'a caché !

EDMÉE.

On a évité de vous parler d'une chose pénible.

BERNARD, avec amertume.

Pourquoi cela, ma cousine ? vous m'eussiez dit combien je devais de reconnaissance à mon *protecteur* ! Sans doute, un de ces matins, vous allez me dicter une lettre d'humbles

remerciements à son adresse? à moins qu'il ne préfère venir recevoir les vôtres? (Se penchant vers elle et baissant la voix.) N'est-ce pas votre désir, et faut-il chercher ailleurs la cause de votre mélancolie?

EDMÉE.

Ne sauriez-vous laisser en paix, au moins les absents?

LE CHEVALIER, à Bernard.

Que dites-vous à ma fille, et pourquoi vous permettez-vous de lui parler bas devant moi?

BERNARD.

En effet, c'est une impolitesse, et vous ne m'en passez aucune. Mais veuillez considérer que j'ai sujet d'être blessé et mortifié au dernier point de ce qui m'arrive! On a juré de me traiter ici comme un homme sans conséquence, comme un enfant à qui on ne permet pas de choisir ses amis... Or, je prétends avoir ce droit-là, moi, et je ne veux pas de l'amitié et des bons offices de monsieur de La Marche.

LE CHEVALIER.

Pourquoi le haïssez-vous? Vous êtes absurde!

BERNARD.

Je ne souffre pas que personne me protége; j'ai la prétention de ne rien devoir qu'à moi-même!

LE CHEVALIER.

Ayez moins d'orgueil, Bernard!

BERNARD.

Et pourquoi donc cela s'il vous plaît? parce que j'ai été un Mauprat de la Varenne? Oui, oui, je dois porter éternellement la peine de mon infortune! et depuis vous, mon oncle, jusqu'au dernier de vos paysans, chacun ici se croit fondé à m'infliger le souvenir du passé comme une injure!

LE CHEVALIER

C'est à moi que vous dites cela? à moi qui ai tout fait pour

vous relever à vos propres yeux et dans l'estime de tous? Tenez, vous devenez ingrat!

BERNARD.

Mon oncle! vous m'avez imposé vos bienfaits... Mais vous ne voulez pas voir que je suis un homme .. un homme qui a grandi dans des luttes violentes et qui ne sait pas mentir!... Je n'ai pas choisi ma destinée, moi, et je ne veux pas rougir de moi-même! Injustes et cruels les cœurs qui me feraient un crime d'être né malheureux!... (Avec intention regardant Edmée.) Ingrats et lâches, ceux qui oublieraient certaines preuves de générosité!

LE CHEVALIER, se levant

Que voulez-vous dire? Expliquez-vous, je le veux!

BERNARD.

Rien, mon oncle; vous êtes plus mal disposé pour moi aujourd'hui que de coutume, je me retire pour ne pas vous irriter davantage. (Il sort. Le chevalier retombe accablé. A la fin de cette scène, M. Aubert est entré avec une certaine émotion.)

SCÈNE V

LE CHEVALIER, M. AUBERT, EDMÉE.

(Le père et la fille sont accablés tous deux, de chaque côté de la scène. Le Chevalier est absorbé. Edmée, tremblante et comme réfugiée derrière M. Aubert, qui est debout auprès d'elle.)

EDMÉE, à M. Aubert.

Oh! il finira par laisser échapper ce fatal secret, et ce sera le dernier coup pour mon père!

M. AUBERT.

Edmée, il faut avoir le courage de rompre un lien funeste! M. de La Marche peut vous sauver... (Montrant la maison de Patience.) Il est là...

EDMÉE.

Quoi? malgré...

M. AUBERT.

Oui, malgré votre défense.

EDMÉE.

Mais si Bernard le rencontre...

M. AUBERT.

Il ne s'agit plus de Bernard, Edmée; il s'agit de votre père; voyez son abattement.

EDMÉE, se tournant vers son père, qui a la figure cachée dans ses mains.

Mon père! (s'élançant vers lui.) Vous souffrez?

LE CHEVALIER.

Non, rien; laisse-moi, ma fille.

EDMÉE, tombant à ses pieds.

Vous me repoussez?

LE CHEVALIER, la pressant sur son cœur.

Toi? ô Dieu!

EDMÉE.

Vous pleurez? (A Aubert.) Mon père pleure! Oh! qu'il est coupable, celui qui fait couler de telles larmes!

LE CHEVALIER.

C'est la première fois depuis la mort de ta pauvre mère. Que veux-tu? je suis vieux, je suis faible.

M. AUBERT.

Mon, monsieur, vous ne serez jamais faible, mais votre cœur est brisé, et il faut que votre fille le sache.

LE CHEVALIER.

Taisez-vous, mon ami.

EDMÉE.

Mon père! vous doutez de moi? vous croyez que je peux aimer quelqu'un plus que vous sur la terre... Non, c'est im-

possible !... Nous avons été affreusement éprouvés dans notre famille, nous avons tout accepté à nous deux, parce que nous ne faisons qu'une âme, qu'une volonté, qu'une conscience. Je peux donc tout supporter pour vous et avec vous; rien sans vous, rien contre vous.

LE CHEVALIER.

Edmée ! mon enfant, mon bonheur, mon soutien... Ah ! pourquoi ce démon d'orgueil s'est-il mis entre nous? C'est moi... c'est ma faute... j'étais trop heureux !... je me plaignais d'être trop calme, trop choyé, trop regardé comme un oracle ! Son énergie, sa naïveté me séduisaient ; je l'ai aimé follement, aveuglément... J'ai songé à en faire mon fils... je t'ai aidé à éloigner les obstacles, et à présent... hélas !...

AUBERT.

Il est temps d'ouvrir les yeux cependant, et de voir que votre indulgence a produit des fruits amers ! Tous deux vous avez été touchés de sa situation, éblouis de son intelligence rapide, de son ardeur au travail, de sa volonté peu commune... Mais ces grandes qualités, en se développant, ont donné l'essor à une vanité immense, et la vanité est un vertige qui dérange l'esprit et qui dessèche le cœur !

EDMÉE.

Ah ! que vous êtes devenu sévère pour lui, mon ami !

LE CHEVALIER.

Oui, vous l'êtes trop, si Edmée le voit avec d'autres yeux !... Tenez ! elle aussi, elle pleure !... ne comprenez-vous pas...

EDMÉE.

Non, je ne pleure pas ! Je n'ai plus de larmes ! Je suis brisée ! Oui, mon père, voici la vérité : je me consume entre l'espoir et la crainte. Bernard est à la fois meilleur et pire que vous ne croyez ; il y a des moments où je crois sentir en

lui mon frère! d'autres, où j'ai froid, où j'ai peur en retrouvant dans son regard, dans sa pensée, l'homme d'autrefois, rendu plus terrible par la puissance du raisonnement! et cependant...

LE CHEVALIER, l'observant avec attention.

Cependant quoi? Dis-moi tout!

EDMÉE.

Mon Dieu! j'ai mes défauts aussi! des défauts qui ressemblent parfois aux siens. Le même sang ne coule-t-il pas dans nos veines? Le sang des Mauprat plus impétueux, plus bouillant, vous le savez bien, que celui des autres! J'ai eu des moments de hauteur, des accès de colère. Je l'ai irrité, blessé! Oui, je me plaisais à mesurer ma force avec la sienne, et devant les menaces de l'avenir, je m'écriais follement: Non, Bernard, tu ne briseras pas la fille de mon père! A Mauprat, Mauprat et demie!... Et puis, je redevenais enfant. Je suis comme vous, je me lasse vite de gronder! J'avais besoin de voir sourire ce mâle visage assombri par mes reproches... Ah! que voulez-vous, mon pere, mon ami?... Je suis faible au fond du cœur, je suis femme!

LE CHEVALIER, vivement ému.

Edmée! tu l'aimes! je le savais bien! C'est pour cela que j'ai tant lutté pour le rendre meilleur, mais je ne fais que l'exaspérer! Eh bien! je ne lui résisterai plus. Il veut toujours avoir raison, je me tairai; il veut être le maître, qu'il le soit! Je me corrigerai, moi; je me vaincrai, puisqu'il ne peut pas se vaincre! N'est-ce pas mon devoir, à moi qui ai si peu de temps à vivre, de lui céder l'empire du présent? Tu l'aimes, ma fille! c'est à moi de me sacrifier.

EDMÉE.

Non, non! je repousse ce sacrifice impie! Vous voir subir une pareille torture, laisser avilir votre dignité paternelle,

vous faire désirer la mort !... Non, mille fois non ! Je haïrais Bernard le jour où je vous verrais brisé et dominé par lui !

LE CHEVALIER.

Mais sans lui... tu vivras triste et malheureuse... Ah ! que tout cela me fait de mal ! (il veut se lever et retombe.) Je n'en peux plus, monsieur Aubert !

EDMÉE.

Qu'est-ce donc ? vous pâlissez ?

LE CHEVALIER.

Non ! je suis bien... (il se lève.) Mon parti est pris !

M. AUBERT.

Monsieur, ce combat use vos forces, il faut qu'il cesse. Edmée s'en chargera.

EDMÉE.

Oui, merci, mon ami ! Je vous suis, mon père ! (Le Chevalier sort avec M. Aubert par la droite, pendant que M. de La Marche sort de la maison de Patience.)

SCÈNE VI

M. DE LA MARCHE, EDMÉE.

M. DE LA MARCHE.

Enfin, j'ai donc le bonheur...

EDMÉE.

Il s'agit, monsieur, de l'honneur de ma famille, j'ai voulu vous parler moi-même ; je sais tout ce que vous avez fait pour nous, mon père en sera reconnaissant, mais...

M. DE LA MARCHE.

Edmée, ne faites pas d'objections, n'hésitez pas... moi aussi je savais déjà tout ce que l'attitude fâcheuse et ridicule de monsieur Bernard m'avait fait depuis longtemps pressentir. En vous quittant, je n'avais pas la prétention de supplanter

un rival heureux; aujourd'hui, j'ai l'espoir de vous préserver du malheur de lui appartenir. La grâce des personnes compromises dans la séditton des francs-seigneurs porte des restrictions. Certaines d'entre elles, à mon choix, seront bannies pendant un nombre d'années qu'il m'appartient de déterminer. En un mot, je tiens du roi plein pouvoir d'agir selon ma conscience.

EDMÉE.

Une sentence de bannissement c'est une tache éternelle.

M. DE LA MARCHE

Elle ne sera point prononcée : Bernard, averti officieusement, pourra la prévenir par son départ.

EDMÉE.

Et qui se chargera de lui porter ce coup terrible ?

M. DE LA MARCHE.

Vous ou moi !

EDMÉE.

Ne le faites pas, monsieur ! Bernard, irrité et désespéré, résistera à un avis qui le priverait de sa liberté morale. Son âme éclatera ou s'aigrira dans cette contrainte !... Non, non, ce n'est pas ainsi qu'il faut le préserver de lui-même !

M. DE LA MARCHE.

Allons, Edmée, vous le plaignez !... et moi je vous plains; mais je dirai comme votre père : c'est à moi de me sacrifier. Tenez ! voici la grâce... sans restriction aucune !...

EDMÉE, lui tendant la main.

Monsieur de La Marche, merci pour votre loyauté.

M. DE LA MARCHE, lui baisant la main.

Oh ! Edmée ! adieu !... laissez-moi du moins espérer qu'un jour...

SCÈNE VII

M. DE LA MARCHE, EDMÉE, BERNARD.

BERNARD.

Ah! j'en étais sûr! Je comprends! (Prenant la grâce dans les mains d'Edmée et regardant.) Oui! c'est fort bien imaginé... Il s'agit de vous remercier, n'est-ce pas? (Il froisse le papier dans ses mains comme pour le jeter au visage de M. de La Marche. Edmée le lui arrache avant qu'il en ait fait le mouvement. M. de La Marche s'est détourné d'un air de dédain en voyant entrer Bernard.)

EDMÉE, à Bernard.

Contenez-vous, respectez au moins les convenances!

BERNARD.

Les convenances? oui, l'hypocrisie, la trahison, le mensonge!

M. DE LA MARCHE, qui a été reprendre son manteau sur le banc, ironique et froid.

A qui monsieur Bernard adresse-t-il ces véhémentes apostrophes?

EDMÉE, vivement.

Soyez assez l'ami de ma famille pour n'en rien prendre pour vous.

M. DE LA MARCHE.

Oui, Edmée, j'aurai beaucoup de sang-froid. Je me retire. Daignez présenter mon respect à M. le Chevalier.

BERNARD.

Je me charge de lui porter vos adieux définitifs, monsieur le comte de La Marche!

M. DE LA MARCHE.

Ce n'est pas à vous, monsieur, que j'ai à confier ce soin-là.

BERNARD.

Pardonnez-moi !

M. DE LA MARCHE.

Déjà ? l'intention de mademoiselle de Mauprat est-elle que les choses se passent d'une façon si nouvelle ?

EDMÉE.

Non, certes, monsieur ; croyez bien...

BERNARD.

Croyez bien que je ne me laisserai pas jouer ! Monsieur, j'ai des droits sur cette femme : si vous en avez aussi, le sort des armes décidera de qui elle doit rester veuve.

EDMÉE.

Oh ! quelle démence, mon Dieu ! quel outrage !

M. DE LA MARCHE.

Si c'est de la démence, en effet... si c'est un outrage, Edmée ! dites donc un mot qui m'autorise...

BERNARD.

Allons, Edmée, prononcez-vous ! choisissez votre champion. A qui de nous deux avez-vous fait, à la Roche-Mauprat, un serment terrible, sur votre salut éternel, sur l'âme de votre mère ?

M. DE LA MARCHE.

A la Roche-Mauprat ? Parlez, Edmée ! c'est une calomnie, vous n'avez jamais franchi le seuil de ce lieu infâme ?... O Dieu ! elle ne répond pas !

BERNARD.

Doutez de mes droits, si bon vous semble : moi, je les maintiens.

M. DE LA MARCHE.

Adieu, mademoiselle de Mauprat, recevez quand même l'hommage de mon respect.

EDMÉE.

Oui, monsieur, je l'accepte, parce que j'en suis toujours digne.

BERNARD, marchant sur lui.

Monsieur!... je ne vous tiens pas quitte!

M. DE LA MARCHE.

Oh! quand il vous plaira, monsieur!... Mais devant une femme.... l'usage veut qu'on se taise. (il sort.)

SCÈNE VIII

BERNARD, EDMÉE, assise; puis MARCASSE.

EDMÉE, accablée.

Bernard, votre conduite est infâme!

BERNARD.

Et la vôtre?

EDMÉE.

La mienne fut insensée. J'étais sauvée à la Roche-Mauprat; vous aviez eu un bon mouvement! Je n'en voulus pas profiter. Je partais seule et libre. Je revins sur mes pas, pour sauver votre vie, votre honneur et votre âme. Pour reconnaître cet élan fraternel, cette folle mais sainte confiance, vous m'avez ôté plus que la vie, vous m'avez ravi la liberté de mon âme, à moi! et aujourd'hui vous m'arrachez toute dignité! Vous me revendiquez comme une proie conquise dans un coupe-gorge, et cela, devant un rival, sans vous demander si cet homme aura assez de vertu et de discrétion pour ne pas divulguer mon secret par vengeance pour mon refus!

BERNARD

Votre refus!... Je m'arrangerais bien, moi, d'être congédié avec ces tendres paroles, ces regards pleins de larmes, ces

ménagements, ces regrets, cette protestation assez claire contre les droits de l'oppresseur !

EDMÉE, désespérée.

Tant pis pour vous, Bernard, si grâce à vos façons d'agir, vous êtes réduit à envier le rôle de l'homme que je congédie ! Tenez ! vous me faites bien malheureuse et bien humiliée ! mais je ne voudrais pourtant pas échanger la tristesse de mon sort contre la honte du vôtre ! Oh ! éclatez, je ne vous crains plus. Je n'ai jamais redouté en vous que votre douleur ; si je n'ai plus affaire qu'à votre démence, je dédaigne de m'en préserver, car, à présent, j'ai à vous faire connaître mes dernières et invariables résolutions.

BERNARD.

N'achevez pas, taisez-vous... Non, je ne suis pas maître de moi !

EDMÉE.

Je parlerai, Bernard, et peu m'importe le reste. Tenez ! vous m'avez rendu la mort désirable, et s'il vous prenait fantaisie de me la donner, je crois que ce serait la seule chose dont je pusse vous savoir gré maintenant.

BERNARD, hors de lui.

La mort ? Edmée ! vous me rendrez fou ! Allez-vous-en ! Vrai, partez ! Oui, je vous tuerais peut-être. (Il s'approche d'elle menaçant et furieux.)

MARCASSE, s'élançant entre eux.

Oh ! que non pas. (A Edmée, en la repoussant vers la coulisse.) Allez, ne craignez rien.

EDMÉE, fuyant par la droite.

O mon Dieu ! ayez pitié de nous !

SCÈNE IX

BERNARD, MARCASSE.

BERNARD, voulant se débarrasser de Marcasse qui le retient.

Edmée!... écoutez-moi... (A Marcasse.) Par le diable, ôtez-vous de mon chemin! trouverai-je donc toujours quelque valet curieux...

MARCASSE.

Valet? plus noble que vous, qui menacez une femme!

BERNARD.

Tais-toi... pas un mot de plus, ou malheur à toi!

MARCASSE.

Je n'ai point peur! je vous dirai tout. Mauvaise action! Edmée si pure, un vrai diamant! je l'avais sauvée, moi! Vous la perdez, cœur injuste, esprit malade! Vous êtes bien coupable, monsieur! Fort méchant dans la colère; continuez comme ça, vous êtes perdu.

BERNARD, peu à peu brisé par les reproches de Marcasse.

Perdu! oui, je le suis, car elle me hait! Elle me dédaignait, et à présent elle me brave! Eh bien, moi aussi, je veux braver son aversion et mépriser en moi cette passion insensée! Oui, oui, je mettrai le pied sur la tête du serpent qui ronge mes entrailles! Marcasse, allez dire à Edmée... non! ne lui dites rien.

MARCASSE.

Que voulez-vous faire?

BERNARD.

Je ne sais pas! je veux la fuir... l'oublier... ne jamais la retrouver comme un obstacle, comme un écueil funeste dans ma vie! Oui, il y a longtemps que je sens qu'elle m'absorbe,

qu'elle m'avilit, qu'elle me tue ! Je me lasse à la fin de cette honte !... Tenez, écoutez-moi : (il arrache l'anneau d'Edmée de son doigt.) Voilà une bague... c'est sa liberté que je lui rends, c'est sa parole... dont je ne veux plus ! c'est mon dernier adieu... Dites-lui qu'elle n'entendra plus jamais parler de moi !

MARCASSE.

Mais où allez-vous ?

BERNARD.

Qu'importe ? J'irai chercher la force, la volonté, l'énergie, l'émotion... la guerre à l'autre bout du monde s'il le faut !

MARCASSE, rêveur.

Oui... il faut...

BERNARD, sans l'écouter.

Il est bien temps, mordieu ! que je sois un homme ! Allons, Bernard, réveille-toi ! La lutte, le danger... la souffrance ! Rage et malheur ! comme on disait à la Roche-Mauprat... Oui, oui, ma destinée s'accomplit, car c'est la devise du désespoir !...

MARCASSE.

Vous êtes décidé ?

BERNARD.

Oui ; adieu ! (il s'en va par le fond dans la campagne et comme au hasard.

MARCASSE, seul, rêveur.

Il a raison... et moi...

SCÈNE X

MARCASSE, PATIENCE.

PATIENCE, venant par la droite et portant un grand panier.

Eh bien ! nous allons enfin manger ensemble, j'espère ?

MARCASSE.

Pas faim ! Adieu, ami.

PATIENCE.

Où vas-tu donc encore ?

MARCASSE.

Tiens... une bague... pour Edmée. Tu lui diras : Marcasse le suit; à cause de vous, il en répond.

PATIENCE.

Mais je n'y comprends rien, moi ! Explique-moi donc...

MARCASSE.

Pas le courage. (Lui serrant la main.) Ami de jeunesse, meilleur des amis ! (s'en allant.) Ici, Blaireau ! (Le chien sort de la maison de Patience et vient à lui. Se ravisant.) Ah ! pas possible. (Il revient, prend son chien et le remet à Patience.)

PATIENCE.

Tu me fais peur !

MARCASSE.

Je reviendrai.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Cinquième Tableau.

A LA ROCHE-MAUPRAT.

Une chambre assez petite et sombre, vieux style, vieux meubles, un aspect d'antiquité sinistre. A droite du spectateur, une cheminée. Une porte au fond, au milieu. Vers la gauche, un vieux lit à colonnes dont les rideaux de serge brune sont fermés. Une croisée à gauche, au premier plan. Au fond, à côté de la porte qui donne sur une cage d'escalier fermée, une autre fenêtre vers la droite. Sur le devant du théâtre, à gauche, une petite table grossière et un vieux fauteuil. Sur le devant, à droite, près de la cheminée, un autre fauteuil plus grand.

SCÈNE I

BERNARD, TOURNY, puis MARCASSE.

(Le métayer vient d'entrer le premier. Il porte un fagot et un bout de chandelle dans un vieux chandelier. Il se retourne vers Bernard qui le suit en costume d'officier de l'armée franco-américaine; un manteau sur les épaules, les bottes ternies par le voyage, deux pistolets à la ceinture.)

TOURNY.

Si fait, si fait, monsieur Bernard, vous vous reposerez un si peu dans la chambre de maître. Vous devez être las, si vous venez comme ça d'Amérique. J'vas vous faire une flambée, c'est humide en tout temps ici. (Très-étonné.) Tiens, il y a du feu!...

BERNARD.

Oh! cette chambre!...

TOURNY.

Ah! dame, c'est tout ce qui reste de l'ancien château, de-

puis la grande affaire, le feu, le saccage! Mais la métairie est en bon état, vrai, des granges toutes neuves et un cheptel!... Ah! ça va mieux à la Roche-Mauprat que du temps de vos oncles!... Dieu leur fasse paix. (A part.) Ce feu... c'est drôle, tout de même.

BERNARD.

C'est bon, maître Tourny, ayez l'obligeance de me procurer un cheval, tout de suite.

TOURNY.

Vous aurez ça avant qu'il soit un petit quart d'heure. Ma propre vraie jument! On court la chercher au pacage.

BERNARD.

Bien, bien! Parlez-moi de Sainte-Sèvère; vous dites que mon oncle...

TOURNY.

Ah! ma fine, M. le chevalier a passé la septantaine, mais ça ne l'empêche pas d'être encore vert, oui-da! Il se promène de temps en temps dans sa voiture, avec la demoiselle, du côté de par ici, d'autant mieux qu'ils ont fait arranger la route, ce qui est bien agréable à leurs bêtes et aux nôtres.

BERNARD.

Ah! ils viennent par ici?

TOURNY.

Pas souvent! à ce qui paraît que la demoiselle ne s'y plaît point; mais, tout de même, elle y est venue, pas plus tard que la semaine passée, et je m'imaginais bien qu'elle y viendrait encore aujourd'hui.

BERNARD.

Aujourd'hui?...

TOURNY.

Oui, parce qu'on disait comme ça qu'ils s'en allaient en visite chez la dame de Rochemaure, et je me disais, moi,

qu'en revenant, comme elle sait que ma mère est malade, et qu'elle est grandement charitable... Mais voilà la nuit, et ils doivent être retournés à Sainte-Sévère, par le chemin de la tour Gazeau.

BERNARD, à part.

J'aurais pu la trouver ici... ici! non! ce n'est pas ici que je veux la revoir!

MARCASSE, qui est entré en habit militaire, une valise à la main, un manteau sous le bras, baissant la voix et montrant à Tourny Bernard qui est rêveur.

Allons, voyons, mon ami, mon capitaine, très pressé d'arriver à Sainte-Sévère, et bien las... vous voyez?

TOURNY.

M'est avis qu'il est à jeûn... mais il m'a refusé!

MARCASSE.

C'est égal, apportez toujours...

TOURNY.

J'y vas vitement. (Reconnaissant Marcasse, qui se débarrasse de son chapeau.) Ah!... mordi, je suis content de vous voir, monsieur le sergent, vieux preneux de fouines, va!...

SCÈNE II

BERNARD, MARCASSE.

MARCASSE.

Eh! mon capitaine, pourquoi si abattu? Tout le monde en bonne santé, là-bas? encore deux ou trois heures! un cheval frais dans cinq minutes... Bon courage, et merci à Dieu.

BERNARD.

Ah! mon ami, que je suis ému! Je ne sais ce qui se passe dans mon triste cœur, dans ma pauvre tête; mais à mesure que j'approche, la confiance me manque, l'espoir me fuit!

Tout m'est présage de deuil et de malheur. Oui, j'ai l'esprit frappé! Le soleil qui, dans la journée, me souriait du haut des cieux, pourquoi se couche-t-il dans un nuage de sang? Et ce maudit cheval, qui semblait plein d'ardeur et de force, pourquoi tombe-t-il comme foudroyé devant ce lieu sinistre? Être forcé d'y entrer quand je détournais la tête en passant pour ne pas le voir! Et cette chambre où l'on nous amène d'un air de fête! ne la reconnais-tu pas Marcasse? C'est celle de Jean le Tors. Voilà ces vieux murs tant de fois tachés de sang, voilà le fauteuil où il s'asseyait pour méditer ses cruautés et d'où, après m'avoir attaché aux colonnes de son lit, il se repaissait, l'infâme! des larmes d'un malheureux enfant.

MARCASSE.

N'y pensez plus, vous allez être heureux.

BERNARD.

Qui sait? La justice du ciel est-elle enfin satisfaite? suis-je assez purifié et digne de pardon?

MARCASSE.

Oui! oui!

BERNARD.

Ah! si cela est, c'est à toi que je le dois, Marcasse, à toi qui m'as suivi en Amérique pour me parler d'elle, à toi qui m'as fait comprendre le dévouement par la seule éloquence de ton propre exemple! (*Il lui serre la main.*)

SCÈNE III

MARCASSE, BERNARD, TOURNY.

(*Tourny apporte du vin et quelques plats et ustensiles dans une corbeille qu'il pose sur la table.*

TOURNY.

Pardon, excuse, not'maître, si je vous ai fait attendre, c'est ma mère qui est plus malade. Elle vient de tomber en fai-

blesse pour s'être fâchée après moi, parce que je vous ai amené ici.

MARCASSE.

Pourquoi ?

TOURNY.

Oh! dame! qui sait? la tête s'en va! Il y a trois jours qu'elle vient rebâter à nuitée dans c'te chambre et qu'elle n'y veut plus souffrir personne! avec ça que le mariage de la demoiselle lui embrouille les idées.

BERNARD, tressaillant.

Le mariage ? qui donc se marie ?

TOURNY.

La demoiselle Edmée avec le grand lieutenant! Oh! il en est parlé dans tout le pays, et vous venez à point pour être de noce. (Étonné des signes de Marcasse.) Excusez-moi, je ne dis peut-être pas la chose dans les bons termes : on est si simple, nous autres paysans!

MARCASSE.

C'est bien, assez, merci! (Il le reconduit dehors.)

SCÈNE IV

MARCASSE, BERNARD.

(Bernard est immobile sur le fauteuil à gauche; il prend machinalement un de ses pistolets à sa ceinture, en disant :

BERNARD.

Cela devait être!

MARCASSE, arrachant le pistolet des mains de Bernard.

Vous!... un homme, un militaire, qui doit sa vie... Fi donc! Et puis, c'est faux, qui sait? On dit, on croit! des paroles! Il faut savoir! Partons! (Il jette le pistolet par terre.)

BERNARD.

Non, non! je ne peux pas! La retrouver fiancée de nouveau

avec cet homme! Ah! je suis désespéré... je n'ai plus besoin de m'observer et de me corriger... mes instincts farouches peuvent bien triompher à présent. Pourquoi non! J'appartiens au mal, puisque mon cœur appartient à l'éternelle solitude! (A Marcasse qui s'est agenouillé près de lui.) Mais que fais-tu là, mon pauvre ami? que peux-tu demander à un homme qui n'existe plus?

MARCASSE.

Votre ami, oui, je le suis! vous, le mien aussi! vous le devez; vous m'avez sauvé deux fois la vie au risque de la vôtre. Vous avez été pour moi comme un frère... un égal... un fils aussi... ce qui fait que je... je vous aime et que... je vous aime!

BERNARD.

Ah! noble cœur! tu me plains, toi!... oui, toi seul, toi seul au monde, pauvre homme, tu m'aimes, je le sais!

MARCASSE.

Moi... ce n'est pas assez, j'en conviens. (Lui prenant les mains.) Oui, pleurez... ça ne déshonore pas... pleurez!... et puis écoutez bien... (Touchant le pistolet de Bernard à sa ceinture.) Si vous pensez encore... très-possible! Eh bien! pourquoi pas? moi aussi : avec vous, vivre et mourir! mais en secret tous deux, loin d'ici. Jurez!

BERNARD.

Je te comprends, je dois sauver ma dignité!

MARCASSE.

Qu'est-ce que c'est que de mourir? Pas grand'chose!

BERNARD.

Tu as raison... le désespoir, c'est la faiblesse!

MARCASSE.

Bien! alors, nous irons, et quoi qu'il y ait là-bas... belle tenue, bon visage, esprit ferme.

BERNARD.

Oui, oui, partons!...

MARCASSE.

Vous êtes fatigué, malade, défait! Il ne faut pas. Buvez un verre de ce vin, jetez-vous sur ce lit... dix minutes, comme en campagne, cela remet... le temps que je sellerai votre cheval. Vous promettez... là...

BERNARD.

Sur l'honneur!

MARCASSE.

Bon! merci!

SCÈNE V

BERNARD, seul.

Excellent homme! oui, jusqu'à la dernière lueur d'espérance, j'attendrai debout le coup qui doit briser ma vie. Tout sera dit, tout sera fait dans quelques heures! (Il reste assis sur le fauteuil de gauche, immobile, les yeux ouverts, perdu dans ses pensées. Les rideaux du lit s'écartent doucement derrière lui. Jean le Tors, pâle, maigre, effrayant, enveloppé d'un mauvais manteau incolore, et la tête nue, se glisse sans bruit, cherche des yeux le pistolet que Marcasse a jeté au milieu de la chambre, le voit, souffle la chandelle qui a été laissée sur un petit meuble entre le lit et la porte; puis il se baisse, ramasse en rampant le pistolet, le cache de la main droite, et fait de l'autre main un geste de menace en regardant Bernard. En ce moment Bernard le voit, tressaille d'horreur et reste comme pétrifié. Le spectre se lève et grandit devant lui en le tenant fasciné; puis il recule jusqu'au panneau de droite, où il disparaît par une porte secrète pratiquée dans la boiserie. Alors Bernard s'élance sur le panneau, le touche, le pousse en vain, puis s'arrête, passe sa main sur son front, et revient vers le fauteuil en disant :) Ah! c'est horrible, cette vision! Est-ce que je perds la raison, moi?

SCÈNE VI

BERNARD, MARCASSE, revenant avec une lumière.

BERNARD.

Quoi donc, Marcasse, que veux-tu ?

MARCASSE.

Je venais... mais qu'est-ce que vous avez donc ? vos yeux sont fixes, vos mains glacées ? Vous n'avez pas dormi ?

BERNARD.

Non ! c'est pire ! j'ai rêvé tout éveillé ! je me sens baigné d'une sueur froide : Marcasse, sortons d'ici !

MARCASSE.

Mais vous pouvez me dire, à moi...

BERNARD.

Oui, tout !... Je viens de voir là, devant moi, aussi nette que je vois la tienne, la figure de Jean de Mauprat.

MARCASSE.

Singulier, cela ! comme moi... à La Rochelle, il y a huit jours... vous sentez-vous la fièvre ?

BERNARD.

Je ne sais, mais ce doit être la cause... Allons, viens, je suis malade, l'air me remettra !

SCÈNE VII

PATIENCE, BERNARD, MARCASSE.

PATIENCE.

Où sont-ils... où est-il ? Ah ! monsieur Bernard, pardon, excuse... lui d'abord (il se jette dans les bras de Marcasse.) Eh bien !

tu ne me dis rien? Oui! le saisissement... (Marcasse tombe sur une chaise.) Eh bien! eh bien!

MARCASSE.

Vieux enfant... faible... trop de plaisir!... pas vieilli, toi!... et... lui?...

PATIENCE.

Blaireau? Il t'avait dans son idée depuis ce matin, il n'a fait que gémir et soupirer, et, en venant ici, il était comme un fou... (Écoutant.) C'est lui! je l'entends! (Il court à la porte qui s'est refermée derrière lui. Le chien s'élance et court à son maître, qui le prend et le caresse.) Viens, viens, Blaireau, notre ami est revenu... Ah! que ça fait de bien, mon Dieu, et que je suis content!... (A Bernard.) Et vous, mon beau soldat, oh! oh! officier déjà! ça dit tout! J'en étais bien sûr, moi, que vous grandiriez par-dessus tout le monde; aussi, je vous salue, mon maître! Vous serez le premier et le dernier à qui je donnerai ce nom-là, et comme le cœur le plus indocile peut bien entrer en servage, je vous permets de dire de moi : Voilà un paysan qui m'appartient. Oui, oui, embrassez-moi, me voilà vendu à vous... puisque vous aviez toute mon amitié et qu'à présent vous aurez toute mon estime. (Se retournant vers Marcasse et riant.) Et lui, le sergent! c'était son idée, quoi! Enfin, vous voilà revenus! croyez-moi, si vous voulez, quand ils m'ont dit : ils sont là, j'ai pas été étonné du tout, j'avais rêvé de vous à c'te nuit... Et puis, on avait beau vous croire morts et vous pleurer, je disais toujours : Ils reviendront.

BERNARD.

On m'a pleuré... oui, quelques jours, quelques semaines, et puis... va, ne m'apprends rien, j'en sais déjà assez.

PATIENCE.

Qu'est-ce que vous savez?... On dit bien des choses... mais on ne me dit rien à moi, c'est ce qui prouve qu'il n'y a rien!

BERNARD.

Ah! ainsi tu n'es pas sûr...

PATIENCE.

Si fait! mais, dame! M. le chevalier est si seul à présent! depuis qu'Edmée a refusé tant de prétendants, il se trouve comme brouillé avec son entourage, c'est ce qui fait que monsieur...

BERNARD.

Ah! oui!

PATIENCE.

Mais je vous jure bien qu'Edmée... Tenez, je ne suis pas en peine... vous vous expliquerez... elle vient ici.

BERNARD.

Elle vient!

PATIENCE.

Oui, elle m'y a donné rendez-vous ce soir, avec le médecin, pour la mère Tourny, et en passant... d'ailleurs, nous allons courir au-devant d'elle, pas vrai? Ah! mais, non, je...

BERNARD.

Quoi donc? que crains-tu?

PATIENCE.

J'irai d'abord pour l'avertir, de peur qu'elle soit trop saisie de joie...

BERNARD, avec amertume.

De joie!...

MARCASSE, bas à Patience.

Qu'est-ce qu'il y a?

PATIENCE, bas.

C'est que... justement... M. de La Marche les a escortés dans cette visite.

MARCASSE, de même.

Est-ce que...

PATIENCE, de même.

Non, non, elle ne l'aime pas, va; mais comme je vois que

Bernard est toujours inquiet de ça... l'autre qui lui en veut... une querelle vient si vite...

MARCASSE.

Oui, allons-y ! (A Bernard, qui les a observés avec inquiétude.) Restez là, mon capitaine, et soyez calme. Vous me l'avez promis. (Il sort avec Patience.)

SCÈNE VIII

BERNARD, puis JEAN LE TORS.

BERNARD.

Calme... quand elle approche, quand je vais la voir... O Dieu de bonté ! si elle était libre, je saurais si bien me faire aimer, à présent ! (Il ouvre la fenêtre du fond. On voit une plate-forme dégradée et des ruines au fond.) Elle va venir... non, pas encore... Ah ! ne pas oser courir... Pourquoi m'en ont-ils empêché ? La voir... mon Dieu ! la voir et mourir !... J'entends... (Il va à la fenêtre de gauche.) C'est elle ! Ah ! il fait sombre... mais je reconnais sa voix... à qui donc parle-t-elle ? Quel est ce cavalier qui escorte la voiture ? C'est lui... oui, oui, c'est bien lui ! Ils passent... n'a-t-elle pas relevé la tête ? Non, elle n'a pas deviné que j'étais là !... La voiture s'arrête, elle est là maintenant ! (Jean paraît sur la plate-forme, Bernard fait un pas vers la fenêtre du fond comme pour voir Edmée plus longtemps, puis s'arrête.) Je ne veux plus rien voir, rien comprendre, je veux mourir voilà tout... (Il va désespéré se jeter contre le lit, la tête dans ses mains et dans les rideaux. En même temps Jean, qui s'est effacé en l'entendant s'approcher, jette de la plate-forme un coup d'œil sur lui, puis va au bord de la plate-forme, tire un coup de pistolet vers la route du côté où arrive Edmée et disparaît. On entend une clameur dans la cour. Bernard tressaille et se relève.) Qu'est-ce donc ?... on a crié, que se passe-t-il ? (Rumeurs. — Il va pour sortir.)

SCÈNE IX

BERNARD, MARCASSE, accourant.

MARCASSE.

Ah! non, rien, j'ai cru que c'était vous... (Il le regarde et le touche.)

BERNARD.

Quoi donc? ce coup de feu...

MARCASSE.

Je ne sais... je venais, j'étais sur l'escalier quand...

BERNARD.

Tais-toi... Est-ce que tu n'entends pas des cris, des sanglots?...

MARCASSE.

Non!... si... Attendez, monsieur... (Se retournant sur l'entrée.) Eh bien! mon Dieu!...

TOURNY, en dehors.

Par ici, par ici, il y a un lit, du feu! Sainte Vierge! quel malheur!...

SCÈNE X

LES MÊMES, EDMÉE, portée par PATIENCE, LE CHEVALIER, M. AUBERT, UN MÉDECIN, M. DE LA MARCHE, PAYSANS, DOMESTIQUES.

BERNARD, qui s'est élancé jusqu'à la porte, se trouve en face d'Edmée, qu'on apporte pâle et sans mouvement. Il jette un cri terrible, recule, et va tomber égaré sur le fauteuil de droite en disant: Edmée, morte!... (On porte Edmée sur le fauteuil à gauche.)

LE CHEVALIER.

Ma fille, ma pauvre enfant!

M. AUBERT, qui est près de lui.

Ce n'est qu'une blessure, monsieur, le médecin...

LE CHEVALIER.

Non! vous me trompez!... O mon Dieu! je ne méritais pas... j'aurais dû être un saint à toutes les heures de ma vie! mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi mes fautes, ne me prenez pas ma fille!... mais quel est donc le malheureux...

M. DE LA MARCHE, qui dès le premier moment a reconnu et observé Bernard.

Dites le coupable, monsieur; le coup est parti de cette fenêtre.

LE CHEVALIER, incertain et troublé.

Qui, cet officier? Bernard!

PATIENCE.

C'est impossible!

MARCASSE.

Et c'est faux!

LE CHEVALIER.

Qui donc l'accuse?

M. DE LA MARCHE.

Son égarement, voyez!

LE CHEVALIER.

Bernard, vous ne répondez pas! O Dieu! serait-il possible?...

(Il fait un pas pour se rapprocher d'Edmée, partagé entre ces deux anxiétés.)

MARCASSE.

Monsieur Bernard... mon enfant... réveillez-vous, parlez!

BERNARD, égaré, se levant.

Elle me haïssait... elle l'aimait, lui, c'est pour cela que la foudre est tombée!...

M. DE LA MARCHE.

Vous l'entendez!

PATIENCE.

Mon bon monsieur, ne croyez pas...

TOURNY, qui a été sur la plate-forme et qui a ramassé le pistolet laissé à dessein par Jean le Tors.

A qui donc ça ?

M. DE LA MARCHE, au Chevalier.

Cette arme n'est-elle point à lui ? Voilà son chiffre.

LE CHEVALIER.

Non, le mien, c'est moi qui lui avais donné... et voici l'autre ! Infâme ! (Il arrache le second pistolet de la ceinture de Bernard et menace de lui briser la tête avec la crosse. Patience lui retient le bras.) Oui, oui, ôtez-moi ça, car je le tuerais !

M. DE LA MARCHE.

C'est à moi de réprimer pour toujours sa démence. (A Bernard.) Vous êtes prisonnier, monsieur. (Aux gens de sa suite.) Qu'on l'emmène !

LE CHEVALIER.

Vous l'arrêtez !

MARCASSE, qui se met entre Bernard et les gens de M. de La Marche.

Laissez... je ne le quitte pas !

LE CHEVALIER.

Oh ! le dernier des Mauprat !

MARCASSE.

Venez ! (Bernard le suit machinalement.)

EDMÉE, qui est revenue peu à peu à elle.

Bernard !

BERNARD.

Qui donc m'appelle ?

LE CHEVALIER.

Non, rien, va-t'en, et que Dieu ait pitié de toi !

BERNARD.

Cela aussi, c'est un rêve !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Sixième Tableau.

A LA ROCHE-MAUPRAT.

Tout est en ruines. On est sur l'emplacement de la grande salle qu'on a vue au premier tableau. Cette salle est censée située au second ou troisième étage du corps de logis principal. Il ne reste plus de cette salle que la cheminée à gauche et le bas des parois inégalement détruites, non par le temps, mais par l'incendie. La végétation a déjà envahi certaines parties; d'autres portent les traces du feu. On peut voir les restes de quelques assises de fenêtres ou montants de portes. Par le fait de cette démolition et de cet incendie, on se trouve en plein air, et l'œil embrasse le vaste tableau des ruines des second et troisième plans. Au plan le plus voisin du fond de cette salle, on voit, vers la gauche, le haut d'une tour isolée, et vers la droite, la plate-forme d'une construction quelconque, à laquelle s'appuie l'extrémité d'une poutre qui part de la tour de gauche. Cette poutre est tout ce qui reste d'une construction intermédiaire disparue. Elle est noircie, brûlée et amincie au milieu. Des autres édifices ruinés qui sont plus loin, on ne voit également que le sommet et celui de quelques arbres, ce qui indique que la poutre domine une grande profondeur; il doit être bien visible que, sans être très-éloignée du fond de la salle, elle en est complétement isolée. On communique de la salle où se passe la scène à la petite plate-forme de la construction de droite par un escalier tournant. La tour de gauche a, vers sa jonction avec la poutre, une brèche ruinée donnant sur le palier d'un ancien escalier dont les premières dalles, scellées dans la muraille, subsistent encore et s'interrompent tout à coup au milieu du vide. La poutre s'appuie sur ces marches, qui viennent dans la direction de la scène. Le soleil se lève.

SCÈNE I

BERNARD, LE CHEVALIER, DEUX SOLDATS DE MARÉCHAUSSÉE, LE LIEUTENANT CRIMINEL, TOURNY.

(Bernard est debout, appuyé contre les débris du fond de la salle, gardé par les deux soldats. Le Chevalier est assis sur d'autres débris au premier plan, immobile ; il paraît assoupi. Le lieutenant criminel entre avec plusieurs agents ; Tourny le suit d'un air inquiet.)

BERNARD.

La Roche-Mauprat ! encore une halte, la dernière, il faut l'espérer, dans ce lieu fatal !

TOURNY, entrant.

Monsieur le lieutenant criminel, je vous jure...

LE LIEUTENANT CRIMINEL, à Bernard..

Bernard Mauprat, depuis huit jours vous avez dû réfléchir; voulez-vous donc rester indifférent et comme étranger à l'instruction de votre procès? On vous a amené ici dans votre intérêt. Persistez-vous à ne prendre aucune part aux recherches ?

BERNARD.

Oui, monsieur.

TOURNY.

Il n'y a personne de caché dans les ruines. Je le saurais bien, moi !

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre devoir est de nous conduire.

TOURNY.

J'obéis, vous voyez; mais allez, c'est de la peine perdue.

(Ils disparaissent par l'escalier tournant.)

SCÈNE II

BERNARD, LE CHEVALIER, LES DEUX SOLDATS.

BERNARD.

Je ne veux pas me défendre!... ils disent qu'Edmée vivra... moi, je mourrai tranquille. Elle demande qu'on me pardonne! Ah! si elle m'eût aimé, ce n'est pas la pitié pour mon sort qu'elle eût trouvé dans son cœur, c'est la foi en mon innocence. (Regardant le chevalier) Mon pauvre oncle! noble et bon vieillard! Tu te flattes encore de me sauver! Que d'énergie la chaleur de ton âme a su donner à ta vieillesse! Et moi aussi, j'aurais eu des jours brillants et un soir majestueux après une longue vie, si j'avais pu être aimé!

SCÈNE III

LES MÊMES, MARÇASSE, apportant un manteau.

MARCASSE.

Le matin très-froid... Votre manteau...

BERNARD.

Excellent ami! Tu songes à cela! (Regardant le chevalier.) Tiens! donne! (Il veut prendre le manteau pour en couvrir le chevalier : un de ses gardiens, qui se promène en se croisant dans le fond, fait un pas vers lui et, d'un signe, l'avertit d'aller reprendre sa place.) Allons! il m'est défendu de lui parler! On craint peut-être que je ne l'assassine, lui aussi!... (Il retourne au fond et se tient immobile, avec une sorte d'apathie tranquille. Marcasse s'est approché du chevalier et veut lui mettre doucement le manteau.)

LE CHEVALIER.

Merci, bon Marcasse, je ne sens pas le froid; je ne dormais pourtant pas, je ne puis songer qu'à ce malheureux.

MARCASSE.

Oui, bien malheureux, bien calomnié!

LE CHEVALIER.

Tu persistes à le croire innocent, toi!

MARCASSE.

Oui! ce qu'il avait vu ici... dans cette fatale chambre, il l'avait bien vu! et moi aussi, ailleurs!

LE CHEVALIER.

Oui, oui, mais Bernard refuse de confirmer tes doutes. Il ne se souvient de rien, ou il rougit de donner un rêve pour une certitude.

MARCASSE.

Bernard ne veut pas se défendre. Bernard veut mourir!... A quoi bon des preuves, quand la conscience dit : l'homme est juste? Si vous saviez là-bas! quelle estime, quelle bonne renommée, un grand cœur, monsieur!

LE CHEVALIER.

Ah! c'est que tu l'aimes, toi!

MARCASSE.

Lâche et méchant, je ne l'aimerais pas.

LE CHEVALIER.

Sans être lâche... une passion insensée...

MARCASSE.

Il se serait tué sur le coup!

LE CHEVALIER.

Enfin tu soutiens avec confiance que l'autre...

MARCASSE.

Oui.

LE CHEVALIER, se levant.

Ah! monsieur de La Marche!

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, MARCASSE, M. DE LA MARCHE avec TOURNY, BERNARD, toujours au fond; plus tard, PATIENCE.

M. DE LA MARCHE.

J'en suis désolé, monsieur le chevalier; mais nous avons passé ici la nuit entière et il me paraît trop certain que ni la ferme ni les ruines ne servent d'asile à aucune personne suspecte. D'ailleurs, il m'est impossible de croire à l'existence de M. Jean de Mauprat, et je pense que vous-même...

LE CHEVALIER.

Je n'ai rien à vous dire là-dessus, sinon que le jour où l'on découvrirait que cet homme est vivant, mon âme et ma conscience, à moi, me crieraient que c'est lui qui a voulu tuer ma fille et rendre mon neveu responsable de son crime... Monsieur de La Marche, ne traitez pas légèrement les lugubres souvenirs qui m'assiégent! nous ne sommes pas une famille ordinaire; nos crimes et nos malheurs sont la légende du pays.

M. DE LA MARCHE.

Croire que l'un des maîtres de ce château a échappé au désastre, qu'il a pu fuir, et qu'il ose reparaître après cinq années, je le répète, c'est impossible!

PATIENCE, qui vient d'entrer et qui a écouté la fin de cette scène.

Moi, je dis, je jure que, aussi vrai que voilà le ciel, Jean de Mauprat est à la Roche-Mauprat.

M. DE LA MARCHE.

Pour l'affirmer il faudrait d'autres preuves que des hallucinations.

PATIENCE.

Oh! je ne suis pas halluciné, moi : quand je vous dis... Tenez, vous le savez, ni Marcasse ni moi n'avons quitté ces décombres depuis huit jours et huit nuits, conduisant les recherches, faisant creuser les murs et remuer les pierres. Nous n'avons rien trouvé? soit! mais j'ai entendu, la nuit d'avant celle-ci... (A Tourny, qui hausse les épaules.) Oh! ce n'était pas le vent, ce n'était pas la chouette! c'était un cri, un blasphème bien connu ici. Rage et malheur, disait la voix... lâches vassaux, vous m'abandonnez!

TOURNY, ému.

Vous mentez! on n'a pas dit ça.

PATIENCE.

Tourny, ta mère, en mourant, ces jours-ci, était bien tourmentée! Elle croyait avoir vu Jean le Tors auprès de son lit, lui faisant des menaces!

TOURNY.

Elle avait le transport! elle rêvait, la pauvre âme!

MARCASSE.

Si elle était là, si elle voyait qui on accuse, elle parlerait!

TOURNY.

Plût à Dieu qu'elle y fût, monsieur Marcasse; mais vous ne confesserez pas une femme qui est morte!

PATIENCE, le menaçant.

Tu dis là un mot!... Tu sais tout, tu mériterais...

TOURNY.

Oh! vous m'avez assez tourmenté, je n'en veux plus; monsieur le grand lieutenant, assistez-moi, on me violente!

M. DE LA MARCHE.

Laissez-le tranquille, Patience. Cet homme est surveillé et sera arrêté au besoin. (A Tourny.) Éloignez-vous. (Tourny sort par

la gauche. Aux gardiens de Bernard.) Et vous aussi ! (A Marcasse.) Gardez le prisonnier. (A Patience.) Et vous, faites ce que je vous ai dit. Il est temps d'y songer.

PATIENCE.

Déjà ?

M. DE LA MARCHE.

Oui, certes. (Patience sort. Marcasse s'approche de Bernard et lui parle bas.

LE CHEVALIER, à M. de La Marche.

Quel ordre lui donnez-vous ?

M. DE LA MARCHE.

Dans un instant vous allez le savoir. Je ne mets pas en doute la bonne foi de ces deux hommes, mais leur témoignage porte le caractère de l'exaltation ou de la crédulité.

LE CHEVALIER.

Ainsi vous voulez que je renonce à ma dernière espérance!

M. DE LA MARCHE.

Écoutez-moi, monsieur le Chevalier ; ma conduite ici est fort sérieuse ; vous avez été témoin de mes efforts pour saisir la vérité, mais ne vous faites point d'illusions, la cause est perdue d'avance.

LE CHEVALIER, accablé.

Mon Dieu !

M. DE LA MARCHE.

Votre douleur, autant que la considération de votre dignité, m'a touché. On m'accusait de haine et de vengeance, j'ai à cœur de mériter plus d'estime et de prouver mes vrais sentiments. Bernard est perdu ; il faut le soustraire à la honte des débats publics, aux tortures d'une enquête, à une sentence de mort peut-être !

LE CHEVALIER.

Mais comment ?

M. DE LA MARCHE.

Comme j'ai craint que vos prières n'eussent pas suffi pour le décider, j'ai songé à vaincre sa résistance. (A Patience qui rentre.) Eh bien la réponse à ma lettre?

PATIENCE.

La personne vous l'apporte elle-même.

M. DE LA MARCHE, au Chevalier.

Il n'y a pas de temps à perdre... qu'il consente à fuir au plus tôt, je m'éloigne pour en faciliter les moyens.

LE CHEVALIER.

Mais qui donc le décidera? (M. de La Marche lui montre Edmée qui paraît en ce moment. Il salue et sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins M. DE LA MARCHE, EDMÉE, AUBERT.

LE CHEVALIER.

Ma fille!

BERNARD, au fond.

Edmée!

LE CHEVALIER.

Imprudente!

M. AUBERT.

Je n'ai pu m'opposer à son dessein.

EDMÉE, à son père.

Il faut sauver Bernard à tout prix. Devant vous, permettez-moi, mon père, de l'essayer.

BERNARD, s'approchant.

Non, Edmée. Épargnez à votre pitié un soin inutile; je

vous vois... vous êtes sauvée... c'est tout ce que j'osais demander à Dieu. Mais ce n'est point par moi que vous pouvez être heureuse. J'ai assez de la vie! vrai! j'en ai assez, et je remercierai les hommes qui travailleront à m'en délivrer.

LE CHEVALIER.

Mais notre honneur, monsieur!

BERNARD.

C'est parce que je le respecte, monsieur, que je ne partirai point comme un lâche. J'attendrai mon sort sans descendre à me justifier, mais sans m'avilir jusqu'à la honte de fuir devant le hasard des jugements humains.

LE CHEVALIER.

Bernard! nous sommes enfin seuls avec nos amis; écoutez-moi donc. Depuis ce fatal événement, nous avons tous beaucoup souffert. Eh bien, je reconnais que vous avez montré une grande fermeté, et que vous ne vous êtes abaissé à aucune plainte contre le sort, à aucun reproche contre les hommes; votre attitude a grandi votre caractère à mes yeux; si vous êtes criminel, vous n'êtes pas un criminel vulgaire, et je retrouve en vous la vigueur de notre race... mais je ne puis accepter, moi, que votre sang retombe sur le cœur de ma fille qui vous plaint et sur le mien qui vous a aimé. Il faut donc m'obéir, Bernard, il faut partir! Dieu est partout, et partout sa bonté accueille le repentir, surtout celui de la jeunesse! Voyons, répondez, et promettez... Ne m'entendez-vous pas?

PATIENCE, à Bernard, qui reste absorbé.

Bernard, le faites-vous exprès de vous taire? Oh! je vois bien où le chagrin vous tient. Vous ne pouvez pas pardonner le doute qu'on fait de vous! C'est un reste d'orgueil, ça! Eh bien, vous avez eu des torts dans le temps, et vous en portez la peine! Acceptez-la comme une punition, mais ne la faites pas

plus dure que vous ne la méritez. Allons, défends-toi ! tu n'as jamais senti le joug sur ton front, et la courroie te blesse ! mais laisse couler l'injure ! c'est de l'eau troublée par l'orage qui s'éclaircira au soleil de la vérité !

BERNARD.

Merci, ami !... Mais elle ! Allons, mon cœur, du courage... Edmée, m'ordonnez-vous de fuir ? Oui, puisque vous êtes accourue ici... C'est vous, vous surtout, qui me croyez coupable !

EDMÉE.

Bernard, vous pouvez partir tranquille, nos vœux vous accompagneront.

LE CHEVALIER.

Et nous prierons pour vous.

BERNARD.

O famille ! saintes douceurs ! pitiés angéliques... c'est plus que je ne méritais, moi qui les ai fait tant souffrir ! Sois humble enfin, cœur avide des délices du ciel ! Pourquoi n'as-tu pas su t'en rendre digne !

MARCASSE, à Edmée.

L'heure !...

EDMÉE.

Partez, Bernard ; ne soyez pas sourd à mes prières.

BERNARD.

Moi ! sourd à vos prières ! O Edmée ! savez-vous où nous sommes ? Voyez ! la destruction, qui a tout bouleversé ici, doit rendre pour vous ce lieu méconnaissable ; mais il est rempli du plus terrible et du plus doux souvenir de ma vie ! C'est ici que vous avez été amenée captive, et jetée comme une proie dans mes bras ! C'est là que vous vous êtes agenouillée pour me demander de vous tuer ou de vous suivre ; c'est à cette place où vous voilà que vous m'êtes apparue, non plus

comme une femme objet de mes désirs farouches, mais comme un ange que protégeait une céleste auréole. Oh ! c'est ici que j'ai ressenti, rapides et brûlantes comme la foudre, les premières atteintes d'une passion qui devait à jamais disposer de mon sort. C'est ici, pauvre Edmée, que je vous ai vendu votre honneur au prix d'un serment. Je croyais alors vous offrir un grand sacrifice : aujourd'hui, je le sais, ce marché devait me rendre odieux! à cause de ce crime-là, vous n'avez jamais pu m'aimer! Je m'en croyais assez puni, hélas! mais savoir qu'un autre... oh!... cela... oui, cela était au-dessus de mes forces. (Il éclate en sanglots.

EDMÉE.

N'achève pas! Si tu as eu le délire, si, pendant un instant, tu as perdu la conscience de tes actions, je ne veux pas le savoir. Moi seule, d'ailleurs, ai le droit de te condamner ou de t'absoudre, et si c'est là un crime, l'amour, que Dieu a fait tout-puissant comme lui-même, en doit être le seul juge.

BERNARD.

L'amour?...

EDMÉE.

Oui, Bernard! Je t'ai toujours aimé! Je t'ai aimé dès le premier jour, avec tes défauts, avec ton ignorance, avec tes fureurs! si je ne te l'ai pas dit alors, c'est que je craignais de le voir... (montrant son père.) lui, malheureux par ta violence et par ma faiblesse. Je t'ai donné des leçons bien dures... elles m'ont fait plus de mal qu'à toi; pardonne les blessures que tu as reçues de la sœur et de la mère, et puisque ni le temps ni le malheur n'ont détruit ton amour, puisque le mien a rendu ta domination légitime, vois l'amante contre ton cœur et l'épouse à tes pieds! (Elle se jette dans ses bras et se laisse glisser à ses genoux. Bernard la relève avec transport.)

BERNARD.

Relève-toi, ma noble Edmée! celui que tu aimes est digne

de toi ! Oh ! à présent, je pourrais mourir sans me plaindre ; mais je veux vivre, je vivrai ! je vaincrai la destinée. Je sens bouillonner en moi comme une lave les transports de joie de la dignité humaine et de la force triomphante ! (Avec exaltation.) Ruines maudites ! vous vous relèverez sous une main puissante et pure ! Je suis le rejeton vigoureux qui montera vers le ciel, tout gonflé d'une séve bénie, et dont le vaste ombrage étouffera les hideux souvenirs du passé ! Moi, fuir ! Allons donc ! Au nom du Dieu vivant, je jure que j'ai horreur du crime dont on m'accuse !

LE CHEVALIER, étendant la main sur la tête de Bernard.

Enfin... ceci est l'accent de la vérité.

(Avant la fin de cette scène, à laquelle ils viennent prendre part, Patience et Marcasse ont été plusieurs fois vers le fond, ou sur la plate-forme, avec un redoublement de préoccupation.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, M. DE LA MARCHE, LE LIEUTENANT CRIMINEL, TOURNY, GENDARMES, PAYSANS, OUVRIERS, etc., puis JEAN DE MAUPRAT.

M. DE LA MARCHE, entrant le premier, au Chevalier.

Quoi ! il est encore ici !

LE CHEVALIER.

Nous refusons !

M. DE LA MARCHE, bas.

Tant pis, monsieur, car maintenant, je ne peux plus rien pour vous... (Haut.) Et voici le lieutenant criminel...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Je suis forcé de mettre fin à ces inutiles recherches.

EDMÉE.

O mon Dieu !

PATIENCE.

Un moment, par grâce! Tout n'est pas dit comme ça; c'est ici que j'ai entendu une voix qui semblait gémir dans les airs, et cette maudite tour-là, on n'a pas pu y grimper!

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

A quoi bon? on l'a examinée avec soin...

MARCASSE, sur la plate-forme.

Et pourtant! dans l'épaisseur des murs!... Tout est cerné, mais où gît la taupe, elle se tient coi! Cette brèche... là-bas!

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Elle est inabordable. Effondrée, lézardée par le feu, cette ruine effraye les plus hardis.

MARCASSE, montrant la poutre.

Alors, par là! (Il monte à la plate-forme.)

PATIENCE, s'élançant auprès de lui sur la plate-forme.

Qu'est-ce que tu veux faire? passer là-dessus? Es-tu fou? c'est brûlé! c'est un charbon qui ne te portera pas; et il y a loin d'ici au pavé de la cour!

BERNARD.

Arrête, ami: te hasarder au-dessus de cet abîme! j'irai plutôt moi-même. (Les gardiens le retiennent.)

MARCASSE, s'apprêtant à passer.

Non, vous ne sauriez! mon ancien état!

TOURNY, s'agitant avec effroi.

Non! n'y allez pas!... écoutez!... Sainte Vierge! c'est un homme mort! (Marcasse embrasse Patience et met le pied sur la poutre.)

BERNARD, s'écriant.

Marcasse, je vous défends...

MARCASSE, sur la poutre.

Trop tard! ne parlez pas!... (Un silence d'anxiété. Edmée tombe à

genoux et cache sa figure dans ses mains pour ne pas voir. Marcasse est au milieu du trajet.) Très-solide... (Un coup de feu part de la brèche de la tour sans qu'on y voie paraître personne.) Ah! oui-da?

BERNARD.

Blessé!...

MARCASSE, élevant son chapeau.

Pas touché. (Il traverse résolûment le reste de la poutre et monte sur les marches interrompues qui sont en saillie sur le flanc de la tour.)

PATIENCE.

Sauvé! (Jean de Mauprat, livide, exténué, en haillons, saisi et poussé par Marcasse, paraît sur le palier des marches qui avancent dans le vide.)

JEAN.

Arrière, vilains! vous ne m'aurez pas vivant! Je succombe aux horreurs de la faim... ce misérable Tourny!

TOURNY, aux autres.

Ma foi, oui! j'avais juré à ma mère... J'ai pas voulu le livrer... je l'ai laissé là! à présent (prenant la pioche dans la main d'un des ouvriers) venez, vous autres! je vas vous montrer le chemin.

M. DE LA MARCHE, aux soldats, montrant Tourny qui sort par le fond, à gauche.

Suivez cet homme, qu'on se hâte! Il faut que le coupable avoue...

MARCASSE, sur le palier, montrant Jean affaissé et demi-couché sur les marches.

Il se meurt!

JEAN, sans se relever, mais se penchant vers les autres personnages, avec un reste d'énergie fiévreuse, les mains appuyées sur les dalles et montrant parfois le poing.

Oui... je meurs, mais je parlerai! Oui, c'est moi, Edmée de Mauprat, qui avais juré ta perte pour me venger des heureux de ma famille! Tu triomphes, toi, Bernard! tu l'emportes! sois maudit! et avec toi le ciel et les hommes! (Marcasse quitte

la plate-forme avec un geste de dégoût, Jean retombe épuisé; des soldats paraissent à la brèche.)

LE CHEVALIER.

Que le souffle du Seigneur emporte ces vains blasphèmes!

BERNARD.

Avec la fatalité qui pesait sur nous. (Marcasse reparaît au fond du théâtre. Patience s'élance dans ses bras.)

FIN DE MAUPRAT.

TABLE

Pages.

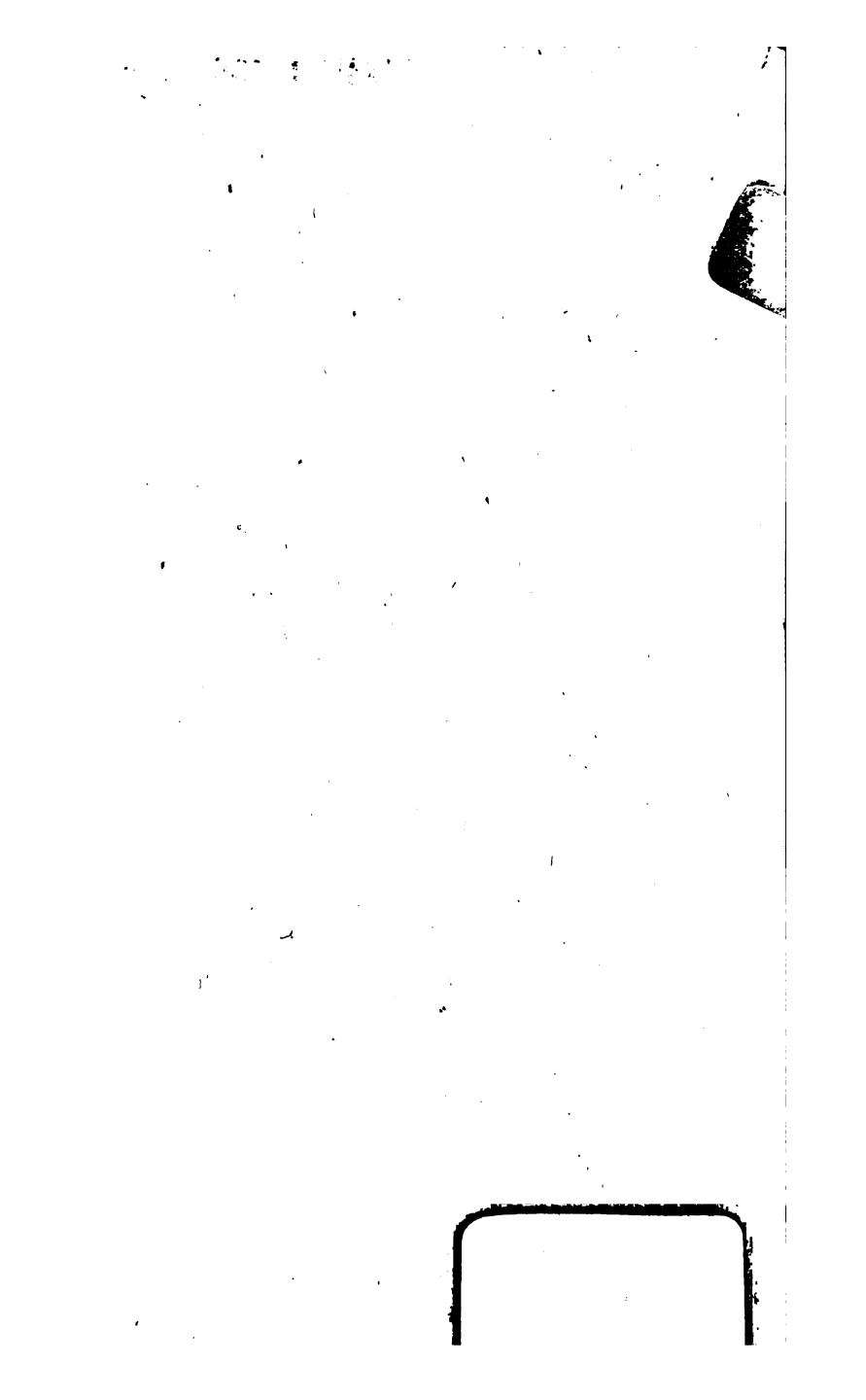
LE MARIAGE DE VICTORINE 1

COMME IL VOUS PLAIRA 95

MAUPRAT 205

PARIS. — TYP. J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410